LIBRAIRIE DU SPECTACLE
GARNIER ARNOUL
5, rue de Montfaucon - 75006 PARIS
✆ (1) 43 54 80 05

2 Y 1186

64790 2.500.

546

DE LA REFORMATION DU THEATRE.

ulgpt 573

REFORMATION
IN
THEATRE.

DE LA

REFORMATION DU THEATRE,

Par Louis Riccoboni;

NOUVELLE EDITION,
AUGMENTÉE

DES MOYENS DE RENDRE LA COMÉDIE UTILE AUX MŒURS.

*Par M. de B*** Luzoniere*

Prix 3 livres relié.

A PARIS,

Chez { DEBURE Pere, Quai des Augustins.
LEBRETON, premier Imprimeur ordinaire du Roi, rue de la Harpe.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Permission du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/delareformationd00ricc

A

SA MAJESTÉ

IMPERIALE

ELISABETH PREMIERE,

IMPERATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.

MADAME,

Ce n'eſt point un ſentiment de vanité qui m'a fait rechercher

l'honneur de placer votre AUGUSTE *Nom à la tête de mon Ouvrage : la flateuſe eſpérance de procurer à toute l'Europe un avantage qu'elle ne peut devoir aujourd hui qu'à* VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE, *m'a ſeule encouragé à lui offrir* La Réformation du Théâtre.

Parmi tous les beaux Arts que Pierre le Grand introduiſit dans ſon Empire, cet Auguſte Prince ne ſongea pas à y établir un Spectacle : les ſoins qu'il prit, ſoins ſi dignes d'un vrai MONARQUE, *n'eurent pour objet que le bonheur du peuple innombrable qu'il gouvernoit ; & ſans doute le Théâtre,*

tel qu'il le voyoit, lui parut moins propre à polir ſes Sujets, qu'à corrompre l'innocence de leurs cœurs.

J'offre donc à VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE *les idées que de longues réflexions m'ont inſpiré ſur les moyens de réformer le Théâtre. Cette réforme, ſi difficile à faire chez les Peuples que l'uſage & le tems ont accoutumez à ne pas ſentir les défauts de leurs Spectacles, peut facilement être embraſſée par une Nation, qui n'a connu les Spectacles qu'en paſſant, & dont le goût n'eſt encore fixé ſur aucun genre.*

J'oſerai dire que l'établiſſement d'un Théâtre en Langue

Ruſſe, mais d'un Théâtre tel que celui dont je préſente le Plan à VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE, *eſt une entrepriſe digne de l'Illuſtre Fille de Pierre le* GRAND; *puiſque par là elle feroit goûter de bonne heure à la jeuneſſe une morale ſenſée, propre à former de ſages Politiques, d'intrépides Soldats, de bons Citoyens, des Magiſtrats integres & zélez pour l'Etat.*

La Ruſſie en tireroit un nouvel éclat du côté des beaux Arts, & donneroit aux autres Empires un exemple, ou plutôt un modelle qu'ils ſeroient d'autant plus engagez à ſuivre, qu'admirant déjà les vertus de VOTRE MAJESTE' IMPERIALE, *ils ſe-*

roient gloire de ſoumettre leurs préjugez à la vérité qu'elle leur feroit connoître.

Qu'il me ſoit permis de me flater que le zele dont je ſuis animé, me fera obtenir le pardon d'une hardieſſe, que la droiture de mes intentions peut rendre ſeule excuſable auprès de VOTRE MAJESTE' IMPERIALE. *Je n'ai pour but, dans mon Livre, que d'annoblir & de rendre utile un amuſement qui deviendroit même une Ecole de vertu, ſi le vice & la molleſſe en étoient bannis. Des vües ſi pures me font eſpérer que* VOTRE MAJESTE' *ne refuſera pas ſa protection à mon Ouvrage, & qu'elle recevra*

avec bonté les hommages du très-profond respect avec lequel je suis,

DE VOTRE MAJESTÉ
IMPERIALE,

MADAME,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
LOUIS RICCOBONI.

PRÉFACE.

JE ſçais que, depuis quelques ſiecles & preſque depuis l'établiſſement du Théâtre moderne, tout ce qui a été écrit, ſoit pour blâmer les Spectacles en général, ou pour les corriger, n'a pas été favorablement reçû du Public : & que c'eſt une entrepriſe qui a toûjours eſſuyé les plus vives contradictions : je ne ſerai donc pas ſurpris de voir le Lecteur indiſpoſé contre moi ſur le ſeul titre de mon Livre.

Si un pareil Ouvrage avoit pour Auteur un homme grave & reſpectable par ſon état ou par ſa dignité, il n'en ſeroit pas pour cela plus à couvert de la critique ; elle ſeroit ſeulement plus ménagée, & ſe reſſentiroit des égards que mériteroit l'Auteur : mais qu'il vienne de moi qui, pendant plus de quarante ans, ai exercé la profeſſion de Comédien, qui ne ſuis ni ſçavant ni homme de Lettres, & qui par conſéquent ne mérite ni égard ni ménagement ; c'en eſt aſſez pour me faire craindre que mon Livre ſoit mal reçû, ou qu'il faſſe peu

d'impreſſion ſur mes Lecteurs.

Je me rappelle au ſurplus que le Public n'aura pas oublié que, dans mon Hiſtoire du Théâtre Italien imprimée l'an 1727, je fis les plus grands efforts pour défendre ma Profeſſion : Je rapportois alors les déciſions de S. Thomas d'Aquin (1) & de S. Antonin (2) qui permettent la Comédie de bonnes mœurs, & qui décident qu'elle peut s'exercer

(1) Divus Thomas 22. queſt. 168. art. 3. in reſponſione ad tertium.

(2) Sanctus Antoninus in 3. part. ſuæ ſummæ Tit. 8. cap. 4. Sect. 12.

ſans péché, & que les Comédiens peuvent vivre du gain de leur Profeſſion: mais, à dire vrai, une Comédie de bonnes mœurs, telle que ces deux Saints la demandent, ſe trouve-t'elle aiſément ſur les Théâtres publics? Je ſuis ſûr que dans toute l'Europe, parmi les Piéces ſoit anciennes ſoit modernes, on en trouveroit peu qui méritaſſent l'approbation de ces deux Saints Docteurs. Quand j'écrivis mon Hiſtoire, j'étois encore au Théâtre; & je ne pouvois en quelque ſorte me diſpenſer de ſoutenir la Profeſſion que j'exerçois; j'étouffois peut-

être mes véritables ſentimens : mais, à préſent que je me ſuis retiré, rien n'arrête plus ma franchiſe, & il m'eſt permis de m'expliquer librement.

J'avoüe donc avec ſincérité que je ſens dans toute ſon étendüe le grand bien que produiroit la ſuppreſſion entiere du Théâtre ; & je conviens ſans peine de tout ce que tant de perſonnes graves & d'un génie ſupérieur ont écrit ſur cette matiere : mais, comme il ne m'appartient pas de prendre le même ton, & que d'ailleurs les Spectacles ſont permis & ſoutenus par l'auto-

rité publique, qui ſans doute les permet & les ſoutient par des raiſons que je dois reſpecter, il ſeroit indécent & inutile de les combattre dans l'idée de les détruire : j'ai donc tourné mes vües d'un autre côté ; j'ai crû que du moins il étoit de mon devoir de produire mes réflexions, & le plan de réformation que j'ai conçû pour mettre le Théâtre ſur un autre pied, & pour le rendre, s'il eſt poſſible, tel que les bonnes mœurs & les égards de la ſociété me paroiſſent l'exiger : c'eſt ce que je ne pouvois entreprendre dans le tems que

j'étois Comédien, pour les raiſons que l'on trouvera dans le corps de mon Ouvrage.

Au reſte je proteſte avec la même ſincérité que, depuis la prémiere année que j'ai monté ſur le Théâtre, il y a déjà plus de cinquante ans, je l'ai toûjours enviſagé du mauvais côté, & que je n'ai jamais ceſſé de déſirer l'occaſion de pouvoir le quitter : ce ne fut qu'en l'année 1728, à l'âge de cinquante-trois ans, que voyant s'ouvrir une belle porte devant moi, j'exécutai la réſolution d'y renoncer. La médiocrité de ma fortune

me livra quelques attaques pour m'ébranler; mais elle n'eut pas la force de me faire reculer. Dans le cours de ces douze années, je me suis livré à moi-même; & je n'ai eu dans l'esprit que l'idée de la Réformation du Théâtre.

J'ai voulu me frayer un chemin & pressentir en quelque sorte le goût du Public, avant que de m'expliquer ouvertement; & c'est dans cette vüe que j'ai donné mes *Observations sur la Comédie & sur le génie de Moliere*: On a paru n'être pas mécontent des réflexions semées dans cet Ouvrage, & on a bien

voulu me tenir compte d'avoir choisi Moliere pour modelle des préceptes que j'ose y donner. Ce n'étoit pas là pourtant le motif principal de mon Ouvrage ; si on le lit relativement à l'intention que j'ai eüe d'annoncer de loin ce que j'avois à dire sur la Réformation, on y trouvera nombre de traits qui tendent à ce but : je m'apperçûs dans le tems que personne n'y avoit fait attention, & je compris qu'il falloit parler plus clairement.

Peu de tems après, par la même raison & toujours dans le même dessein, je

mis au jour mes *Penſées ſur la Déclamation*, & quelqu'autre brochure ; mais tout ce que j'y dis, pour annoncer mon projet de Réformation, y eſt enveloppé avec tant de réſerve, que perſonne n'a découvert mon intention : je ne pouvois pas me plaindre de n'avoir pas été entendu, puiſque je ne m'étois pas expliqué aſſez clairement.

Cette réſerve & ces ménagemens m'avoient paru néceſſaires ; mais enfin je donnai mon dernier Ouvrage qui a pour titre, *Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres de l'Euro-*

pe; c'eſt là où je dévoile mes ſentimens, en faiſant voir le beſoin qu'ont tous les Théâtres d'être réformez, & en promettant au Public l'Ouvrage que je donne aujourd'hui.

Voilà de quelle maniere & par quels motifs j'en ai conçû l'idée; & je crois que c'étoit préciſément à un homtel que moi qu'il convenoit d'écrire ſur cette matiere; & cela par la même raiſon que celui qui s'eſt trouvé au milieu de la contagion, & qui a eu le bonheur de s'en ſauver, eſt plus en état d'en faire une deſcription éxacte, & de four-

nir les moyens de s'en garantir que tout autre qui n'en auroit pas éprouvé les funeſtes effets.

Je fais donc voir dans cet Ouvrage la néceſſité de réformer le Théâtre : en conſéquence de ce principe je propoſe une méthode & des regles pour exécuter la réforme dans toutes ſes parties : on y trouvera une eſpece de Catalogue raiſonné d'un petit nombre de Pieces, dont une partie peuvent ſubſiſter telles qu'elles ſont, d'autres qu'il faudroit corriger, & quelques-unes de celles que je rejette tout-à-fait. Comme je n'ai en

vüe que le bien de la République, je m'expoſe volontiers à la critique de ceux qui ne ſe piquent pas de beaucoup de délicateſſe ſur les regles des bonnes mœurs ; étant perſüadé au ſurplus que les gens de bien me ſçauront quelque gré de mon travail : leur approbation, ſi je parviens à l'obtenir, ſuffira pour me ſatisfaire.

DE LA RÉFORMATION DU THEÂTRE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Comparaiſon des Théâtres anciens avec les modernes.

DE tout tems l'état de perfection a fait l'objet de l'admiration & des deſirs des hommes ſages. Platon

n'a pas héſité de mettre le Théâtre au nombre des choſes pernicieuſes qu'il bannit de ſa République; &, en cela, ſon but n'a été que de former le Citoyen parfait. Il a paru de nos jours pluſieurs Ouvrages excellens ſur cette matiere qui tendent à la même fin: Mais, comme la perfection eſt un bien qu'il eſt plus facile de deſirer que d'obtenir, on eſt ſouvent obligé de s'en tenir aux motifs & aux remontrances qui peuvent engager à réformer en quelque choſe les déſordres; puiſque ce ſeroit en vain que l'on entreprendroit de détruire la racine même de la corruption.

Pour ſuivre cette maxime, voyons d'abord quelle a été l'intention des Anciens dans l'établiſſement du Théâtre; & examinons ſi les Modernes, en ſuivant leurs éxemples, s'y ſont pro-

posé les mêmes vûës.

En Grece, le Théâtre commença par la critique : elle fut générale & sans application dans son origine; mais elle devint ensuite personnelle, jusques-là que les Acteurs prenoient les noms des Citoyens que l'on critiquoit. La République en réprima la licence; mais la Comédie, en se corrigeant, n'abandonna pas son prémier motif : sans nommer les particuliers, elle se contenta de les désigner avec le masque & avec les habits. On réforma encore cet abus, & la critique redevint générale comme auparavant, sans nommer & sans désigner personne. Se voyant resserrée dans les bornes qu'on lui avoit prescrites, elle eut recours à des intrigues & à des actions bourgeoises, qui représentoient les caracteres, tels qu'on les voit dans

la ſociété, pour en montrer le ridicule & parvenir, par là, à les corriger.

Il eſt donc évident que, dans ſon origine, dans ſes progrès & dans ſon parfait établiſſement, la Comédie Grecque ſe propoſa toujours le même but, qui étoit la critique & la correction des mœurs.

Cette eſpece de Comédie approuvée & établie parmi les Grecs, fut adoptée par les Latins : la prémiere Comédie Latine étoit parfaite. Quoique malheureuſement elle ne ſoit pas parvenuë juſqu'à nous, nous ſçavons, par le témoignage de Ciceron & de Pline ſecond, que les Comédies de Roſcius & de Virginius étoient des modeles irréprochables pour la correction des mœurs.

Quelques licentieuſes que fuſ-

sent, dans leur origine, les Comédies Atellanes qui s'introduisirent à Rome, elles y furent reçuës avec un applaudissement général, par la raison même de la licence qui y regnoit, & qui plut infiniment, non seulement aux Libertins, mais à toute la Ville. Ces Comédies furent représentées par une troupe de jeunes gens, & ne parurent pas sur le Théâtre des Comédiens. Cependant la bonne Comédie Latine ne laissa pas de continüer : mais, suivant le cours ordinaire de toutes les choses humaines, la corruption s'y glissa insensiblement. La bonne Comédie vouloit plaire ; &, pour y parvenir, elle se relâcha un peu de sa pureté, en prenant quelque chose de sa rivale. (1)

(1) La Comédie Atellane fut obscene dans ses commencemens. Ayant été en-

On trouve la preuve de cette vérité dans les deux Poëtes Comiques Latins qui nous reſtent ; Térence ſe reſſent un peu de la licence des Atellanes ; & Plaute s'y étoit livré avec encore moins de retenuë. Cependant, au travers de ces taches, on voit briller dans l'un & dans l'autre des traits éclatans de lumiere qui ont pour objet la correction des mœurs. Quoique Plaute ſoit celui des deux qui ait le plus donné dans le vice des Atellanes, il y a deux de ſes Pieces toutes

---

ſuite corrigée, elle devint modeſte & ſévere ; mais elle ne reſta pas long-temps dans cet état de pureté. Elle retomba bientôt dans ſa prémiere licence ; & c'eſt à cette derniere corruption qu'il faut rapporter celle de la Comédie Latine. On peut voir la variation de la Comédie Atellane dans Tite-Live, Hiſt. liv. 7. Scaliger Poet. liv 1. Caſaubon de Poeſi Satirica, liv. 2. Valere Max. liv. 2. c. 4.

entieres dans le goût de la bonne Comédie: *Les Captifs* & le *Trinummus:* on n'a qu'à les éxaminer, & les mettre vis-à-vis de la plus modeſte Comédie du Théâtre moderne; & l'on verrà, à notre honte, combien le Poëte Payen l'emporte ſur nous : tout y reſpire la cenſure du vice, & il n'y a rien qui favoriſe la corruption des mœurs.

Malgré cette décadence de la bonne Comédie Latine, Plaute & Térence n'abandonnerent pas le principal but de la Comédie, qui eſt celui de corriger en critiquant : mais, comme ces deux Poëtes ſentoient que, pour parvenir à corriger, il falloit plaire; ils crurent devoir retenir quelque choſe de l'Atellane; &, ſur ce principe, ils critiquerent les vices qui dominoient dans leur pays d'une maniere trop

favorable à la licence.

A Rome, la jeuneſſe étoit plongée dans la débauche des Courtiſanes & des femmes eſclaves; l'on en fit l'objet de la critique & de la Comédie du tems : en ſorte que ce qui nous reſte du Théâtre des Latins, ne nous fournit que des intrigues de cette eſpece; &, comme les vices ſont de tout pays, Térence, en tranſportant ſur le Théâtre des Latins quelques-unes des Comédies du Poëte Grec *Menandre*, a choiſi celles dont le ſujet rouloit ſur le libertinage des jeunes gens, comme les plus convenables aux mœurs des Romains.

Les prémiers Poëtes dramatiques modernes prirent le Théâtre de Plaute & de Térence pour modele; &, parce que les Courtiſanes, & ſur tout les Eſclaves, n'étoient pas dans nos mœurs,

& qu'ils s'imaginerent peut-être que, ſans les intrigues d'amour, le Théâtre ſeroit inſipide, comme j'ai dit autre part; (1) on chercha un exemple plus général de corruption dans les Latins, & malheureuſement on le trouva. L'Amphitrion de Plaute leur en fournit l'idée : ils crurent cependant qu'une femme telle qu'Alcmene, innocente & adultere tout à la fois, ne ſeroit pas un objet aſſez piquant ſur la ſcene; on démaſqua le vice en ôtant le verni dont le Poëte Latin l'avoit couvert. Les déſordres des femmes mariées, & des filles trop complaiſantes occuperent la place des amours des Courtiſanes; & on établit ces amours, comme le mobile & le fondement du Théâtre moderne.

(1) Réflexions ſur les différens Théâtres, &c.

Après quelques tems le Théâtre ſe corrigea : on ſubſtitüa, à ces amours déreglez, des amours qui ne tendoient qu'au mariage : mais, tout bien conſidéré, ces amours (que l'on appelle honnêtes) ne ſont pas moins de mauvais exemple que les autres ; ils ſont toujours traitez ſur la ſcene, ſans bienſéance, & en dépit des engagemens des parens, ou de la volonté des Tuteurs. C'eſt ſur ce pivot que tournent les intrigues de la Comédie, depuis cette prémiere eſpece de correction juſqu'à préſent.

Suivant ce principe on a crû, en France, pouvoir conſerver en partie & ajouter à notre Théâtre les mœurs des Latins ; les Valets de la Comédie moderne ont un empire abſolu ſur leurs jeunes maîtres, comme les Eſclaves & les Vieilles des Latins l'avoient dans la Comédie de

ce tems-là : ils ne ſçavent que conſeiller le mal, & s'employer pour l'éxécuter.

Pour aller au même but, les Italiens n'ont pas fait comme les François : ils ne ſe ſont pas ſervi de Valets, ni de ſuivantes pour tendre des piéges à l'innocence, ou pour ſeconder la débauche des amans de Théâtre ; mais ils ont ſubſtitüé, aux Eſclaves, des hommes & de vieilles femmes, qui font le métier de ſéduire la jeuneſſe ; &, en cela, quoique le mal ſoit toujours le même, du moins les mœurs du tems ont été plus régulierement ſuivies par les Italiens, que par les François : D'ailleurs, s'il ſe trouve quelquefois des ſuivantes peu délicates ſur l'honneur de leurs maitreſſes, ce vice, par bonheur, eſt aſſez rare ; d'où il ſuit qu'il eſt extrémement pernicieux d'en

produire des exemples qui ne peuvent qu'inſpirer des idées de corruption à celles qui ne la connoiſſent pas.

Ces méthodes ſi ſcandaleuſes dans les Italiens, auſſi bien que dans les François, jointes aux amours, ſoi diſans honnêtes, ſont la baſe du Théâtre moderne, & en font en même tems tout le défectüeux & tout l'indécent, malgré le préjugé du plus grand nombre des Spectateurs, qui croyent le Théâtre de nos jours irréprochable.

Il eſt donc vrai que l'on peut appeller le Théâtre moderne, dans ſon commencement, le triomphe du libertinage & de l'impiété, & depuis ſa correction, l'Ecole des mauvaiſes mœurs & de la corruption; d'où l'on peut conclure que le motif des Grecs, de critiquer pour corriger

les mœurs, adopté & ſuivi par les Latins, a été entiérement abandonné par les modernes.

Si les modernes n'ont pas été les prémiers à imaginer des Comédies de caractere; du moins, après les Grecs, ce ſont eux qui, vers le milieu du ſiecle paſſé, les ont fait revivre en France : ce qui fit ſentir qu'ils avoient enfin connu la néceſſité de la critique des mœurs, & qu'ils alloient réparer la faute de leurs prédéceſſeurs, qui n'en avoient jamais fait uſage. En effet, il eſt certain que les caracteres étoient tres propres à amener la réforme, ſi on les avoit introduits dans l'intention de corriger le Théâtre; mais ce ne fut point là l'eſprit dans lequel on nous les préſenta: On prétendit ſeulement corriger les ridicules qui influent ſur les mœurs; &, à la vérité, on y par-

vint en partie & à quelques égards ; mais on peut dire auſſi que, de la même main, on préſenta au malade la médecine & le poiſon tout-à-la fois. Ordinairement un caractere, qui ſeroit admirable pour inſtruire & pour corriger, eſt environné des épiſodes d'un amour irrégulier, & enveloppé par les intrigues des Valets, qui abſorbent le caractere pour faire briller à chaque inſtant la corruption. Je me contenterai d'en donner un ſeul exemple que je tirerai même du Théâtre du grand Moliere, que j'admire ſi fort du côté de l'eſprit & du génie.

Le caractere de l'Avare eſt excellent, & peut être le plus avantageux de tous pour la bonne Comédie. Si la Piece de Moliere, où ce caractere eſt repréſenté, ne corrige pas les Avares, qui, de

peur de ſe reconnoître, éviteront ſans doute d'aller au Spectacle lorſqu'on la jouëra ; du moins on peut eſpérer qu'elle jettera dans le cœur des jeunes gens des ſemences d'horreur & d'averſion pour l'avarice qui les diſpoſeront à ſe garantir de ce vice : & c'eſt là le grand bien que l'on doit attendre de cette Comédie.

Il s'agit préſentement d'examiner le mal que peut produire la repréſentation d'une Comédie ſi inſtructive. L'Avare a deux enfans, un fils & une fille : le fils aime éperdûment la maitreſſe de ſon pere ; & la fille, de ſon côté, aime un jeune Cavalier, qui s'eſt introduit dans la maiſon ſur le pied de domeſtique, & qui paſſe tranquillement ſes momens à côté de ſa maitreſſe.

Quand même l'effet de cette Piece ſeroit aſſuré par rapport

au vice de l'avarice ; quand même on ſuppoſeroit qu'elle doit faire une égale impreſſion ſur l'eſprit de tous les jeunes gens, (& il pourra s'en trouver pluſieurs pour qui l'avarice aura de l'attrait, malgré le tableau affreux qu'on leur en aura préſenté) il n'en eſt pas moins inconteſtable que le mauvais exemple des deux enfans de l'Avare eſt un poiſon mortel pour la jeuneſſe, devant qui cette Piece eſt repréſentée : les jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe n'effaceront jamais de leur eſprit ni de leur cœur les idées & les ſentimens que les enfans de l'Avare y auront gravez ; & ils s'en ſouviendront juſqu'à ce qu'ils ayent fait l'eſſai d'une leçon ſi pernicieuſe.

Si nos modernes ont introduit le mauvais exemple, & ſouvent

vent même le ſçandale juſques dans la Comédie de caractere, qui eſt la plus inſtructive & la plus propre à la correction des mœurs ; il faut convenir qu'il eſt abſolument néceſſaire de réformer le fond de notre Comédie, ſoit d'intrigue, ſoit de caractere.

CHAPITRE II.

De la paſſion d'amour ſur le Théâtre.

SUivant le ſentiment des perſonnes les plus graves, l'amour & les femmes fourniſſent les deux principaux motifs de la réformation du Théâtre ; mais je ſuis perſüadé que quiconque propoſeroit de les en bannir, bien loin d'être écouté, ne feroit que s'attirer les railleries de

la plus grande partie des hommes. Examinons cependant la matiere, & cherchons s'il ne seroit pas possible de trouver quelque expédient qui pût concilier deux choses aussi opposées que le sont la sagesse & la licence.

Quant à l'amour, on ne peut pas disconvenir qu'il ne soit tres dangereux d'en faire le sujet des Comédies. Il est inutile de rapporter tout ce que tant de sages Ecrivains ont dit contre l'abus de cette passion devenuë le mobile du Théâtre moderne. Il est sûr que les expressions des Amans, toujours outrées sur la scene, confirment le Libertin dans son dérangement, réveillent les esprits les plus assoupis, & ne peuvent que donner entrée à une passion vicieuse dans le cœur de la jeunesse la plus innocente.

Si cette malheureuse passion,

vûë de loin dans deux perſonnes qui s'aiment, & dont on n'entend pas même les diſcours, eſt ſouvent capable de faire de vives impreſſions ſur celui qui les obſerve; qu'arrivera-t'il, lorſque, ſur la ſcene, un jeune homme & une fille, avec toute la vivacité que l'art peut inſpirer, font parade de leur tendreſſe dans un Dialogue, où les penſées étudiées du Poëte ſont toujours portées à l'excès ? Quel déſordre, quel ravage ne peut-elle pas cauſer dans l'imagination des Spectateurs, ſuivant les différentes ſituations où ils ſe trouvent ?

L'homme n'a pas beſoin qu'on lui apprenne à ſentir une paſſion que la nature ne lui inſpire que trop ; mais il a extrémement beſoin d'apprendre à corriger les déſordres de cette paſſion, lorſqu'elle eſt devenuë vicieuſe. Or la

paſſion d'amour la plus pure peut perdre ſur le Théâtre toute ſon innocence, en faiſant naître des idées corrompuës, même dans l'eſprit du Spectateur le plus indifférent. Les ſentimens les plus corrects ſur le papier changeront de nature en paſſant dans la bouche des Acteurs, & ſouvent deviendront criminels, quand ils ſeront animez par l'éxécution théâtrale.

Que dit une mere à ſa fille pour la prévenir contre cette paſſion ſi dangereuſe ? elle lui dit que tout homme, qui fait des proteſtations d'attachement à une femme, ne cherche qu'à la corrompre & à la deshonorer : elle lui dit qu'il n'eſt pas permis d'avoir une liaiſon particuliere avec un jeune homme, quelqu'innocente que ſoit cette liaiſon ; parce que, ce qui eſt inno-

cent d'abord, eſt ſouvent un acheminement au crime. Or, c'eſt à tous ces principes que la morale des Spectacles eſt directement contraire. Les hommes & les femmes y prennent au premier coup d'œil l'amour le plus vif l'un pour l'autre : ils ſe l'avoüent réciproquement, ſans que leur honneur en reçoive aucune atteinte : ce ſont même les Héros & les Héroïnes : les Amans & les Maitreſſes prennent, pour parvenir à s'épouſer, la même route qu'ils prendroient, s'ils ſe propoſoient une action criminelle.

Suivant les reglemens de la vie civile, également reçus parmi toutes les nations policées pour ce qui regarde le mariage, il ne ſuffit pas que deux perſonnes trouvent, dans leur caractere, dans leur naiſſance & dans

leur fortune, la convenance qui peut leur annoncer une société heureuse : ils doivent encore, avant que d'aller plus loin, obtenir le consentement de leurs parens. Est-ce ainsi que l'on se conduit dans la Comédie ? On y prend tout le contrepied : les démarches les plus hazardées, & les extravagances les moins permises, sont les routes ordinaires des Amans de Théâtre, pour peu qu'ils trouvent de résistance dans leurs parens : & l'on n'y suppose même cette résistance, que pour donner lieu aux stratagêmes les plus hardis & les plus indécens. Le Poëte, loin d'en rougir, s'applaudit pour lors de la fertilité de son génie ; & c'est principalement, par le déreglement de son imagination, qu'il prétend se faire admirer.

Qu'on ne me dise pas que des

amours qui cauſent tant de tourmens à ceux qui en ſont poſſedez, & qui les portent à tant d'extravagances, ſont plus propres à corriger de cette paſſion qu'à l'exciter : Cela pourroit ſe dire avec quelque vraiſemblance, ſi, après tous ces tourmens, & toutes ces extravagances, les Amans finiſſoient par être réellement malheureux : En ce cas les Spectateurs pourroient concevoir de l'averſion pour une paſſion qui ne produit que des peines dans ſa fin, comme dans ſon progrès : mais malheureuſement l'amour de Théâtre, & ſur tout celui de la Comédie, a toujours un ſuccès heureux ; & le Spectateur en conclut avec raiſon, que les maux ſoufferts par les Amans, pour arriver à ce ſuccès favorable, loin d'être une juſte punition dûë à une paſſion condam-

nable, ſont plûtôt une perſécution injuſte ſuſcitée à la vertu qui finit par en triompher. Il ſuit de de là que, comme le Spectacle de la vertu perſécutée ne doit point détourner de la vertu, de même la repréſentation des maux que ſouffrent les Amans, ne détournera point de l'amour, & que les Spectateurs, après avoir plaint les Amans dans leurs traverſes, ſe réjoüiront avec eux de les en voir délivrez, & ne ſeront point effrayez d'avoir à courir les mêmes riſques; parce qu'ils ſeront ſûrs d'obtenir le même prix. Et c'eſt ce qui prouve le grand tort qu'ont laplûpart des Poëtes, qui repréſentent l'amour ſur la Scene, plûtôt comme une vertu, que comme une paſſion.

L'amour, je parle de celui qui peut faire le ſujet d'une Comédie,

die eſt néceſſairement une paſſion criminelle, qui devroit toujours être ſuivie de malheurs, comme elle eſt précédée de traverſes, ſi on ne la mettoit ſur le Théâtre que pour l'inſtruction des Spectateurs & pour la correction des mœurs.

On répondra, peut être, que l'amour dans les Tragédies, qui eſt preſque toujours malheureux, pourra donc être admis au Théâtre, pour fournir à la correction des mœurs, & qu'ainſi il n'y aura que l'amour de la Comédie à réformer. Je ne répondrai pas à cette objection pour le préſent; parce que, m'étant propoſé dans ma ſeconde partie d'examiner en détail les Tragédies, ſurtout par rapport à l'amour, c'eſt-là que je me réſerve à prouver que cette paſſion n'eſt pas plus excuſable dans les Tragédies que dans les Comédies.

Il eſt vrai que cette paſſion bien traitée peut donner occaſion, plus que toute autre, à la correction des mœurs. Mais quelles ſont les Pieces où l'amour ſoit inſtructif à ce point? J'avoüe que, dans leurs Tragédies, les Grecs ne l'ont montré que par ſes fureurs & ſes emportemens; &, par là, cette paſſion n'a jamais manqué d'inſpirer aux Spectateurs une horreur capable de les corriger. Les Modernes, au contraire, n'ont adopté que le foible de cette paſſion, qui, dans ce point de vûe, n'eſt propre qu'à corrompre, comme nous l'avons dit; & il y a même cette différence entre les Modernes & les Anciens, que les Anciens n'ont mis l'amour ſur leur Théâtre que très rarement, & que les Modernes en ont fait le motif principal & le fondement de toutes leurs fables.

Puiſque les Modernes ne ſçavent parler que de l'amour ſur la Scene, ce qui eſt la marque certaine, ou d'une corruption générale, ou d'un défaut de génie dans le plus grand nombre des Poëtes; outre qu'ils ne devroient jamais traiter cette paſſion que dans la vûë d'inſtruire les Spectateurs; ils pourroient encore joindre à cette paſſion, devenüe inſtructive, pluſieurs autres eſpeces d'intérêts que la raiſon & les devoirs autoriſent: ainſi on pourroit traiter des ſujets de l'amour conjugal, de l'amour paternel, de l'amour filial, de l'amour de la Patrie: voilà des intérêts tendres & vifs, qui ſeroient nouveaux & très-convenables au Théâtre; intérêts qui peuvent avoir leurs degrez, ſuivant les circonſtances dans leſquelles on peut les ſaiſir, & ſui-

vant les différens caracteres des hommes que l'on introduiroit sur la Scene : par exemple, l'imprudence, la foiblesse, la fermeté, la complaisance, la colere, & toutes les autres passions qui s'associent dans le cœur humain à la passion dominante, ne feroient-elles pas paroître, dans la personne qui seroit occupée de quelques-uns de ces sentimens, une infinité de caracteres marquez & différens entre eux, qui seroient combattus par la force du raisonnement & par l'ascendant du caractere ?

Ces sortes de sentimens ne seroient jamais en risque d'être désaprouvez, ou mal reçûs des Spectateurs; car, dans une grande assemblée, il peut bien se trouver quelqu'un qui ne soit pas sensible aux impressions de l'amour, tel qu'on le voit communément

ſur le Théâtre, & qui parconſéquent ne regarde qu'avec indifférence, ou avec mépris les foibleſſes du cœur humain; mais il n'y en aura pas un ſeul qui ne ſoit ou pere, ou fils, ou mari, ou citoyen: & ſi, par hazard, il ſe rencontroit un Spectateur qui fût bon pere, mais qui ne fût pas bon citoyen, & que l'action théâtrale de ce jour-là ne traitât que de l'amour de la Patrie; loin d'en blâmer l'Auteur, il n'eſt pas douteux qu'il l'admireroit. Et que ſçait-on ſi cette circonſtance ne réveilleroit pas, dans ſon cœur, des ſentimens qui ne ſont peut-être qu'aſſoupis, ou dont les germes, que tout homme bien né porte au dedans de lui-même, ſont toujours prêts à éclore à la moindre occaſion?

Les quatre ſortes de ſentimens que je viens d'indiquer ſont

tels que, s'ils étoient mis sur la Scene avec tout l'appareil propre à en faire valoir l'intérêt, ils ne pourroient manquer de remplir l'objet que l'on doit se proposer, qui est de corriger & d'instruire; mais on ne sçauroit disconvenir que la passion de l'amour, ainsi qu'on a coutume de nous la représenter, ne produise des effets tout contraires.

Pour peu que l'on réfléchisse, on reconnoîtra qu'il n'y a presque point de devoir dans la vie, qui, sur le Théâtre, ne soit asservi à la passion de l'amour. Vis-à-vis d'elle la nature même perd ses droits: la gloire & le propre intérêt lui sont également sacrifiez. Les peres traversez dans leur passion par leurs enfans, prennent contre eux des sentimens de haine: les fils, de leur côté, deviennent ennemis de

leurs propres peres, en devenant leurs rivaux: &, dans quelques Tragédies même, on voit des Princes qui ne veulent pas regner aux dépens de leur amour. On pourroit rapporter une infinité d'exemples auſſi pernicieux. Quelle correction peut-on eſpérer d'une paſſion traitée de cette maniere, ſurtout lorſqu'elle finit par triompher, comme il arrive toujours dans les Comédies, ainſi que je l'ai remarqué plus haut.

On ne ſçait que trop, au reſte, que cette malheureuſe paſſion, ſous la forme que lui donnent les Poëtes, porte très rarement les hommes à la vertu; & qu'au contraire elle les porte preſque toujours au vice. Les meurtres, les uſurpations, les infidélitez, les trahiſons, le mépris des Loix, les conſpirations, &c. ſont or-

dinairement le fruit que l'amour produit sur la Scene dans les Tragédies; & dans les Comédies, qui sont ici mon objet principal, c'est l'amour qui cause les divisions dans les familles, le mépris de l'autorité paternelle, le violement de la foi conjugale, la dissipation des biens, & tous les vices enfin où se livre un jeune homme qui ne connoît rien de sacré, quand il s'agit de satisfaire sa passion.

On pourroit regarder comme une espece de nouveauté l'amour que les Modernes ont introduit dans la Tragédie; puisque, suivant ce qui a déjà été dit, on ne le trouve que très rarement dans les Tragédies Grecques; mais, pour ce qui regarde la Comédie, nous ne sçavons que trop combien est ancienne la méthode de la faire rouler sur

l'amour. Il y a près de deux mille ans, que les Comédies Atellanes ont porté cette dépravation à Rome : les Comiques Latins, qui nous reſtent, nous l'ont tranſmiſe : &, depuis que le Théâtre moderne ſubſiſte, les intrigues d'amour ont toujours fait le fond des Comédies,

Sans parler de l'*utile*, qui doit toujours marcher à côté de l'*agréable*, (& qui ſe trouve rarement dans une action, où il ne s'agit que d'amour & de mariage) nous voyons que l'agréable même y manque. Comment peut-on aujourd'hui ſe réjoüir d'une choſe auſſi ſouvent & depuis ſi long-tems rebatüe que l'amour de Théâtre ? Ne doit-il pas paroître extraordinaire qu'un ſi grand nombre de gens d'eſprit perdent leur tems à traiter une matiere, qui, par le fréquent

uſage qu'on en a fait juſqu'ici, eſt preſque épuiſée, & dans laquelle on eſt réduit, pour trouver le moyen de plaire, à emprunter le ſecours illicite des paroles & des actions licentieuſes, comme en font foi plus d'une Comédie que le Lecteur connoîtra, ſans que je les nomme.

Je ſuis ſurpris qu'il n'arrive pas au Théâtre moderne ce qui arriva à celui d'Athenes, où les Spectateurs, ennuyez d'entendre depuis long-tems des chanſons Dioniſianes, crierent tous unanimement, *plus de Bacchus, plus de Bacchus*; & que notre Parterre ne ſe mette pas à crier, *plus d'Amour, plus d'Amour*. En effet, n'eſt-il pas ridicule qu'en allant au Théâtre, on ſoit forcé d'entendre toujours des Amans épancher leur cœur en fades ex-

preſſions de tendreſſe, ou ſe plaindre de la crüauté de leurs Maitreſſes, ou ſe livrer aux tranſports de la jalouſie, ou ſe lamenter & ſe déſeſpérer de ne pouvoir ſurmonter les obſtacles qui les arrêtent? Y a-t'il rien de plus ennuyeux, que de voir toujours des Rivaux de commande pour les traverſer dans leurs paſſions, des Valets & des Suivantes pour les aider dans leurs extravagances? Toujours même choſe! Eh que l'on crie donc à la fin, *plus d'amour, plus d'amour.*

Si le Théâtre moderne avoit commencé par la paſſion d'amour, je ſuis perſüadé qu'on l'auroit étouffé dès le berceau. Examinons-en les commencemens, & voyons de quelle maniere il a été reçû.

CHAPITRE III.

Réflexions sur le renouvellement du Théâtre.

LE Théâtre recommença par les repréſentations ſaintes ou morales : Peu de tems après, la corruption y mêla du prophane, & le Public les goûta davantage. Par ſucceſſion de tems, le prophane s'empara entierement de la Scene, & les repréſentations ſaintes ceſſerent.

On ne peut pas douter que, dans les commencemens, les Poëtes, les Spectateurs & les Gouvernemens n'ayent reconnu, d'un aveu unanime, que le Théâtre n'avoit rien de mauvais, & qu'il méritoit, au contraire, d'être ſoutenu & ſuivi ; mais, lorſ-

que le prophane fut resté en possession de la Scene, les sentimens se trouverent partagez. On sçait que les personnes graves décrierent les Spectacles, & qu'elles tâcherent de les faire suprimer : On sçait aussi que les gens de Lettres & les Poëtes, de leur côté, chercherent à persüader, par leurs dissertations, que le Théâtre étoit utile, & que les Anciens l'avoient regardé comme une école pour la correction des mœurs : c'est une différence d'opinion qui dure encore.

Pendant cette altercation le Public s'érigea en Juge ; & ne consultant, à son ordinaire, que son propre goût, il décida que le Théâtre étoit un soulagement nécessaire pour les esprits occupez, & une occupation décente pour les paresseux. Les Gouver-

nemens les plus ſages ont bien ſenti le faux du préjugé; &, ſur les plaintes que l'on entendoit de toutes parts, ils ont tâché, dans tous les tems, de mettre des bornes à la licence des Théâtres.

Nous voyons de nos jours que les Spectateurs ne penſent pas que le Théâtre doive ſervir à la correction des mœurs : on le prend ſur le pied d'amuſement; on en joüit avec avidité, & on s'embarraſſe peu ſi les bonnes mœurs n'en ſouffrent pas. Ce Public cependant, qui penſe en général comme nous venons de dire, ne laiſſe pas de changer d'avis, ou de paroître en changer de tems à autre : lorſqu'il parle de bonne foi, ce n'eſt pas la correction des mœurs qu'il cherche au Théâtre, il n'y va que pour ſon plaiſir; mais, ſi les plaintes contre le Théâtre ſe

renouvellent, ſon langage n'eſt plus le même; il craint qu'on ne reſſerre la liberté des Poëtes, & qu'on ne les réduiſe à devenir inſipides, & par conſéquent ennuyeux. Dans ce cas, il change de ſentiment en apparence, & ſoutient que le Théâtre eſt épuré, & qu'il n'y a pas une Piece qui ne tende à la correction des mœurs. Pour le prouver, il fait un grand étalage de tous les vices qui ſont punis, & de toutes les paſſions qui ſont tournées en ridicule ſur la Scene; & en conſéquence il décide que de telles Pieces ſont néceſſaires, parce qu'elles ſont inſtructives.

Le voilà pour lors dans la regle en partie; mais, par un aveuglement inconcevable, ce même Public, qui ſe range, par caprice, du parti des bonnes mœurs, a une prédilection marquée pour

la paſſion d'amour ; il n'en apperçoit pas les dangereuſes conſéquences, & il paſſe légerement ſur tout ce qu'elle peut avoir de funeſte ; parce qu'il aime cette paſſion, dans quelque état qu'on la lui préſente.

Je n'héſiterai donc pas de dire que les reglemens d'une bonne police devroient renfermer cette paſſion dans les bornes qu'elle doit avoir, pour n'offrir que de bons exemples, & pour n'être jamais un ſujet de ſéduction.

L'amour de Théâtre des Anciens étoit ſcandaleux, & les Modernes ont bien fait de le proſcrire ; mais le prétendu amour honnête, que les Modernes ont introduit, ne mérite pas plus de grace ; parce que, tel qu'il eſt, non ſeulement il ne peut jamais corriger, mais il ſera toujours

tres

très pernicieux & de mauvais exemple, malgré le verni d'honnêteté dont on veut le couvrir.

CHAPITRE IV.

Des Femmes de Théâtre.

LA pudeur eſt l'appanage des femmes; & c'eſt en ſuppoſant que cette vertu fait preſque leur eſſence, que les hommes ont reglé la forme de vie que le ſexe devoit tenir. C'eſt par cette raiſon que les femmes ont été diſpenſées des emplois & des occupations qui n'auroient pas été compatibles avec la modeſtie & la retenüe. Si donc de tout tems elles ont été exemptes de ces travaux & de ces exercices qui demandent de la force & de la fatigue; & ſi le

fuſeau & l'aiguille ont toujours été leur partage, je crois que ç'a été moins pour s'accommoder à la délicateſſe de leur conſtitution, que pour ne point bleſſer cette pudeur, qui doit être l'ame de toutes leurs actions.

Malheureuſement la corruption humaine a éludé les ſages diſpoſitions de la nature, altéré les Loix, & changé les coûtumes. Les femmes ont trouvé des exercices & des profeſſions, qui, par une ſuite de cette même corruption, bien loin d'être déſapprouvez des hommes, ſont au contraire leurs plus grandes délices. La Muſique & la Danſe ont été les prémiers écueils, où la modeſtie & la pudeur du ſexe ont fait naufrage. Sans chercher une époque plus éloignée, tout le monde ſçait que, depuis l'Empire des Perſes juſqu'aux der-

niers tems de l'Empire Romain, & dans les premiers siecles du Christianisme, la profession de Danseuse & de Chanteuse n'étoit exercée que par des filles de mauvaises mœurs: aussi voit-on que les Chanteuses & les Danseuses étoient au même rang que les Courtisanes.

A l'égard des Spectacles, nous n'avons point de preuves certaines que les femmes, en Grece, ayent monté sur le Théâtre; les Latins ne nous ont rien laissé qui nous donne lieu d'assurer qu'elles y ayent joüé parmi eux. Et, quoi qu'on nous cite cette Actrice qui reparut sur la Scene dans une grande vieillesse, je n'assurerois pas que ce fut une Actrice de la Tragédie, ou de la Comédie Latine; & je serois plus porté à croire que c'étoit une Actrice des Pantomimes,

ou des Farces Atellanes. En effet, les Masques, dont les Latins se servoient sur le Théâtre pour grossir les têtes à proportion de la figure que l'on grandissoit aussi, & les desseins de ces mêmes Masques qui nous restent dans les manuscrits de Térence, nous font assez connoître que c'étoient des hommes qui faisoient le personnage des femmes & qui en portoient les habits. Il n'en étoit pas de même des Mimes & des Pantomimes, ni de ces Farces Atellanes, que nous venons de nommer, où les Acteurs parloient & dansoient à visage découvert & dans leur figure naturelle.

Quoiqu'il en soit, nous sçavons, à n'en pouvoir douter, que, parmi les Modernes, les femmes ne commencerent à monter sur le Théâtre que vers l'an 1560,

comme nous l'avons dit autre part; (1) ainſi ce ſont les Modernes qui ont corrompu le Théâtre dans toutes ſes parties; parce qu'il eſt inconteſtable que ce ſont eux qui y ont introduit la paſſion de l'amour, & que les femmes n'y ont repréſenté, danſé & chanté que depuis 1560.

Je ſçais bien que toutes ces réflexions ne s'accordent point avec l'idée que l'on s'eſt faite du Théâtre, preſque généralement. On prétend le juſtifier, en aſſurant que jamais il n'a été ſi épuré qu'il l'eſt aujourd'hui. Je conviens, ſans peine, qu'il y a eu des tems où les mœurs étoient moins reſpectées ſur le Théâtre qu'elles ne le ſont à préſent dans nos Comédies; mais il n'eſt pas

(1) Hiſtoire du Théâtre Italien. Paris 1728.

moins vrai, pour cela, que dans le Théâtre, tel qu'il eſt actüellement, il reſte encore bien de la corruption.

Malgré la néceſſité de réformer le Théâtre, il paroît preſque impoſſible, aujourd'hui, d'en bannir les femmes, ſans détruire abſolument les Spectacles que l'on regarde comme néceſſaires, par la raiſon ſpécieuſe des déſordres qui ſont plus fréquens, lorſque les Fainéans & les Libertins manquent de quelques amuſemens publics qui les diſſipent, ou qui les occupent. Mais, ſans diſcuter ici cette raiſon que je n'ai garde de vouloir combattre, puiſque c'eſt ſur ce fondement que l'autorité publique protége le Théâtre; faiſons, au moins, tout le bien que nous pouvons, s'il ne nous eſt pas permis d'en faire autant que nous voudrions.

J'ai prouvé, si je ne me trompe, que le Théâtre est pernicieux dans l'état où il est aujourd'hui: il y auroit, dit-on, de l'inconvénient à le supprimer: mettons tout en usage pour le réformer au point d'en faire un amusement aussi utile qu'agréable; car je suis persüadé que le Théâtre seroit bien moins redoutable à la vertu, & qu'il produiroit même un bien réel à la société, si, en y laissant les traits enjoüez & les saillies d'esprit qui peuvent exciter à rire, on en faisoit une Ecole de bonnes mœurs &, pour ainsi dire, une Chaire publique où l'on débitât, aux personnes de tout sexe, & de tout âge, les maximes de la plus saine morale, avec gayeté & sans les effrayer par l'appareil de l'austérité, & du pédantisme. Si une fois le Théâtre étoit amené à ce

point de perfection, qui ne manqueroit pas à la fin de réünir tous les suffrages, l'inconvénient même des femmes, ou cesseroit entierement, ou seroit considérablement diminüé ; les bonnes mœurs, qui regneroient dans toutes les Pieces, n'instruiroient pas moins les Actrices que les Spectateurs ; & d'ailleurs on pourroit encore conserver les femmes, en prenant les précautions que l'on trouvera dans la Méthode de la Réformation, que je donnerai à la suite de ce Traité.

CHAPITRE V.

Du principal motif de la Réformation du Théâtre.

IL eſt certain que rien n'intéreſſe plus eſſentiellement la République que l'éducation des enfans; & je ſuis perſüadé que, ſi on y donnoit toute l'attention que mérite une choſe de cette importance, preſque tous les hommes vivroient conformément aux ſages inſtitutions que la Loi nous preſcrit, & qu'il n'y auroit pas un ſi grand nombre de Prévaricateurs. Car je ne ſuis pas du ſentiment de ceux qui donnent tout à la naiſſance, & qui prétendent que l'homme naît bon ou méchant, ſuivant que la nature en diſpoſe; & qu'il

reſtera toute ſa vie tel qu'il eſt né. Je penſe, & je ſuis en cela d'accord avec les Auteurs les plus graves, que la vertu eſt, en grande partie, l'ouvrage de l'éducation, & qu'elle eſt principalement inſpirée par les exemples & les préceptes.

Quoiqu'on nous recommande & qu'on nous faſſe enviſager, avec raiſon, l'éducation des enfans comme le moyen le plus aſſuré de former de bons Citoyens, il n'eſt cependant que trop ordinaire, même dans les Villes les mieux policées, de faire, en élevant les enfans, des fautes eſſentielles & irréparables.

C'eſt aux peres de famille, à qui on en a laiſſé toute la charge; & c'eſt à eux qu'eſt, pour ainſi dire, dévolüe toute la puiſſance, & toute l'autorité des Légiſlateurs en cette partie. Commu-

nément, juſqu'à l'âge de dix ans, les enfans ſont très bien élevez; depuis dix ans juſqu'à quinze, l'éducation foiblit, & les enfans commencent à être gâtez, ſouvent même par leurs peres & par leurs meres : enfin depuis quinze ans juſqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achevent eux-mêmes de ſe corrompre.

Les parens ſont, pour l'ordinaire plus occupez de l'apparence & de l'extérieur, que du fond & de l'eſſentiel de l'éducation de leurs enfans : on ne s'attache à leur apprendre que la politeſſe, les belles manieres & l'uſage du monde ; en ſorte qu'à dix ans ils ſont en état de paroître dans les meilleures compagnies, où on a grand ſoin de les préſenter. C'eſt-là qu'ils entendent parler de toutes ſortes de

matieres, qui peuvent ou exciter leur curioſité, ou développer les germes de leurs paſſions; & c'eſt là que, dans un âge encore ſi tendre & ſi ſuſceptible des impreſſions du viee, ils commencent à le connoître & à ſe familiariſer avec lui.

Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics, où les peres & les meres s'empreſſent de conduire leurs enfans de l'un & de l'autre ſexe. Quelles atteintes mortelles ne peuvent pas donner à leur innocence, le nombre infini de maximes empeſtées qui ſe débitent dans les Tragédies & ſurtout dans les Opéra, les expreſſions & les images licencieuſes que préſente tres-ſouvent la Comédie! Ils ne les effacent jamais de leur mémoire: ils agiſſent en conſéquence, lorſ-

qu'ils joüiſſent de leur liberté ; & les voilà corrompus, dans le cœur & dans l'eſprit, pour le reſte de leurs jours.

Si les Anciens ont pouſſé l'attention, ſur cet article, juſqu'à défendre de réciter aux enfans des fables & des contes, qui renfermaſſent la moindre idée capable de les corrompre : s'ils ne ne permettoient pas même de les amuſer par des allégories; c'eſt qu'ils ſentoient que les prémieres impreſſions, qui ſe font dans l'eſprit des enfans, ne s'effacent jamais ; & que, dans un âge tendre, ils n'ont pas encore aſſez de pénétration pour diſtinguer l'allégorie de la vérité. (1)

Tout ce qui précede la repréſentation théâtrale fait penſer aux jeunes perſonnes, qui y ſont

(1) Platon dans ſa République.

conduites pour la prémiere fois ; que ce que l'on va faire eſt quelque choſe de reſpectable. La belle & nombreuſe compagnie, les décorations, la ſymphonie & tout le reſte de l'appareil les frappe ſi vivement, que nous ſerions étonnez, avec raiſon, s'ils nous rendoient un compte exact de tout ce qui leur paſſe dans l'eſprit en ce moment. Mais, quand la Piece a été joüée, que leur reſte-t'il dans la mémoire ? S'ils vouloient nous avoüer la vérité, nous verrions avec douleur que ce qu'ils ont retenu n'eſt pas toujours ce qu'il y a de moins dangereux pour leur innocence. A leur âge, ils ne ſont pas en état de ſuivre l'intrigue d'une Piece, ni de faire des réflexions ſur l'inſtruction qu'on peut tirer des défauts d'un caractere : ils n'ont des oreilles

que pour entendre ce que l'on dit; & ce qu'ils auront entendu, ils le répéteront sans cesse, & ne l'oublieront jamais. Si donc ce qu'ils ont entendu tend à la corruption des mœurs, ils remporteront de ce Spectacle les impressions les plus pernicieuses.

Je ne parlerai point des Scenes d'amour qui, peut être, leur apprendront, pour la prémiere fois & toujours trop tôt, à connoître cette passion; car, quand même il seroit vrai de dire que, tôt ou tard, il faut bien qu'ils la connoissent, (ce que je suis très éloigné de croire) il n'y auroit pas pour cela moins d'inconvénient &, si je l'ose dire, moins de crüauté à leur donner, sur une matiere si délicate, des leçons prématurées & du moins infiniment dangereuses, & à leur

faire courir le risque de perdre leur innocence, avant même qu'ils sçachent quel est son prix, & combien cette perte est affreuse & irréparable.

On commence, de bonne heure, par dire aux petits enfans, qu'ils doivent suivre l'exemple de leur pere & de leur mere; parce que tout ce qu'ils font est bien fait: ainsi quand ce sont les peres & les meres qui les conduisent aux Spectacles, ces enfans sont persüadez que non seulement il n'y a pas de mal, mais que c'est même un bien que d'y aller. S'il nous est ordonné de ne pas donner de mauvais exemples à la jeunesse, c'est parce que les enfans, n'ayant pas assez de lumiere pour juger des choses par eux-mêmes, ni assez de force pour combattre leurs desirs, se laissent entrainer par les impres-

ſions de l'exemple, & ne peuvent, pour ainſi dire, éviter de ſe corrompre, ſi les exemples, qu'ils ont devant les yeux, ſont mauvais: ajoutons que les Grands, les perſonnes élevées en dignité, les vieillards, &c. ont un grand aſcendant ſur l'eſprit des enfans par le reſpect qu'on leur inſpire pour eux, & que leur foibleſſe leur fait naturellement concevoir: ainſi, lorſqu'ils voyent aſſiſter au Théâtre toutes ces perſonnes reſpectables, ils ne peuvent s'empêcher de prendre, pour les Spectacles, un goût & un attachement proportionnez à l'idée avantageuſe qu'ils ſe ſont formée des Spectateurs.

Il me paroît donc qu'il faut convenir que, ſi la réformation n'étoit pas indiſpenſable par tant d'autres motifs, celui de l'éducation des enfans ſeroit ſeul aſſez puiſſant,

pour en faire ſentir la néceſſité ; & pour en déterminer l'exécution : mais tout conſpire également à démontrer cette néceſſiſité : car, s'il eſt eſſentiel de garantir la jeuneſſe du riſque, il ne l'eſt pas moins de mettre en ſûreté la modeſtie du ſexe, & de contenter la délicateſſe des honnêtes gens.

CHAPITRE VI.

Les obſtacles qu'on peut rencontrer pour parvenir à la Réformation du Théâtre.

JE conviens que, dans la plûpart des projets de réformation, on rencontre les difficultez, & on court les riſques que les politiques nous font enviſager par leurs ſubtiles réflexions ; mais

je ſoutiens que le projet de la réformation du Théâtre n'eſt ſujet à aucune des contradictions fâcheuſes, que l'entrepriſe de la réformation des mœurs a ſouffertes en tant d'occaſions. Le Théâtre eſt une choſe à part, & qui n'a point de rapport néceſſaire avec les devoirs du bon Citoyen. Qu'on le prenne comme un amuſement frivole, ou qu'on le regarde comme une inſtruction utile, on peut également l'eſtimer ou le mépriſer, ſans mériter ni loüange ni blâme.

Pour établir de nouvelles Loix, ou pour remettre en vigueur les anciennes, il faut toute la fermeté & toute la puiſſance du Gouvernement; mais la réformation du Théâtre ne demande pas le moindre effort: une ſimple Ordonnance ſuffiroit, non ſeulement pour le réformer, mais

même pour le détruire ; & cela ſans qu'il y eût à craindre le moindre ſcandale, ni la moindre oppoſition. Je vais confirmer cette vérité par des exemples.

Du tems de l'Empereur Charles-Magne, pluſieurs Conciles en France voulurent arrêter le cours des Jeux ſcandaleux que repréſentoient les Farceurs dans les places publiques ; mais tous leurs efforts n'aboutirent qu'à empêcher les Eccléſiaſtiques d'y aſſiſter : Charles-Magne, non-ſeulement approuva le décret des Conciles ; mais, par une Ordonnance de l'année 813, il abolit tout-à-fait ces Jeux. La même choſe arriva ſous S. Edoüard Roy d'Angleterre, qui, dans l'onziéme ſiecle, chaſſa les Farceurs de la Ville de Londres. Nous ne liſons point que les Ordonnances de ces deux Rois ayent rencon-

tré la moindre réſiſtance dans les peuples des deux nations, & l'on s'y ſoumit de part & d'autre ſans aucun murmure.

De nos jours, Côme III. Grand Duc de Toſcane, qui avoit été dans ſa jeuneſſe Partiſan déclaré des Spectacles, ne laiſſa pas de les proſcrire enſuite; &, ſi quelques fois il les permit dans le Carnaval, ce fut avec la condition expreſſe qu'il ne paroîtroit jamais de femmes ſur la Scene : Cependant les Florentins ne marquerent aucune répugnance à ſe conformer aux ordres de leur Prince. Une obéiſſance prompte & tranquille prouve combien la réformation du Théâtre rencontreroit peu d'obſtacles, ſi on vouloit y travailler ſérieuſement.

Il eſt vrai que, dans notre ſiécle, le goût pour les Spectacles

paroît être extrême. Dans tous les pays de l'Europe, il n'y a gueres de jeunes gens qu'on ne forme, dès leur enfance, à la déclamation théâtrale, comme faisant partie de la bonne éducation. Outre ceux qui font profession publique de monter sur la Scene, on voit dans les Colléges, dans les Couvens des deux sexes, parmi les Bourgeois, les Seigneurs & les Princes mêmes, qu'on s'amuse à joüer la Comédie. La passion pour le Théâtre va si loin en France, que les meres les plus austeres, celles qui évitent avec le plus de soin le Théâtre public & qui par conséquent n'ont garde d'y laisser aller leurs filles, ces mêmes meres assistent, sans aucun scrupule, avec leurs filles aux représentations des Comédies de Moliere, lorsqu'elles se font

dans quelque maiſon particuliere & que les Acteurs ſont ou des Bourgeois, ou des Seigneurs : Souvent même on les voit applaudir à des parades bien moins châtiées que les Comédies en forme ; marque évidente d'une inconſéquence dans la conduite, qui n'eſt malheureuſement que trop commune parmi des gens d'ailleurs tres-reſpectables.

Il ſemble qu'il ſuivroit de là que ce ſont les murs & les loges du Théâtre public, les décorations, les habits des Comédiens, les Symphoniſtes, &c. qui attirent la cenſure des perſonnes graves que nous entendons déclamer tous les jours contre les Spectacles, & qu'elles ne condamnent pas la repréſentation en elle-même, ni la nature des Pieces que l'on repréſente ; ce qui ſeroit abſurde & inſoute-

nable. En effet, c'eſt ſur les Pieces de Théâtre que doit principalement tomber la réformation; tout ce qui les accompagne, & qui n'a rapport qu'à l'appareil de la repréſentation, n'eſt pas bien important, ni par conſéquent bien difficile à corriger. Si ces Pieces ne nous enſeignoient que la vertu & une bonne morale, la Comédie pourroit être généralement goûtée & repréſentée ſans ſcrupule, non-ſeulement par les Comédiens de profeſſion, mais par des perſonnes de tout état. C'eſt en ſuivant ces principes & en prenant ces précautions que l'on écrit & que l'on repréſente tous les ans dans les Colléges des Poëmes dramatiques; &, loin de croire que ces Pieces ſoient capables de corrompre les mœurs des jeunes gens qui les joüent, ou de gâ-

ter

ter l'esprit des Spectateurs, je pense, au contraire, que c'est un exercice honnête, dont les uns uns & les autres peuvent retirer une véritable utilité.

Ce ne sont donc pas les Pieces de cette espece que je propose de réformer; mais c'est à l'exemple de celles-ci que je voudrois qu'on réformât les autres; en sorte que le Théâtre fût également par tout un délassement utile & un amusement instructif. Nous avons déjà dit qu'il y auroit de la témérité à proposer d'abolir entierement les Spectacles; le Gouvernement, qui les protége, s'y opposeroit, sans doute avec raison; le Public de son côté en feroit des plaintes ameres. Il y a déjà plus de trois siecles que le Public est dans une habitude successive &, pour ainsi dire, héréditaire de fréquenter

& de ſuivre le Théâtre ; & le goût en eſt aujourd'hui ſi général, qu'on peut dire que tout le monde s'intéreſſe à ſa conſervation. Il faut donc ſe borner à ſouhaiter la réformation des Spectacles. Mais de qui devons-nous l'attendre, & qui pourra nous la procurer ?

Les Spectateurs ne la demanderont jamais : ils ſont perſüadez, ſurtout à Paris, que la Scene n'a plus rien de contraire aux bonnes mœurs, ni à la ſaine morale, depuis qu'on en a retranché & qu'on n'y ſouffre plus les groſſieretez ; & la plus commune opinion des hommes eſt que, parmi les amuſemens qui ſont permis ou tolérez, celui du Théâtre doit être regardé comme le plus innocent. Qui eſt-ce qui, malgré une prévention ſi générale, oſera entreprendre de le réformer ?

Les Comédiens de profession ne s'aviseront pas d'en faire l'épreuve ; &, s'il s'en trouvoit qui y pensassent sérieusement & qui voulussent l'exécuter, ils verroient bien-tôt leur Théâtre désert ; &, à l'exception d'un petit nombre de personnes sages & raisonnables, tout le monde se mocqueroit d'eux & les abandonneroit : la misere suivroit de près leur entreprise ; &, s'ils n'avoient pas la constance de la souffrir patiemment, ces mêmes Comédiens, si bien intentionnez, se trouveroient réduits à la nécessité de revenir à leur ancienne méthode, & peut-être avec plus de licence & de désordre qu'auparavant, pour se dédommager du tort qu'ils se seroient fait à eux-mêmes par leur sagesse, & par leur retenüe. D'ailleurs, il est difficile de supposer que ces

Comédiens fuſſent en état de ſubſtitüer, à ce qu'ils retrancheroient du Théâtre pour le réformer, tout ce qui ſeroit néceſſaire pour le ſoutenir après ſa réformation. J'en conclus que le Gouvernement ſeul peut ordonner & faire exécuter la réformation, malgré les oppoſitions d'un tres-grand nombre de perſonnes mal inſtruites de leurs véritables intérêts.

CHAPITRE VII.

Quelle doit être la Comédie après la réformation du Théâtre.

LES Grecs, les Latins, & avec eux les Auteurs dramatiques de tout pays ont penſé que la vraie définition de la Comédie, c'eſt d'être une repréſentation qui nous fait voir nos foibleſſes, comme dans un miroir; qui nous découvre les illuſions de l'eſprit humain; qui nous met ſous les yeux nos vices & nos paſſions; afin que nous nous voyons nous-mêmes tels que nous ſommes, & que la riſée du Public nous faſſe connoître combien nous ſommes ridicules.

Les Comédies modernes

n'ont pour baſe, & ſouvent pour objet, que des intrigues d'amour & de mariage. Héliodore, dans ſon Hiſtoire Ethiopique, nous peint les honnêtes propos & les chaſtes combats de politeſſe entre Théagene & Cariclée: Achilles Tatius nous raconte les amours véritablement Platoniciennes de Clitophon & de Leucippe. Encore ſi dans la Comédie moderne les propos d'amour étoient traitez avec la même modeſtie; ce ſeroit, à la vérité, un miroir qui ne pourroit ſervir que pour repréſenter cette paſſion: mais il en réfléchiroit du moins quelques rayons d'utilité & de vertu; & les jeunes gens apprendroient juſqu'où ils doivent porter la politeſſe & la retenüe avec les femmes. L'amour nous en préſente dans les Comédies ſous une forme bien

différente : le vice se montre presque toujours à découvert; & on n'en remporte souvent que des impressions capables d'allumer ou de nourrir dans le cœur un penchant dangereux. Au reste, quand même la Comédie moderne nous exposeroit la passion d'amour, telle qu'Heliodore nous la dépeint entre Théagene & Cariclée, je ne croirois pas encore qu'elle pût être d'aucune utilité pour les mœurs, comme quelques-uns le prétendent. En effet, quelque air de sagesse & de modestie que l'on puisse donner à cette passion, elle aura toujours trop d'empire sur le cœur des hommes, pour ne pas faire une impression dangereuse sur les Spectateurs.

Si, par le secours de la Prosopopée, la Comédie paroissoit sur la Scene, & qu'elle nous

parlât elle-même de sa naissance, de ses progrès & de sa décadence; que de plaintes ne feroit-elle pas contre les Poëtes dramatiques modernes ? Je m'imagine qu'elle leur reprocheroit que, d'une femme d'honneur, ils en ont fait une prostitüée, qui n'est bonne qu'à amolir & à corrompre le cœur des hommes. Elle les jugeroit dignes de la punition que Platon prononce contre les Poëtes, corrupteurs des bonnes mœurs, en les chassant de sa République, comme gens capables de troubler l'harmonie d'un bon Gouvernement; & je suis persüadé qu'elle les exhorteroit à embrasser une autre profession, que celle d'écrire pour le Théâtre.

Entre tous les genres de Poësies, celui qui demande particulierement

culierement un talent naturel, & un génie ſupérieur, c'eſt la Poëſie dramatique. Quiconque ne ſe ſent pas les diſpoſitions néceſſaires pour la traiter avec autant de ſageſſe que de dignité, doit y renoncer : on court riſque de ſe deshonorer, en la rendant mépriſable & pernicieuſe à la ſociété.

Quelque ſenſible que je paroiſſe à la perte de la bonne Comédie, telle que la poſſédoient les Anciens, & ſurtout les Grecs qui paſſent pour l'avoir portée à la plus haute perfection ; & avec quelque vivacité que je me déclare contre la Comédie moderne, je ne penſe pas pour cela qu'il faille abolir entierement la Comédie. Je ſçais que je ne pourrois en propoſer la ſuppreſſion, ſans me rendre ennemi de la République, & ſans m'oppoſer

aux ſages Reglemens d'une bonne Police. Quel ouvrage d'eſprit, & quel autre genre de Poëſie pourroit-on imaginer qui fût plus utile à la ſociété, & plus propre à y ſoutenir les bonnes mœurs que la Comédie, lorſqu'elle aura pour unique objet d'inſtruire & de corriger généralement toutes ſortes de perſonnes?

Tous les Philoſophes & tous les Sçavans les plus graves conviennent que les vices ne doivent point nous être reprochez crûment, & que ce n'eſt pas avec auſtérité qu'il faut enſeigner la vertu: la dureté des réprimandes révolte, & la ſechereſſe des préceptes dégoute; & c'eſt une maxime approuvée unanimement, qu'il faut tempérer, par la douceur, l'amertume des reproches & des leçons, ſi l'on veut perſüader & plaire en même tems.

Si la volupté, dit Platon, a été l'amorce de pluſieurs maux, il faut que la volupté ſoit l'appas de pluſieurs biens ; de ſorte que la volupté détruiſe la volupté.

Je ſçais, par le temoignage de tant d'excellens Ecrivains de l'antiquité, que la Comédie eſt un délaſſement agréable qui dédommage des fatigues du travail : que Ciceron appella les Poëtes comiques, des Poëtes amis de l'innocence : que l'on peut rapporter une infinité d'exemples des amuſemens honnêtes, que les plus grands Hommes ont fait ſuccéder à leurs occupations ſérieuſes & importantes : que les perſonnes les plus ſages ſe livrent quelquefois à des momens de loiſir & de récréation, qui ne prennent rien ſur leurs devoirs.

J'ajoûte encore que, dans notre

ſiecle, les amateurs de la Comédie ne s'expoſent guere à recevoir des leçons que ſur le Théâtre; & que ce motif, fût-il ſeul, devroit ſuffire pour faire revivre la Comédie, s'il n'y en avoit pas; afin d'apprendre leurs véritez à des hommes qui, ſans cela, les ignoreroient éternellement; puiſqu'il n'eſt que trop commun d'être aveugle ſur ſes propres défauts, pendant qu'on eſt ſi clairvoyant ſur ceux des autres.

Mon véritable ſentiment ſeroit donc que l'on imitât, en cela, les Anciens qui ont diverſifié la Comédie, en l'accommodant au tems, aux mœurs & au goût des Spectateurs. Je crois que, pour y parvenir, il ſeroit à propos de renouveller ce genre de Comédie inventé par les Grecs, qui, ſe renfermant dans les bornes de la ſageſſe & de la modeſtie, ne

ſe permît de fronder & de ridiculiſer les vices qu'en général, ſans aucune application perſonnelle. Une telle Comédie pourroit être le miroir de la vie humaine, en préſentant aux vicieux, dans le Jeu des Comédiens, une image ſi naturelle de leurs déſordres, qu'elle ſeroit capable de les en faire rougir & de les porter à s'en corriger. Les ignorans y verroient combien ils ſont mépriſables par leurs bévûës & par l'abſurdité de leurs raiſonnemens, & ſe trouveroient excitez à chercher les moyens de s'inſtruire : les Suivantes ruſées & intrigantes y ſeroient frapées de la punition de leurs artifices & de leurs entrepriſes téméraires : les Valets fourbes & infideles y reconnoîtroient que les friponneries ſont tôt ou tard découvertes & punies : l'Avare for-

dide ne verroit qu'avec confusion, dans un autre lui-même, la perte & l'enlevement d'un argent amassé avec tant d'indignité & gardé avec tant d'inquiétude : le jeune homme dissipateur n'y envisageroit qu'en tremblant, l'indigence dans laquelle il court risque de se précipiter par l'excès de ses profusions. (1) Enfin les sujets des Co-

(1) On pourroit répondre que ces avantages se trouvent, pour la plus grande partie, dans les Pieces comiques du Théâtre François, surtout dans les Pieces de caractere ; mais, en supposant même que ces caracteres soient traitez d'une maniere propre à la correction des mœurs, il sera toujours vrai de dire, par les raisons que nous avons déjà expliquées dans le prémier Chapitre de cet ouvrage, que ces mêmes Pieces sont ternies & en quelque sorte dégradées par mille traits de licence & de corruption ; en sorte que, si elles contiennent quelque instruction, elles renferment infiniment plus de mauvais principes & de dangereux exemples.

médies pourroient être en auſſi grand nombre qu'il y a de vices & de paſſions inſéparables de quelque ridicule. Et qui eſt-ce donc qui ne ſent pas la force & l'utilité d'une pareille Comédie, dans laquelle un vicieux, par fiction, en inſtruiroit plus d'un véritable? C'étoit avec grande raiſon que Dion Chryſoſtome reprochoit aux Citoyens d'Alexandrie de ne pas avoir parmi eux quelque Poëte comique qui reprît leurs vices, comme en avoient les Athéniens. On ne ſera peut-être pas fâché, de trouver ici le diſcours remarquable que ce Philoſophe leur tient à ce ſujet.

» Il n'y a parmi vous, leur dit-
» il, ni Poëte, ni aucune autre
» perſonne aſſez zélée, pour
» vous reprocher avec affec-
» tion, & pour mettre au jour *Orat.* 32.

» vos défauts & ceux de toute » la Ville ; s'il vous arrive, par » bonheur, qu'il en paroiſſe quel- » qu'un, vous devez l'embraſſer » avec la plus grande amitié, & » le recevoir avec autant de joye » & de ſolemnité, que ſi vous » célébriez un jour de fête..... Peu après il ajoûte : » Si quel- » qu'un prend l'extérieur de Phi- » loſophe, dans la vûë du gain, » ou par vaine gloire & non pas » pour votre utilité, il ne mérite » pas que vous le receviez ; on » peut le comparer à un Méde- » cin qui, viſitant un grand nom- » bre de malades, ne penſe à » rien moins qu'à les guérir, mais » à leur diſtribüer des couron- » nes & des parfums, à leur me- » ner des femmes de mauvaiſe » vie, & par conſéquent à irri- » ter leurs maladies & à les ren- » dre incurables. Il n'y a rien

» de plus rare, ni de plus difficile,
» que de trouver un homme, qui,
» de bonne foi & ſans autre in-
» tention que de bien faire, diſe
» librement la vérité; & à qui
» l'amour de la gloire, ou de la
» fortune, ne ſoit pas capable de
» fermer la bouche; qui s'expoſe
» courageuſement à déplaire, à
» recevoir des affronts & à eſſuyer
» les mépris & ſouvent les inſul-
» tes de la multitude; & qui s'y
» détermine par affection pour
» ſes Concitoyens & par zele
» pour ſa Patrie. » C'eſt ainſi que s'exprime Dion Chryſoſtome.

Le Poëte comique, qui marcheroit par le chemin ſi rebatu & ſi dangereux de la Comédie de nos jours, reſſembleroit, ſans doute, à ce Médecin pernicieux: comme lui il apporteroit, à une nombreuſe aſſemblée de malades, au lieu d'un remede capa-

ble de les guérir en corrigeant leurs vices, il leur apporteroit, dis-je, la mort, en les entraînant dans de nouveaux excès par ſes diſcours & par ſes actions. Mais à propos de l'utilité que l'on peut retirer de la Comédie, je crois devoir faire mention ici d'un fait arrivé il y a plus de cent ans.

Du tems de Ranuce Farneſe, Duc de Parme, Prince d'un grand eſprit, un vieux Seigneur de ſa Cour s'étoit livré aveuglément à l'amour d'une femme, dont la réputation étoit équivoque. Le Prince chériſſoit ce Courtiſan; il fut touché de le voir le joüet & la victime d'une paſſion honteuſe, & chercha tous les moyens de le guérir. Tout ce que l'on put imaginer s'étant trouvé inutile, le Prince eut enfin recours à la Comé-

die; & ce remede lui réüſſit. L'action de la Piece étoit un Vieillard amoureux : le Courtiſan s'y trouva peint d'une maniere à ne pouvoir ſe méconnoître; &, ſurtout lorſqu'il entendit, ſur la Scene, la lecture des Lettres qu'il avoit lui-même écrites à ſa Maîtreſſe, il en fut ſi honteux, qu'il renonça dans le moment, & pour toûjours, à ſa paſſion. On prétend que Cratès de Thebes ne connoiſſoit que trois remedes pour guérir de la maladie d'amour; la faim, le tems & la corde : l'Hiſtoire du Vieillard de Parme nous apprend que la Comédie eſt un quatrieme remede, non moins infaillible que les trois autres, mais qui mérite toute préférence, parce qu'il eſt bien plus aiſé à prendre & qu'il produit ſon effet en divertiſſant le malade.

Conclüons donc, avec les Partisans du Théâtre, que, si on abolissoit la Comédie, on feroit un grand tort à la République; puisqu'il ne resteroit plus de moyen d'inspirer de l'horreur pour le vice & de donner du goût pour la vertu à ce grand nombre d'hommes qui, comme nous l'avons déjà dit, ne vont guere à d'autre Ecole que le Théâtre, & qui, sans les leçons qu'ils y reçoivent, ignoreroient, toute leur vie, leurs défauts, loin de travailler à s'en corriger. Mais, pour tirer encore plus d'utilité de cette Ecole qu'on suppose nécessaire, réformons les Comédies, & mettons les dans un état de pureté capable de pouvoir nous procurer l'avantage que nous nous promettons. Car, je le répete, tant que les Poëmes dramatiques ref-

teront tels qu'ils ſont aujourd'hui, ils pourrout bien corriger en quelque point, mais ils feront plus de mal que de bien, ainſi que je l'ai remarqué dans l'examen de l'Avare de Moliere.

DEUXIEME PARTIE.

Méthode & reglement pour réformer le Théâtre.

AVANT PROPOS.

QUand on objecte aux Défenſeurs du Théâtre l'autorité des Peres de l'Egliſe qui l'ont ſi formellement condamné, ils ne manquent pas de répondre, que ces Spectacles, qui ont attiré l'indignation des prémiers Chretiens, étoient des Ecoles de Paganiſme, & qu'ils faiſoient partie du culte que les Gentils rendoient à leurs fauſſes Divinitez. Ils ajoûtent que ces mêmes Peres ne pouvoient imaginer, pour lors, que les Spectacles

prendroient quelque jour une autre forme & deviendroient des Ecoles de la vertu, tels enfin que des Chretiens pourroient les repréſenter ou y aſſiſter, ſans bleſſer en rien ni leur conſcience, ni leur religion : d'où ils conclüent que les vives déclamations des Anciens Peres, contre le Théâtre de leur tems, ne prouve rien contre les Spectacles d'aujourd'hui. Il ſuffiroit, pour détruire ce raiſonnement, de faire remarquer combien les Peres & les Docteurs des derniers tems ſont d'accord avec les Anciens ſur l'article du Théâtre. Mais allons plus loin, & pénétrons les motifs qui ont déterminé nos Docteurs à interdire les Spectacles modernes aux Chretiens. Le Théâtre ne fait plus, il eſt vrai, partie du culte de la Religion Payenne;

mais la corruption des mœurs n'y regne pas moins que sur les Théâtres de Rome & d'Athenes. La plus grande partie de tout ce que les prémiers Peres de l'Eglise ont dit, au sujet des Spectacles des Payens, peut être appliqué, à juste titre, à ceux de notre tems: &, parmi les Docteurs modernes, ceux qui ont paru les plus favorables aux Spectacles d'à présent, en prononçant qu'on pourroit les tolérer, leur ont donné des bornes si étroites, que ni les Poëtes, ni les Comédiens ne s'y sont jamais renfermez. Ainsi donc, quoique je convienne de la grande différence qui se trouve entre les Spectacles modernes & les anciens, surtout du côté de l'intention, je me sens forcé d'avoüer qu'ils ne laissent pas de se ressembler beaucoup, tant par la qualité

qualité du jeu, que par les motifs de l'action.

Je crois qu'il n'eſt pas hors de propos de remarquer auſſi que tous les Spectacles des Grecs & des Romains ſubſiſtent encore, du moins en partie, parmi les Chretiens. Je conviens qu'ils n'ont pas la même forme; qu'ils ſont deſtitüez de l'appareil majeſtüeux des Théâtres, des Cirques & des Amphithéâtres; & c'eſt peut-être ce qui empêche qu'on ne les reconnoiſſe : mais, ſi ces magnifiques monumens, dont nous avons encore de ſi beaux reſtes, étoient rétablis, & ſi on en bâtiſſoit d'autres ſur leur modele, on ſeroit forcé de convenir que les Spectacles, en paſſant des Payens aux Chretiens, n'ont fait que changer de nom.

Car enfin, la plûpart de ces Jeux, qu'on voit en uſage parmi

les Chrétiens, ne ſont-ils pas une image vivante de ce que nous ont conſervé les différens Ecrivains de l'antiquité. Ce qu'ils nous diſent confuſément & par lambeaux, quand ils nous font la deſcription de leurs Théâtres, nous laiſſe, il eſt vrai, dans l'incertitude ſur bien des articles; & ne nous donne pas une idée préciſe de la conſtruction & des uſages de la Scene; mais c'eſt ce qui arrive tous les jours aux Ecrivains même les plus exacts, lorſqu'ils parlent de quelque choſe que tout le monde a ſous les yeux: il eſt rare qu'en pareil cas un Auteur ſe donne la peine d'en faire un détail circonſtancié, parce que les vivans en ſont inſtruits. C'eſt peut-être par cette raiſon que les citations des Anciens, en matiere de Théâtre, ont jetté les Commenta-

teurs dans une confuſion terrible. Ils ſe contrediſent ſans ceſſe, en cherchant à éclaircir des faits par l'aſſemblage de quelques mots diſperſez dans pluſieurs Auteurs différens; c'eſt vouloir trouver des rayons de lumiere dans les ténébres les plus obſcures. Il faut avoüer cependant que nous aurions de grandes obligations à ces Travailleurs infatigables, ſi enfin ils venoient à bout de leur projet, & qu'ils ne nous laiſſaſſent pas toujours un nouvel éclairciſſement à ſouhaiter. D'ailleurs, je ſuis convaincu que ces recherches auroient coûté bien moins de travail & ſeroient devenües bien plus utiles, ſi les Modernes avoient conſulté, avec attention, les uſages & les coûtumes de leur ſiecle; car ils auroient trouvé, à chaque pas, des traces de cette antiquité qu'ils veulent expliquer.

En effet, quelle peut être l'origine des courſes de Chevaux à Rome, à Florence, dans les deux Siciles & dans la Lombardie ? D'où viennent ces combats à la Lutte, où s'exercent des hommes nuds & frottez d'huile dans les *Mareme* en Toſcane ; ces autres combats, connus à Piſe, où les combattans, pour toute arme, ont la tête couverte d'un caſque de fer & tiennent à la main droite un bouclier du même métal ; comme les combats à coups de poings ſont en uſage à Veniſe, & ceux *del Calcio* à Florence ? Ne voit-on pas encore tous les jours des combats de Gladiateurs en Allemagne & en Angleterre ? Enfin, à quoi comparerons nous les combats de Taureaux en Eſpagne & tant d'autres Jeux de la même eſpece,

que toutes les Nations de l'Europe ont variez ſuivant leur génie & le climat de leur pays.

Quant à moi, je ne les ai jamais regardez que comme un reſte des Spectacles des Anciens; j'y ai trouvé par tout l'image vivante de la Lutte & des combats des Athletes; de la courſe des chariots; des combats des bêtes fauves, &c. & je répete encore que, ſi les Sçavans, qui ſe ſont donné la torture pour découvrir les uſages des morts, avoient bien étudié les vivans, ils ſeroient parvenus, peut-être, à expliquer bien des paſſages des Anciens, qui ſont encore inintelligibles par les contradictions ſans nombre de ceux qui ont entrepris de les interpréter.

Je penſe donc que preſque tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe ne font, dans

leurs Jeux & dans leurs Spectacles, qu'imiter imparfaitement ce que leurs Peres avoient exécuté avec plus de régularité & de magnificence. Ces Jeux & ces Spectacles, que l'autorité publique avoit abolis, ou qui avoient ceſſé d'eux-mêmes, ſans que depuis on les eût protegez, peu à peu ont été rétablis par les peuples, de leur propre mouvement; mais, en les rétabliſſant, on les a déguiſez; & on y a ajoûté du nouveau, ſans leur ôter néanmoins tout ce qu'ils tenoient de leur prémiere origine. De-là vient que les Spectacles modernes ſont une image informe des Spectacles des Anciens.

La Tragédie & la Comédie ont réparu auſſi chez les Modernes, ainſi que les autres Spectacles des Anciens; mais leur ſort a été bien différent. Sans être ſou-

tenües, comme autrefois, par la ſomptüoſité des Théâtres, elles ont eu le bonheur de revivre, telles que les Grecs & les Latins les avoient imaginées. Il eſt aiſé, en les confrontant, de ſe convaincre que la forme en eſt la même : on peut dire de plus que les Modernes ont ſurpaſſé leurs modeles en bien des parties; principalement dans l'œconomie de l'action & dans la vraiſemblance de la repréſentation.

Les Modernes nous ont préſenté ſur la Scene les Acteurs, tels que la nature les a faits, & non défigurez par les coturnes, par les maſques & même par la voix, dont le ſon n'étoit jamais naturel ſur les Théâtres d'Athenes & de Rome; car il falloit la proportionner à la figure agrandie des perſonnages, & à la diſ-

tance des Spectateurs. Ajoûtons que le Théâtre moderne mérite toute préférence, par la commodité qu'il procure aux Acteurs, auſſi bien qu'aux Spectateurs : les prémiers peuvent exprimer les ſentimens & les paſſions dans les tons convenables & naturels : les ſeconds ſont à portée de concevoir toute la force & toute la fineſſe de l'expreſſion ; puiſque les Théâtres modernes ne ſont pas, à beaucoup près, ſi vaſtes que les Théâtres des Anciens, ni expoſez au grand air, comme ils l'étoient. Enfin, ſuivant mon avis, les Modernes peuvent ſe vanter qu'en faiſant revivre le Théâtre, ils l'ont mis dans un meilleur état qu'il n'étoit.

Ce Théâtre, dira-t'on, qui, par tant de motifs, eſt devenu un divertiſſement ſi néceſſaire & ſi chéri du Public, doit donc toûjours

jours être soûtenu & protégé par les Souverains, & par les Magistrats. Je ne m'y oppose pas; mais cette protection & cet avantage ne doivent être accordez par les Princes, & ne peuvent être méritez par les Comédiens, qu'autant que le Théâtre sera dans un état tel que les honnêtes gens & les Chretiens puissent y assister, sans avoir rien à se reprocher. En un mot, si la politique des Gouvernemens de toute l'Europe s'oppose à la suppression du Théâtre par de bonnes raisons, je n'en entrevois aucunes qui doivent empêcher qu'on ne donne généralement les mains à une bonne réformation. Les Réglemens que je vais proposer, n'en sont qu'une foible ébauche; & je suis persüadé qu'on les porteroit à une plus

grande perfection, si jamais on l'entreprenoit sérieusement.

REGLEMENS

Pour la Réformation du Théâtre.

IL me paroît que, lorsque la réformation du Théâtre seroit décidée, le Souverain ou la République, qui l'auroit entreprise, pourroit établir une espece de Conseil des personnes suivantes.

Un Chef ou Préſident pour le Roy, ou pour le Sénat; un Substitut du Lieutenant Général de Police, ou du Magistrat qui a l'inspection du Gouvernement intérieur de la Ville; deux Docteurs de la Faculté de Théologie; deux Poëtes de Théâtre, d'un

âge mûr & en état de juger des Pieces, & un ou deux anciens Comédiens. Dans la prémiere assemblée on feroit lecture des Constitutions de la réforme, qui seroient enrégistrées ensuite, & qui contiendroient, à peu près, ce qu'on va lire dans les articles suivans.

1°. Le Théâtre n'est que trop souvent une porte ouverte au dérangement de la jeunesse. De tout tems des enfans de famille & des Gentils-Hommes même, se sont faits Comédiens, à la faveur des Arrêts du Parlement qui ont décidé que la Profession de Comédien ne déroge point. Pour prévenir cet inconvénient, & pour ne pas laisser croupir dans le désordre des jeunes gens, qui se porteroient, peut-être, au bien, & dont la République pourroit tirer un jour quelques

ſecours, le Roy ordonneroit qu'on ne reçût point d'Acteur qui ne fût connu pour homme d'honneur, &, comme tel, avoüé de ſa famille. A cet effet il ſeroit obligé de produire des témoins & de préſenter des Certificats en bonne forme : il ſe ſoûmettroit ſans réſerve à tous les reglemens du nouveau Théâtre ; &, ſi dans la ſuite il manquoit à ſon devoir, ou que ſa conduite ſe dérangeât, & qu'enfin on fût obligé de le congédier du Théâtre, il ſortiroit ſans aucune récompenſe.

2°. Dans toutes les Pieces nouvelles qui ſeront écrites pour le Théâtre de la Réformation, ſoit Tragédies, Comédies, ou autres de quelque genre que ce puiſſe être, la paſſion d'amour, telle qu'il eſt d'uſage de la repréſenter aujourd'hui, ſera entierement exclüe : bien entendu, cependant,

que, si quelque nouvel Auteur trouvoit le secret de donner des instructions utiles sur cette passion, en sorte que les Spectateurs pûssent en devenir meilleurs, il faudroit admettre sa Piece, comme on admet celles où sont représentées la haine, la vengeance & les autres passions; lorsque ces passions, loin d'être approuvées ou victorieuses, ne peuvent inspirer aux Spectateurs qu'une horreur salutaire.

3°. On examinera toutes les anciennes Pieces, pour choisir celles qui paroîtront le plus susceptibles de correction; & dans lesquelles, surtout, on pourra retrancher les Scenes d'amour, qui ne seroient pas compatibles avec la pureté des mœurs que l'on se propose d'introduire sur le Théâtre. Si pourtant le Conseil jugeoit à propos d'en con-

ſerver quelques-unes, où la paſſion d'amour ne parût pas nuiſible, ni capable de corrompre le cœur, il ne faudra l'inſérer dans le Régiſtre qu'après qu'on ſe ſera aſſûré qu'elle eſt propre à corriger les mœurs, à inſpirer une bonne morale, & à faire aimer la vertu; ce qui doit être le prémier objet de toutes les Pieces du nouveau Théâtre.

4°. Il n'y aura point de femme dans la Troupe qui ne ſoit mariée, & dont le mari ne vive avec elle, ſoit qu'il faſſe la profeſſion de Comédien, ou non: &, à l'égard de la conduite des Actrices, on ſuivra la méthode des Hollandois; (1) pour le moindre ſcandale qu'elles donne-

(1) Voyez mes Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres de l'Europe, page 196.

ront on les congédiera ; lorſqu'elles ſortiront de cette maniere, elles ne joüiront que de la moitié de la penſion; & elles la perdront en entier, ſi elles continüent à faire mal penſer d'elles, même après leur ſortie de la Troupe. De même, ſi, pendant qu'elles ſeront au Théâtre, on s'apperçoit d'un dérangement plus marqué, elles ſeront chaſſées de la Troupe, & privées entierement de la penſion.

5°. Il ſera défendu, à l'avenir, aux filles & aux femmes de danſer ſur le Théâtre, ſans en excepter même celles qui ſeroient Actrices.

6°. Avant qu'une Piece nouvelle puiſſe être préſentée au Conſeil, qui ſeul a droit de la recevoir, il faudra qu'elle ait paſſé par quatre examens particuliers.

En premier lieu, le Subſtitut

de la Police jugera ſi l'ouvrage n'eſt point contraire aux Loix du Gouvernement. En ſecond lieu, la Piece ſera remiſe à un des Théologiens du Conſeil, qui décidera ſi elle ne bleſſe en rien la Religion & la bonne morale; enſuite elle ſera lüe par un des Poëtes du Conſeil, qui donnera ſes avis ſur le ſtile, les Vers, l'action, la conduite, & qui ſera toutes les objections qui ſont du reſſort du génie & de l'art. Pour le quatrieme examen, il ſera fait par un des Comédiens du Conſeil, & aura pour objet tout ce qui concerne l'exécution théâtrale; ſurquoi les Comédiens ſont plus en état que perſonne de juger : il examinera ſéverement les plaiſanteries, & ſurtout les équivoques d'un certain genre, qui ne percent pas aiſément à la lecture, mais qui frappent à la

repréſentation ; parce que ſouvent ils dépendent plus du geſte que des paroles. Alors la Piece ſera remiſe à l'Auteur, afin qu'il la corrige ſuivant les notes qui lui auront été communiquées ; & ce n'eſt que lorſqu'il l'aura réformée, qu'elle ſera lüe au Conſeil aſſemblé, qui décidera ſi elle doit être reçüe & inſcrite ſur le Régiſtre.

7°. La recette entrera toute entiere dans la caiſſe ; &, à la fin de l'année, ce qui reſtera, tous frais payez, ſera employé en œuvres de piété.

8°. La Troupe ſera compoſée comme on la voit aujourd'hui au Théâtre François ; mais, pour jetter plus de comique dans les petites Pieces, on ajoûtera, aux Acteurs ordinaires, l'Arlequin perſonnage maſqué du Théâtre Italien. On ſçait, par

expérience, avec quelle facilité cet Acteur peut entrer dans la bonne Comédie, & combien il eſt propre à la rendre encore plus amuſante.

9°. Il ſera défendu d'ouvrir le Théâtre, ni de donner aucun Spectacle, de quelque genre que ce puiſſe être, les jours de Fêtes & de Dimanche, & tout le tems de Carême. (1)

Voilà les articles capitaux qui peuvent conduire à la réformation, ſauf à les rectifier & à les augmenter, ſuivant qu'on le jugera à propos. Quant aux difficultez qui peuvent ſe préſenter dans l'exécution, je n'en trouve point d'inſurmontables.

Quant à l'Opéra, je ne crois

(1) Voyez à la fin de l'ouvrage le plan du Théâtre, &c. qu'on auroit placé ici, ſi l'on n'avoit craint de faire une trop longue digreſſion.

pas qu'il ſoit aiſé de lui faire ſubir les Reglemens de la Réformation : comme, en pareille matiere, on ne doit pas faire les choſes à demi, je n'en parlerai point ; ce ſera au Magiſtrat prépoſé pour la Police des Spectacles à examiner les déſordres qu'il faudroit réprimer, & dont je ne veux pas faire l'énumération. La maladie eſt bien grande ; &, ſi l'on veut y appliquer les remedes proportionnez, je crains fort que le malade ne périſſe dans l'opération.

DE tous les articles que je propoſe, pour parvenir à réformer le Théâtre, je ſuis ſûr qu'il y en a deux, principalement, qui déplairont au plus grand nombre des Spectateurs ; le ſecond & le cinquieme. Dans le

ſecond, j'exclus tout-à-fait la paſſion d'amour des Pieces qu'on écrira pour le nouveau Théâtre; &, dans le cinquieme, je prétends abolir entierement la danſe des femmes. Examinons les objections qu'on peut faire contre ces deux articles; &, toute prévention à part, ne donnons gain de cauſe qu'à la raiſon.

On commencera par m'oppoſer que mon ſyſtême (toute proportion gardée) peut-être comparé à celui de Platon, par rapport à ſa République: il auroit fallu, pour la peupler, que ce Philoſophe eût créé des hommes nouveaux; &, pour fonder le Théâtre que je propoſe, on dira qu'il faudroit pétrir des hommes d'une pâte toute nouvelle: on ajoûtera qu'il eſt impoſſible que des Spectateurs, qui n'ont jamais connu d'autres Spec-

tacles que ceux où l'amour ſert de baſe, où cette paſſion anime les intrigues, où elle détermine preſque les caracteres, & où enfin les épiſodes & la diction ne reſpirent que l'amour, il eſt impoſſible, dis-je, que de tels Spectateurs adoptent préciſément le contraire, & ne ſoient pas révoltez par mon ſyſtême.

Sans prétendre qu'il arrive dans les hommes une métamorphoſe ſi générale, je ne déſeſpere pas qu'une bonne partie des Spectateurs ne ſe déclare en faveur du nouveau Théâtre, par les motifs que j'ai préſentez plus haut : quant à ceux qui ne goûteroient pas ces motifs, je ſuis réduit à les plaindre de ce qu'ils n'ont pas la force de ſecoüer le joug d'une mauvaiſe habitude : j'avoüe cependant qu'il pourroit bien arriver que, dans les

commencemens, l'afflüence des Spectateurs ne fût pas grande; mais en ce cas la caiſſe du Théâtre ſuffira, pour ſoûtenir la dépenſe, avec ſes propres fonds, & tous les autres ſecours que nous marquerons plus bas. Peu à peu le Spectacle ſe repeuplera; & le vuide, cauſé par la déſertion des libertins, ſera bien-tôt rempli par des hommes ſages & raiſonnables, dont l'approbation ſera plus flateuſe & d'un plus grand poids pour les Auteurs & les Acteurs du nouveau Théâtre.

Suppoſé pourtant que les chambrées diminüent, & que la plus grande partie des Spectateurs d'aujourd'hui, ſans être remplacez par d'autres, ne veüille point aſſiſter à des repréſentations qui lu paroîtroient inſipides, cet inconvenient ne dureroit pas longtems.

La jeuneſſe qui ſort des Colléges fournit, tous les trois ou quatre ans, une recrüe conſidérable aux Spectacles; &, preſque tous les dix ans, on les voit entierement renouvellez de Spectateurs. Ces jeunes gens trouveroient le Théâtre réformé, & s'en accommoderoient ſans peine; les principes d'honneur & de vertu, dans leſquels ils ſont élevez, ne leur permettroient pas de ſouhaitter des Spectacles d'une autre eſpece; & quand, dans un âge plus avancé, ils liroient les Pieces de l'ancien Théâtre, loin de ſe plaindre de ce qu'on ne les joüeroit plus, ils auroient plûtôt peine à comprendre que leurs peres euſſent pû goûter la licence de leur tems. Je penſe donc que, pour accoûtumer le plus grand nombre des Spectateurs aux Pieces du Théâtre de la Réfor-

mation, il n'eſt pas néceſſaire de renouveller les hommes; laiſſons-les tels qu'ils ſont, & ſouffrons qu'ils viennent au monde comme la nature les forme : il ſuffit de ne les pas pervertir par une éducation dangereuſe & par de mauvais exemples.

Qu'on n'objecte pas non plus que les Poëtes ſe trouveront ſans reſſource, & que leur génie n'aura plus de quoi s'exercer : que leur ôter la ſeule paſſion qui eſt généralement goûtée, c'eſt vouloir leur impoſer un éternel ſilence; & que les contraindre à écrire des Pieces de Théâtre ſans amour, c'eſt comme ſi on vouloit forcer des ſoldats à marcher au combat, après qu'on les auroit déſarmez.

J'ai trop bonne opinion des Poëtes, pour ſuppoſer qu'aucun d'eux puiſſe penſer de la ſorte;

ſorte ; & je crois auſſi que, parmi les Spectateurs, il n'y aura qu'un petit nombre de gens peu inſtruits qui pourront tenir un pareil langage. En effet les Poëtes de ce ſiécle ſont trop éclairez & trop honnêtes gens, pour n'avoir pas toûjours rougi d'être forcez, par l'exemple de leurs prédéceſſeurs & par la corruption du ſiécle, à célébrer ſans ceſſe & uniquement la paſſion d'amour. Dailleurs, ils connoiſſent trop bien l'Antiquité pour ne pas ſçavoir que les Grecs n'ont preſque point placé cette paſſion dans leurs Poëmes dramatiques ; & que, lorſqu'ils en ont fait uſage, ce n'a été que pour en inſpirer de l'horreur, ou pour en tirer quelque ſujet d'inſtruction ; comme on voit dans *Phedre* & dans *Andromaque*. J'oſe donc aſſûrer au contraire qu'ils feront char-

mes de voir leur génie en liberté, & que leurs prémiers efforts feront connoître combien l'amour, qu'on croit aujourd'hui l'unique fondement du Théâtre, y eſt étranger; pendant que la nature toûjours féconde fournit abondamment, dans le cœur de l'homme, des ſujets convenables pour former de bons Citoyens.

A l'égard du cinquieme article, qui abolit la danſe des femmes du Théâtre, je n'ai qu'à répéter ce que j'ai dit dans le quatrieme Chapitre. *Que la pudeur eſt l'appanage des femmes.*

J'ai toûjours regardé la forme de l'habillemeut des femmes, comme une ſuite & comme une conſéquence de cette modeſtie dont le ſexe fait profeſſion; auſſi voyons nous que, dans tous les pays, quelque différence que l'uſage ait introduit dans les habits,

ceux des femmes ont été reſpectez; &, malgré les variations infinies de la mode, elles ſont reſtées couvertes depuis les épaules juſqu'aux pieds; il y a même des pays où elles ſont enveloppées en entier dans une mante, en ſorte qu'elles ne laiſſent entrevoir qu'un œil pour ſe conduire; mais dans les pays même où les femmes ont le plus de liberté, la décence exige qu'elles ne laiſſent voir préciſement que leur viſage & leurs mains; encore ont elles ſoin de porter toûjours des gants.

Les Actrices, dont les rôles ſe bornent à repréſenter dans les Tragédies ou dans les Comédies, peuvent conſerver dans leurs habillemens toute la modeſtie & toute la décence que le ſexe & la ſociété exigent : il n'en eſt pas de même des Danſeuſes;

en ſuppoſant du moins qu'elles ſont forcées de faire ce qu'elles font, c'eſt-à-dire de porter des habits très courts, & ſouvent d'avoir la gorge découverte, c'en eſt aſſez, ſans en dire d'avantage, pour prouver que la modeſtie ne peut s'accorder avec cette profeſſion. Je me contenterai donc d'ajoûter que la Comédie la plus libre eſt mille fois moins dangereuſe que la danſe des femmes ſur la Scêne.

J'eſpere que les perſonnes raiſonnables ſeront de mon ſentiment, & qu'elles ſe joindront à moi pour la défenſe, ſurtout, du ſecond & du cinquieme article de mes Reglemens de réformation.

TROISIEME PARTIE.

Tragédies à conserver sur le Théâtre de la Réformation.

AVANT PROPOS.

MA prémiere idée avoit été de faire l'examen de presque toutes les Tragédies du Théâtre François : je voulois les placer chacune dans des classes différentes ; en distinguant celles que je conserve telles qu'elles sont ; celles que je conserverois, si elles étoient corrigées ; enfin celles que je rejette. Mais, de crainte d'ennuyer par un détail trop long, car je crois que cet examen seul feroit la matiere d'un gros volume, je me suis restreint

à un petit nombre de Pieces, qui suffiront cependant pour donner une idée des trois genres différens, sous lesquels les Drames de tous les Théâtres de l'Europe peuvent se ranger.

Si, dans les ouvrages de belles Lettres, les Sçavans ont soin de laisser au Lecteur intelligent le moïen d'occuper son esprit, soit en devinant, ou même en ajoûtant quelque fois aux idées qui lui sont présentées, & que l'Auteur, dans cette intention, n'aura pas tout à faît développées, j'ai crû que je ne pouvois rien faire de mieux que d'imiter une conduite également sage & utile; parce qu'elle ne dérobe rien au Lecteur ignorant (pour qui il y en a toujours assez) en même tems qu'elle procure un vrai plaisir au Lecteur de génie & de goût, qui est bien aise de pouvoir met-

tre quelque choſe du ſien à ſa lecture.

Au ſurplus, parmi les gens de Lettres il y en a qui ſont, plus que tous les autres, en droit de me critiquer ſur ce point : ce ſont les Auteurs dramatiques. C'eſt à eux qu'il appartient de dire leur ſentiment ; ſi j'ai manqué par trop de complaiſance ou par trop de ſévérité, en adoptant, en ſouhaitant qu'on corrigeât, ou en rejettant les ouvrages de Théâtres que j'ai examinez. N'en donnant qu'un petit nombre je leur laiſſe le champ libre, pour examiner eux-mêmes les Pieces qui reſtent ; ce qu'ils feront, ſans doute, mieux que moi ; j'évite par là l'inconvénient de leur donner un ouvrage immenſe à faire, s'ils vouloient critiquer les jugemens que j'aurois portez ſur deux ou trois mille Pieces.

Ajoûtons à cela que je n'aurois pû examiner toutes les Pieces de Théâtre, sans courir risque de critiquer les vivans ainsi que les morts; car il auroit bien fallu nommer la classe où je crois que chacune de ces Pieces doit être placée; & si, par hazard, j'avois arrangé l'Ouvrage de quelque Auteur vivant sous la classe de Pieces à corriger, ou à rejetter, j'aurois infailliblement déplû à mes amis (& sous ce nom je comprens les Poëtes que je fais profession d'aimer & d'estimer tous sans exception) & je me ferois attiré la haine de tous les amis des Auteurs. Je laisse donc aux Poëtes même le soin de se rendre justice, & à leurs amis celui de les critiquer & de leur donner des conseils utiles dans l'occasion.

Au reste le dessein que je m'étois

tois propoſé, quand j'ai travaillé ſur les Tragédies, a été de les examiner du côté des mœurs; afin de bannir du Théâtre de la réforme toutes les Pieces où la paſſion d'amour eſt portée à des excès qui peuvent être préjudiciables plûtôt qu'utiles: mais, en travaillant ſelon mon plan &, pour ainſi dire, en chemin faiſant, j'ai trouvé que les déſordres de l'amour étoient ſouvent ſi mal imaginez par les Poëtes, qu'il m'a été quelquefois impoſſible de ne pas relever des défauts que j'ai crû appercevoir dans leurs Ouvrages; & c'eſt ſur cela que je crois devoir prévenir mon Lecteur, & lui faire connoître ce que je penſe.

Je fais cas des regles ſans en être l'eſclave: je ſuis l'admirateur de la nature; & toutes les fois que les regles s'en éloignent il

m'en coûte peu pour les abandonner. Les grands Maîtres (ainſi que d'illuſtres Ecrivains ont remarqué) nous ont donné pluſieurs préceptes qui ſont contraires à la vérité & à la raiſon : depuis deux mille ans nous portons le joug ſans oſer le ſecoüer ; parceque nous ne les approfondiſſons point ces préceptes, ou parce que nous nous obſtinons à les ſoutenir par prévention. J'ai penſé moi-même comme les autres, pendant un tems ; &, dans la crainte qu'on ne m'accuſât de préſomption en combattant l'opinion générale, j'ai ſoutenu les regles tant que j'ai pû ; comme on en peut juger, ſurtout par mon examen ſur Œdipe : mais, en pénétrant plus avant, je me ſuis ſenti forcé de les abandonner ; & je me ſuis dit à moi-même que ſi mon ſentiment étoit fondé ſur la

vérité, je ne devois point craindre de parler.

Quoique je me sois scrupuleusement attaché dans mes Ouvrages aux regles d'*Aristote*, & que j'en aye même fait le fondement des préceptes que j'ai pris la liberté de donner ; j'ose pourtant dire qu'on auroit tort de me reprocher d'avoir changé d'avis, si je critiquois aujourd'hui ces mêmes regles. En effet, pour peu qu'on veuille se rappeller que, dans le prémier Livre où j'ai eu l'honneur d'entretenir le Public, j'ai dit librement que les Modernes, dans presque tous les genres de Litterature & de Sciences, avoient secoüé le joug d'*Aristote*, & que sa seule Poëtique nous tyrannisoit encore ; pour peu, dis-je, qu'on veuille se rappeller cette phrase, que je n'ai point écrite au hazard, on

ne m'accuſera point d'être contraire à moi-même. Je me ſuis, il eſt vrai, conformé à ces regles dans ce que j'ai donné; mais il eſt aiſé de voir que ce qui m'a déterminé à tenir cette conduite, c'étoit le deſir d'éviter la ſingularité, & la crainte d'être le ſeul de notre ſiecle qui oſât oppoſer une digue à la prévention générale : j'ajoûte que je n'ai ſuivi ces regles que lorſqu'elles m'ont parû conformes aux préceptes de la raiſon autant qu'à ceux des Maîtres de l'Art; auſſi lorſqu'il m'eſt arrivé de citer quelque dogme du grand Maître, j'ai toujours dit: *Comme le veut Ariſtote ou plûtôt la raiſon : la nature : le bon ſens : le vrai :* & autres termes ſemblables, ainſi qu'on peut le vérifier dans mes Ecrits.

Lorſque je commençai, il y a plus de quarante ans, à étudier ſérieuſement le Théâtre, je

trouvai d'abord, dans les Anciens & dans leurs Commentateurs, des regles qui choquerent ma raiſon; je fis bien des réflexions en conſéquence; mais, ne me fiant pas à moi-même & craignant de me tromper, je ſoumis mes lumieres à la grande autorité de ces hommes qui, pendant pluſieurs ſiecles, nous ont ſervi de guide, & je n'oſai même communiquer mes doutes à perſonne. Je ne connoiſſois pour lors aucun Ecrivain qui pût m'aider à rectifier ou appuyer mes opinions; mais, comme on acquiert de nouvelles lumieres par l'étude, je trouvai dans la ſuite quelques Auteurs qui avoient penſé comme moi, & un entr'autres qui, depuis le commmencement juſqu'à la fin de ſon ouvrage, fait ſentir le faux des pré-

ceptes d'*Ariſtote.* (1) La fameuſe querelle que cette Ecrivain eut dans ce tems là avec le Taſſe & ceux de ſon parti, eſt aſſez connüe des gens de Lettres : avec ce ſecours je me défiai moins de ma raiſon, quoique j'aye toujours crû que je devois avoir plus de ménagement qu'un autre en écrivant; & c'eſt par ce motif que je n'ai jamais expliqué ouvertement mes idées. Si j'oſe donc parler préſentement, c'eſt parce que je crois que je n'aurai plus à l'avenir occaſion d'écrire ſur cette matiere. En un mot je reſpecte les regles, lorſqu'elles me paroiſſent dictées par la nature & conformes à la raiſon; mais je ne les écoute pas quand elles forcent la nature, &

(1) Della Poëtica di Franceſco Patrici. Ferrara per il Baldini 1586.

que, contraires au bon ſens & à la raiſon, elles ne tendent qu'à nous mettre aux fers comme des eſclaves.

La matiere eſt vaſte & demanderoit un ouvrage complet : le jugement que les gens d'eſprit & connoiſſeurs porteront du peu que je viens de dire ſera mon guide, & me confirmera dans mes idées, ſi on les approuve ; ou me les fera rejetter, ſi on juge que je me ſois trompé.

Tragédies à conſerver.

ATHALIE.

IL eſt juſte que je donne à *Athalie* le pas ſur toutes les Tragédies modernes: de quelque côté qu'on l'examine, on ne trouve dans cette Tragédie que des beautez admirables. Tout y eſt édifiant, tout y eſt inſtructif: les caracteres mêmes d'*Athalie* & de *Mathan*, tout impies qu'ils ſont, ne peuvent inſpirer que de l'horreur pour l'impiété. Enfin, c'eſt un ouvrage parfait qui mérite d'être à la tête de tous les Poëmes dramatiques que l'on peut conſerver pour le Théâtre.

IPHIGENIE EN AULIDE.

LA Tragédie d'Iphigénie me paroît très convenable au nouveau Théâtre : On pourroit dire que c'eſt une Tragédie ſans amour ; puiſque celui d'Achille (qui a tous les caracteres de l'amour conjugal) eſt plûtôt un devoir qu'une foibleſſe ; & que c'eſt moins ſon amour, que ſa paſſion pour la gloire qui donne lieu aux tranſports qu'il fait éclater.

Il eſt vrai que l'amour inſenſé d'Eriphile pourroit paroître illégitime ; mais, outre que c'eſt un amour caché & nullement de mauvais exemple, on verra qu'il eſt ſi malheureux, qu'il peut même ſervir d'inſtruction.

Parmi un ſi grand nombre de Tragédies modernes, en voulant ſéparer celles que l'on peut conſerver, je me ſuis apperçû, avec ſurpriſe, que preſque toutes les Tragédies Grecques peuvent reſter au nouveau Théâtre : ſi l'on ne s'étoit point écarté de ces dignes modeles, le Théâtre moderne auroit peu beſoin de correction, & ne ſe ſeroit pas attiré tant de critiques.

Il me paroît donc que la Tragédie d'Iphigénie peut reſter telle qu'elle eſt ; ſauf à examiner pourtant avec attention, s'il n'y a rien, dans les maximes & dans les expreſſions, qui puiſſe bleſſer la pureté des mœurs ; ce que je ne me ſuis pas donné la peine de rechercher.

HERACLIUS.

L'Amour d'Eudoxe & d'Héraclius eſt traité dans cette Tragédie avec un ménagement extraordinaire ; à peine en parle t'on : à l'exception de la prémiere Scene du quatrieme Acte, où il n'eſt queſtion cependant que de l'importante affaire de la reconnoiſſance du fils de Maurice, ces Amans ne ſe trouvent jamais tête à tête ſur le Théâtre pour parler de leurs amours.

Quant à l'amour de Pulchérie & de Léonce, outre qu'il ne leur échappe pas la moindre expreſſion qui faſſe connoître leur paſſion, je trouve que c'eſt une eſpece d'amour que ni les Anciens, ni les Modernes n'ont jamais traité avant Corneille. On

voit bien des inceſtes de fait ou d'imagination ſur la Scene; mais Corneille a marché par une autre route : il a ſuppoſé Léonce fils de Maurice, & par conſéquent frere de Pulchérie; par là les deux Amans ſont ſaiſis de la crainte de commettre un inceſte, s'ils donnoient leur conſentement au mariage que le Tyran leur propoſe; & cette réflexion détruit en eux juſqu'à la moindre étincelle d'une tendreſſe ſuſpecte, puiſqu'ils ne ſe regardent que comme frere & ſœur. Ce trait de l'imagination de Corneille eſt admirable; parce que le Spectateur eſt inſtruit qu'ils ſont tous les deux dans l'erreur, & qu'ils pourroient s'aimer & s'épouſer ſans ſcrupule. Il me paroît donc que la Tragédie d'Héraclius peut être conſervée ſans le moindre changement.

STILICON.

SI, de son tems, Thomas Corneille avoit été chargé de faire une Tragédie pour le Théâtre de la Réformation, je ne sçais s'il auroit mieux réüssi que dans celle de Stilicon; l'amour y est traité avec la plus grande précaution; tout y est instructif; l'amour caché de Placidie y est puni par son orgueil même; & celui d'Euchérius pour la sœur de l'Empereur (qui est la seule faute qu'on peut lui imputer, si c'en est une) ce misérable amour, dis-je, quoique très innocent, est celui qui lui donne la mort, en prêtant à son pere le plus puissant motif pour conspirer contre Honorius. Enfin tout y est conduit suivant l'intention de la Réformation;

& la Tragédie de Stilicon me paroît excellente pour ce Théâtre.

ANDROMAQUE.

JE ne ſçais ſi je me trompe; mais il me paroît que la Tragédie d'Andromaque eſt très convenable pour nous faire ſentir de quelle maniere on peut traiter la paſſion de l'amour ſur le Théâtre: on pourroit ajoûter même qu'Euripide nous a laiſſé, dans Andromaque un modele parfait pour préſenter cette paſſion ſur la Scene avec toute la circonſpection que la Réforme ou plûtôt la raiſon demande, & avec l'heureux avantage de corriger & d'inſtruire les Spectateurs.

En effet, rien n'eſt plus capa-

ble de nous inſpirer une crainte ſalutaire de l'amour que les excès & les tranſports effrénez où cette paſſion entraîne les trois principaux Acteurs de la Tragédie d'Andromaque; & leur miſérable ſort devient une excellente leçon pour nous corriger par les impreſſions de la terreur. Il arrive preſque toujours, dans les Ouvrages dramatiques d'aujourd'hui, que les déſordres de cette paſſion ſont récompenſez ou conduiſent à une fin heureuſe: dans Andromaque, au contraire, ils ſont punis avec toute la ſévérité qu'ils méritent. De quel autre ſort en effet pouvoient être ſuivis le tranſport imprudent d'Hermione, qui ordonne la mort de Pyrrhus, & l'inſolent mépris que la paſſion violente de celui-ci lui inſpire pour celle qui lui eſt deſtinée & pour toute la Grece. Voilà,

ſelon moi, le modele le plus parfait que l'on puiſſe donner de la force de la paſſion, dont j'ai tant de fois parlé. Il eſt vrai, que dans Phédre, il y a un degré de plus; parce que la paſſion de cette miſérable femme l'auroit réduite à l'extrémité, ſi elle ne l'eût pas fait connoître au fils de ſon époux, dont elle étoit follement épriſe. Nous ne pourrions pas de nos jours propoſer de pareils modeles; ou, du moins, nous ne devrions jamais le faire, parce qu'ils bleſſeroient nos mœurs: auſſi la Tragédie de Phedre eſt elle du nombre de celles que je rejette: mais, dans Andromaque, il ne s'agit que d'un amour tout naturel, & qui, eu égard aux perſonnes & aux circonſtances, n'a rien en ſoi de criminel; cependant cette paſſion, toute ſimple qu'elle eſt, ſe trouve portée à un tel point

de

de violence, dans Pyrrhus & dans Hermione, qu'elle produit tous les excès que nous voyons.

Il me semble donc que l'on pourroit laisser Andromaque telle qu'elle est, & lui donner place sur le Théâtre de la Réforme; après avoir pourtant fait précéder un examen très exact des maximes & des expressions de cette Piece, pour corriger celles qui pourroient blesser les bonnes mœurs.

DOM SANCHE D'ARRAGON.

ON dira peut-être que cette Tragédie (ou Comédie héroïque, ainsi que Corneille l'a nommée) auroit été mieux à sa place dans la classe des Pieces à corriger, ou même à rejetter;

puiſqu'elle peut s'appeller le triomphe de la paſſion d'amour. c'eſt préciſément par cette raiſon que j'ai voulu l'examiner de près ; & que, toutes réflexions faites, je l'ai miſe au nombre de celles que je conſerve. Ce n'eſt pas que j'ignore que mon Lecteur, s'il a retenu tout ce qu'il a lû juſqu'à préſent, ne ſoit en droit de me regarder comme l'ennemi déclaré de la paſſion d'amour ſur la Scene ; & j'avoüe ſans peine qu'il aura raiſon : cependant, autant que je ſuis contraire à cette paſſion, lorſque la repréſentation en eſt nuiſible, & qu'au lieu de guérir une maladie, elle ne fait que la rendre plus dangereuſe ; autant ſuis-je éloigné de l'exclure du Théâtre, toutes les fois qu'elle y pourra paroître avec utilité, & d'une maniere qui tende à en corriger les inconvéniens.

Je l'étudie avec attention par tout où je la trouve cette paſſion; & j'obſerve ſoigneuſement les différentes couleurs dont elle eſt peinte par les Poëtes ; pour démêler les circonſtances où elle corrige, celles où elle inſtruit, & celles où elle peut ſubſiſter ſans reproche, dans le tems même où elle ne corrige pas, du moins d'une maniere ſenſible & éclatante. Dans les Pieces de cette derniere eſpece (s'il y en avoit) les gens ſages ne trouveroient rien qui pût les ſcandaliſer; parce que ceux même qui ſont les moins ſcrupuleux, n'y verroient rien qui pût les exciter au mal.

De toutes les paſſions qui tyranniſent les hommes, celle de l'amour eſt la ſeule que l'on puiſſe préſenter aux Spectateurs, ſous différentes faces : l'avarice, le

jeu, la jalousie, &c. ont toujours le même aspect : on peut bien diversifier les faits ; mais les personnages seront toûjours uniformes dans la maniere dont ils développeront leurs caracteres : ce ne sera jamais qu'un Avare qui aime l'argent ; un Joüeur qui le dissipe ; un Jaloux qui soupçonne son ombre, &c. A l'égard même du but qu'on se propose dans ces sortes de Pieces ; & c'est de corriger & d'instruire, il n'y a que deux voyes pour y parvenir l'une en présentant le vicieux deshonoré par sa passion, l'autre en faisant voir la passion punie dans le vicieux. La passion d'amour, au contraire, est un Caméléon qui change de couleur à tout instant, suivant le caractere des personnes qui en sont possédées. Si l'on voit communément les Amoureux différens les uns des autres, selon leurs

différentes ſituations ; on conçoit auſſi que la même variété ſe trouvera dans les motifs qui les ont enflammez. De plus, cette paſſion excite différens ſentimens & différentes impreſſions dans les Spectateurs mêmes ; tantôt elle corrige par l'horreur, comme dans Andromaque & autres Pieces du même genre, où les Amans éprouvent les derniers malheurs, & ſont punis de leur paſſion par la perte même de la vie ; tantôt elle corrige par la compaſſion, comme dans le Cid, où les traverſes, qui rendent les deux Amans malheureux, ſont d'autant plus propres à corriger, que les Scenes d'amour de la même Tragédie en ſont plus capables de corrompre, & le dénoûement plus dangereux. Quant à ce qui regarde l'inſtruction, la paſſion d'amour appar-

tient autant à la Tragédie, à la Tragicomédie, à la Comédie Héroïque, qu'aux autres eſpeces de Pieces où l'on introduit des gens de qualité, des Bourgeois, des gens du peuple, des payſans, &c. Examinons donc ſi la façon dont le grand Corneille l'a traitée dans Dom Sanche d'Arragon, peut fournir une inſtruction réelle & ſolide aux Spectateurs.

Dans cette Fable on ne voit pas un Acteur qui ne ſoit vivement poſſedé de la paſſion d'amour; & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'une Piece, dont le fondement, les motifs & la diction ne reſpirent que l'amour, me paroît un modele parfait de la correction que l'on demande pour contenir, dans de juſtes bornes, une paſſion ſi dangereuſe. On l'appellera un petit

Roman tant qu'on voudra ; je la regarderai toujours comme un excellent ouvrage, & comme une Ecole où le ſexe & les hommes en général peuvent apprendre à faire marcher la paſſion d'amour dans la route que la bonne morale & les égards de la ſociété lui ont marquée. Les hommes & les femmes y traitent l'amour avec une retenüe & avec une modeſtie qui ſont dignes d'admiration, ſurtout lorſqu'on les compare à la licence qui regne ordinairement ſur le Théâtre ; &, quoique ce ſoient des perſonnes du plus haut rang qui nous y donnent des leçons d'une ſi belle conduite & d'une ſi rare modération, ce n'eſt pas ſeulement pour les Princeſſes & pour les Seigneurs que cette Piece eſt inſtructive ; les perſonnes de la plus baſſe naiſſance en peuvent

tirer les mêmes avantages. En effet, sur l'article de la modestie, une simple Bergere doit penser comme la plus sage des Princesses; & une pauvre fille ne doit céder en rien à la plus grande Reine: les principes & les motifs leur étant communs, ils doivent produire les mêmes effets.

A l'égard des hommes, la corruption est parvenüe à un tel degré sur ce point, qu'il me paroît inutile d'en parler; je me contenterai seulement de citer & d'adopter la maxime d'un Auteur recommandable qui ne craint pas de dire, qu'il n'y a plus d'honnêtes gens dans le monde, parce que la façon avec laquelle on traite aujourd'hui la passion d'amour deshonnore également tous les hommes. N'est-il pas évident que ce sage Ecrivain a raison? & ne pouvons nous

nous pas ajoûter que la dangereuſe méthode reçüe au Théâtre contribüe encore à faire tomber les hommes de précipice en précipice ? Or, cela poſé, ſi par hazard quelqu'un ſe piquoit d'être honnête homme, & qu'il voulût n'avoir rien à ſe reprocher ſur l'article de l'amour, il trouveroit, dans la Piece de D. Sanche d'Arragon, deux Acteurs qui lui donneroient d'excellentes leçons.

J'oſe donc me flatter que tout Lecteur raiſonnable, & même délicat, ne me reprochera pas trop de condeſcendance en adoptant cette Piece : on ne peut trop condamner, je le répete encore, la paſſion d'amour, lorſqu'elle eſt empoiſonnée, comme on la trouve dans un trop grand nombre de Pieces; mais il faut auſſi l'approuver ſur le Théâ-

tre, lorſqu'elle peut être profitable. Si D. Sanche ne corrige pas, il inſtruit du moins & d'une façon ſinguliere ; il fait ſentir avec qu'elle précaution il faut traiter l'amour ſur la Sçene, pour ne pas s'écarter des égards de la bienſéance. Je penſe donc qu'on doit conſerver cette Piece ſur le Théâtre de la Réforme ; avec la ſeule réſerve qu'il en faudra examiner les maximes, qui me paroiſſent cependant aſſez régulieres, ou du moins peu vicieuſes.

POLIEUCTE.

LA critique que l'on fait de cette Tragédie ne peut lui rien ôter de ſon mérite. Pierre Corneille, dans l'examen qu'il en fait, s'exprime en ces termes. » Les » tendreſſes de l'amour humain y

» font un ſi agréable mélange » avec la fermeté du divin que ſa » repréſentation a ſatisfait tout » enſemble les dévots & les gens » du monde &c. » On ne penſe plus de même aujourd'hui : il y a des perſonnes qui ſont choquées de ce mélange ; & je veux bien, pour un moment, me ranger de leur parti. Rien ne me ſemble, en effet, plus capable d'allarmer les conſciences délicates, que ces deux vers de la derniere Scene entre Polyeucte & Pauline.

PAULINE.

» Quittez cette chimere & m'aimez.

POLIEUCTE.

» Je vous aime
» Beaucoup moins que mon Dieu,
» Mais bien plus que moi-même.

Voilà l'amour divin & l'amour

humain auſſi proches l'un de l'autre qu'il eſt poſſible, & véritablement mélez enſemble; mais il ſeroit aiſé de retrancher ces deux vers, ſi on vouloit ou ſi l'on oſoit le faire.

Il eſt vrai qu'un Chretien doit tout quitter pour ſon Dieu, pere, mère, femme, parens &c. Mais n'eſt-ce pas tout quitter que de s'offrir à la mort, plûtôt que de renoncer à ſa Réligion? Dans la ſituation où ſe trouve Polyeucte, lorſque, déterminé à ſouffrir le martyre pour la foi, il ſe voit arrêté par les prieres de ſa femme, & par les tendres efforts qu'elle fait pour l'en détourner; quel ſentiment ces critiques auroient-ils mis dans le cœur & dans la bouche d'un tel mari? la rebuter par des paroles dures, l'affliger encore d'avantage par des expreſſions farouches, ce

procédé n'auroit-il pas tenu de la férocité & de la barbarie ?

Je conviens que le Poëte pouvoit se dispenser de mettre dans la bouche de Pauline le mot d'amour, qui force Polyeucte à lui faire la réponse que nous venons de voir; mais on ne doit pas oublier qu'elle est Payenne ; elle a recours, pour persüader son mari, aux plus fortes armes dont elle pouvoit faire usage : si Pauline avoit été Chretienne, Corneille ne lui auroit pas fait tenir un pareil langage ; ou, s'il l'eût fait, on auroit pû, avec justice, le lui reprocher.

L'amour de Sévere, qui arrive dans l'intention d'épouser Pauline, n'étant pas instruit de son mariage; & la vertu dont tous les deux donnent de si grandes preuves, sont des leçons admirables pour mettre un frein à

cette dangereuse passion.

Polyeucte est un chef-d'œuvre qui, en tout tems, fera honneur au Théâtre moderne, & qui peut être regardé comme un morceau éternellement digne du Théâtre de la Réformation.

MANLIUS CAPITOLINUS.

LA passion d'amour, qui est l'objet que j'attaque partout où je le rencontre, ne me paroît pas toujours mériter d'être bannie du Théâtre, comme je l'ai déjà dit.

Dans Manlius Capitolinus je trouve que l'amour de Servilius & de Valérie ne peut être que très propre à corriger. En effet, une fille qui consent que son Amant l'enleve, dans l'instant qu'elle est à l'Autel pour en épou-

ſer un autre que ſon pere lui a deſtiné, & qui à la fin ſe trouve réduite par la mort de ſon mari à ſe tüer elle même, ne peut, je penſe, que préſenter une leçon bien utile aux jeunes perſonnes ; puiſque malheureuſement il s'en trouve qui ne craignent pas de s'expoſer au ſort de Servilius & de Valérie.

Je ſuis donc perſüadé que cette Tragédie doit reſter au Théâtre, comme un ouvrage qui non ſeulement ne peut pas avoir de ſuites dangereuſes, mais qui, au contraire, eſt très capable de produire un grand bien.

LA THEBAIDE,

OU LES FRERES ENNEMIS,

DE M. RACINE.

LA Thébaïde eſt la prémiere Tragédie de Racine : il nous apprend lui-même, dans ſa Préface, qu'il étoit fort jeune quand il la fit : mais ce n'eſt pas là le ſeul trait qui ſoit digne d'être remarqué dans cette Préface. Racine, à l'âge de dix huit ou vingt ans, choiſit le ſujet de la Thébaïde pour ſa prémiere Tragédie ; & en même tems il reconnoît que l'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les Tragédies, n'en a preſque point dans la Thébaïde, & même qu'il ne doit pas y en avoir.

Les deux plus grands Tragi-

ques de la France en ont usé bien différemment avec le Public, dans un cas à peu près pareil. Pierre Corneille se fait une gloire de ne pas avoir traité l'amour, comme à l'ordinaire, dans sa Tragédie de Sertorius: Racine, au contraire, semble vouloir s'excuser d'avoir donné très peu de part à l'amour, dans sa Thébaïde : c'est que le prémier étoit âgé & joüissoit d'une réputation bien affermie; le second étoit encore très jeune, & la Thébaïde étoit son premier essai.

Racine connoissoit trop bien l'antiquité; il avoit trop lû Sophocle & Euripide, pour tirer vanité (comme a fait Corneille) d'avoir sçû se passer de l'amour dans sa Thébaïde: mais il s'en seroit passé sans doute, s'il l'eût osé, dans toutes ses autres Tragédies, comme dans sa prémiere.

En effet, les raisons qu'il donne, pour n'avoir pas fait joüer un grand rôle à l'amour dans sa Thébaïde, lui auroient suffi pour se dispenser d'en faire usage dans ses autres Pieces; on en sera aisément convaincu, si l'on veut relire la derniere période de sa Préface.

»En un mot, dit-il, je suis persüadé que les tendresses, ou les »jalousies des Amans ne sçauroient trouver que fort peu de »place parmi les inceſtes, les parricides & toutes les autres horreurs qui composent l'histoire »d'Œdipe & de sa malheureuse »famille. M. Racine sçavoit très bien ce qui convenoit à la Tragédie; &, je le répete encore, s'il n'eut pas craint de revolter le Public, en critiquant le goût général de son siecle, il auroit dit; » que les tendresses

» & les jalousies des Amans ne » sçauroient trouver que fort peu » de place parmi le majestüeux, » l'intéressant & le lugubre d'une » action tragique. »

Racine sçavoit & sentoit à merveille cette vérité; mais, par malheur pour le Théâtre moderne, non seulement il n'eut pas la force de la déclarer dans la Préface de sa Thébaïde; il n'osa pas même la pratiquer, si ce n'est dans *Esther* & dans *Athalie :* il se livra, malgré ses lumieres, à la corruption générale de ses prédécesseurs & de ses contemporains: il ne se contenta pas même de mettre de l'amour dans toutes ses autres Tragédies; il fit aussi, de cette malheureuse passion, la base de tous les sujets tragiques qu'il a traitez.

La Thébaïde est écrite dans le

goût des Tragédies Grecques, où la mort & le carnage dominent; si on vouloit en faire usage pour le Théâtre de la Réforme, il y auroit peu de chose à changer dans la Scene d'amour entre *Hémon* & *Antigone*; je crois même qu'on pourroit se dispenser d'y toucher; &, telle qu'elle est, je donnerois mon suffrage en sa faveur.

ESTHER.

C'Est grand dommage pour le Théâtre que M. Racine n'ait pas écrit sa Tragédie d'Esther dans la forme ordinaire. Si cette Piece avoit cinq Actes, au lieu qu'elle n'en a que trois, elle ne plairoit guere moins qu'Athalie, qui réünit en sa faveur tous les

ſuffrages. Mais on ſçait que l'intention de l'Auteur, quand il la fit, n'étoit pas qu'elle fût repréſentée ſur un Théâtre public. Cependant, telle qu'elle eſt en trois Actes & avec des chœurs en muſique, je ne balancerois pas un inſtant à la mettre ſur le Théâtre de la Réformation.

INE'S DE CASTRO.

LOrſque M. de la Motte donna au Public, pour la prémiere fois, ſa Tragédie d'Inès de Caſtro, elle fut extrémement applaudiè, & vivement critiquée en même tems. Je ne m'arrêterai pas à parler des critiques & des apologies qui furent imprimées pour lors ; mais je ne puis me diſpenſer de dire un mot ſur l'article de l'amour, qui eſt le fondement de la Tragédie d'Inès,

& le but principal de mon ouvrage, quoique dans des sens fort différens.

Si je voulois prouver par un exemple la vérité de ce que j'ai avancé plus haut, sçavoir que l'amour affoiblit & détruit même toute la majesté de la Tragédie; je ne crois pas que j'en pûsse trouver un meilleur que celui d'Inès de Castro. J'en ai parlé autre part; & je prie le Lecteur de trouver bon que je le renvoye à mes *Observations* sur la Comédie. (1)

La passion d'amour, par rapport à la Tragédie d'Inès, doit être examinée, selon moi, sous deux faces différentes. La prémiere, en se rappellant ce qui s'est passé avant que l'action com-

(1) Article quatrieme de la seconde espece de Parodie, page 192, & suivantes.

mençât : la seconde, en pesant mûrement l'action même qui est représentée sur la Scene. Sous la prémiere (dont il est tant fait mention dans la Piece) cette Tragédie est très dangereuse ; sous la seconde, elle ne donne qu'un très bon exemple.

Inès & D. Pedre, mariez clandestinement, s'aiment avec une tendresse qui est digne d'envie ; le tableau ne peut qu'inspirer de bons sentimens aux Spectateurs, en leur faisant sentir le bonheur que peut procurer l'amour conjugal. Mais, de l'autre côté, Inès & Dom Pedre s'aimoient avec tant de violence, avant leur union, que leur passion les a portez à faire un mariage clandestin, qui devoit par mille raisons leur être funeste, en les précipitant dans toutes sortes de malheurs.

Ces deux points de vüe, ſi diamétralement oppoſez l'un à l'autre, ont ſuſpendu quelque tems mon ſentiment ſur cette Tragédie, & m'ont fait héſiter plus d'un jour à la *rejetter* ou à la *conſerver* : car telle eſt l'extrémité où je me trouvois réduit par les inconvéniens qui ſe préſentoient à mon eſprit des deux parts. Je me ſuis enfin déterminé à ne juger de la Piece que comme les Spectateurs, & à la conſidérer uniquement du côté de l'impreſſion que ce mélange d'irrégularité & de bon exemple peut faire ſur ceux devant qui elle eſt repréſentée. J'ai penſé en conſéquence qu'on en pouvoit tirer une grande inſtruction ; ce qui m'a déterminé à l'adopter & à la ranger ſous la claſſes des Tragédies que l'on peut conſerver.

En effet, ſi Dom Pedre, tranſporté

porté par la violence de sa passion, foule aux pieds les Loix les plus respectables; s'il désobéït à son pere; s'il se marie sans son consentement, & même s'il se révolte contre lui, ne devient-il pas un exemple très instructif, lorsque son amour, sa désobéissance & sa fureur le plongent dans les plus grands malheurs? De son côté *Inès*, qui partage les crimes de son Amant, ne fût-ce que parce qu'elle ne les empêche pas, & qui, loin d'exiger de lui de vaincre sa passion, s'abandonne à la sienne propre en épousant Dom Pedre en secret, malgré l'avenir affreux qu'elle prévoyoit; Inès, dis-je, est punie de son aveuglement par la perte de la vie; &, en mourant, elle ne peut ignorer que, par sa mort, elle prive son Amant de ce qu'il a de plus cher dans le monde.

Jai conclu de toutes ces réflexions que la Tragédie d'*Inès de Castro*, enviſagée dans le point de la paſſion d'amour telle qu'on la voit dans la repréſentation, ne peut donner que de bonnes leçons, & que par conſéquent elle peut être conſervée pour le Théâtre de la Réformation.

ATRÉE ET TYESTE.

AVant que de connoître cette Tragédie de M. Crebillon, j'étois d'une certaine façon prévenu contre elle; on m'avoit dit qu'elle étoit ſi atroce qu'on ne pouvoit, ſans frémir, en voir la repréſentation : après l'avoir lüe, ſans condamner tout-à-fait ceux qui m'en avoient fait ce portrait, je me ſentis engagé à faire quelques réflexions ſur la diffé-

rence du goût des hommes dans les différens tems.

Les Grecs ne pensoient pas comme nous, en fait de Théâtre; l'horrible d'une action tragique ne les révoltoit point; &, si la représentation ne leur procuroit pas un certain plaisir, l'instruction qu'ils en tiroient les en dédomageoit & leur tenoit lieu de tout. Aujourd'hui on ne pense pas de même; on ne va au Théâtre que pour se divertir: on rit à la Comédie, & l'on pleure à la Tragédie, sans songer par quel motif le Poëte a voulu faire rire ou faire pleurer; sans examiner, par exemple, si c'est dans l'intention de corriger, ou d'instruire. Voilà presque généralement la mode & le goût de notre siecle. *Un riso che amaestri ed un pianto che gastighi, o non si conoscono o non si curano.*

La Tragédie d'Atrée & de Tyeſte nous découvre la noirceur d'un frere qui, inhumainement, aſſaſſine ſon neveu & ſon frere même; & je conviens que ce ſont là des objets terribles pour les préſenter aux Spectateurs de notre tems. Quoique je ne les condamne point d'en être vivement émus d'horreur; je ne puis cependant m'empêcher de ſçavoir bon gré au Poëte, qui, pour détruire par une forte impreſſion le ſentiment & le deſir de la vengeance, a choiſi un des faits le plus marqué que l'antiquité nous ait laiſſé en ce genre.

J'ajoûte que la Tragédie d'Atrée & de Tyeſte me paroît très bonne & très bien faite; &, ſi ç'en étoit ici la place, j'oſerois me flater de faire connoître, dans une courte apologie de cette Piece, l'art admirable que le Poëte

a employé pour parvenir à ſon but; art qu'on ne trouve que rarement, &, pour ainſi dire, preſque jamais dans les Tragédies modernes.

Je n'ai rien à dire non plus contre l'amour de *Pliſthene* & de *Théodamie*; c'eſt plûtôt l'effet d'une ſimpathie naturelle, qu'une véritable paſſion; puiſqu'il ſe trouve à la fin qu'ils ſont frere & ſœur: cependant cet amour a ſervi infiniment à l'Auteur, que je trouve très loüable de l'avoir imaginé, & encore plus d'en avoir ſçû faire un ſi bon uſage: car, outre qu'il n'offre rien qui bleſſe la bienſéance la plus auſtere, les deux Amans ſont d'ailleurs occupez de motifs trop importans pour s'amuſer à filer des Scenes de tendreſſe; auſſi l'Auteur les a-t'il évitées avec grand ſoin, & ne s'eſt ſervi de

l'amour que pour donner plus de force à la compaſſion de *Pliſthene*, qui ſans cela ne devroit s'intéreſſer que médiocrement à la vie du pere de *Théodamie*, ne ſçachant pas qu'il fût auſſi le ſien.

Enfin la Tragédie d'Atrée & de Thyeſte eſt remplie de beautez; & l'imagination du Poëte a tiré partie de certaines choſes qu'on n'auroit jamais crû pouvoir paroître avec agrément ſur la Scene. D'un autre côté, cette Tragédie eſt tout à fait exempte de ces foibleſſes, qui pourroient empêcher qu'on ne la conſervât pour le Théâtre de la réforme, dont je la crois extrêmement digne.

RADAMISTE ET ZENOBIE.

AU seul nom de cette Tragédie, je crois m'entendre objecter que, si j'ai rejetté le *Mithridate* de M. Racine, je devois, par la même raison, rejetter aussi le *Radamiste* de M. Crebillon; & que j'ai eu tort de placer cette derniere Piece dans le rang de celles que l'on peut conserver pour le Théâtre de la Réformation.

Dans la prémiere de ces deux Tragédies, me dira-t'on, deux freres sont amoureux de la fiancée de leur pere; & celle-ci aime passionément un des deux, malgré les engagemens qu'elle a avec leur pere commun. Je conviens que c'est là ce qui m'a le plus choqué, & qui m'a paru mériter tout ce que j'ai dit dans l'e-

xamen de la Tragédie de *Mithridate*. On ajoûtera qu'il s'agit préciſément d'un fait pareil dans la Tragédie de *Radamiſte*; puiſque c'eſt le pere qui aime Zénobie & qui la veut épouſer, pendant que les deux fils en ſont éperduement amoureux l'un & l'autre. Voilà le fait, j'en conviens; mais examinons de grace ſi, malgré cette reſſemblance, il ne ſe trouve pas quelque différence entre ces deux Pieces, qui puiſſe déterminer à conſerver *Radamiſte*, lorſque l'on rejette *Mithridate*.

Zénobie n'eſt point connüe pour ce qu'elle eſt; elle porte un nom emprunté, quand elle eſt aimée par *Arſame*; d'ailleurs le pere d'*Arſame* ne l'avoit pas encore vüe pour lors, & n'avoit aucune vüe ſur elle. *Radamiſte* de ſon côté, qui a épouſé *Zénobie*,

bie, ne peut l'oublier ni ceſſer de l'aimer; quoiqu'il ne doute point de ſa mort, l'ayant jettée dans l'*Araxe*. A l'égard de *Zénobie* (qui ſe croit veuve depuis le bruit qui a couru de la mort de *Radamiſte*) elle tient une conduite irréprochable, & qui peut ſervir de modele; puiſqu'elle ſe fait un devoir de reſter fidele à un époux qui, auſſitôt après ſon mariage, étant forcé de fuir précipitamment, oblige ſa femme à fuir avec lui; & qui, par jalouſie & pour empêcher qu'elle ne paſſe dans les mains de ſon rival qui les pourſuivoit, la précipite dans une riviere. *Zénobie* ne ſe dément jamais : non ſeulement elle abhorre les propoſitions de *Pharaſmane*; mais elle rejette, avec la même fermeté l'amour d'*Arſame* ſon fils; quoiqu'elle ſoit prévenüe en ſa fa-

veur, & cela dans un tems où elle se croit libre & maitresse de disposer d'elle-même. *Zénobie* n'est pas moins admirable, quand elle a reconnu son mari & son meurtrier en même tems; elle donne alors des marques si vives d'amour & de soumission à la volonté de *Radamiste*, que, dans toute situation, on peut la prendre pour un vrai modele de vertu.

Après toutes ces réflexions, qui prouvent suffisamment la différence qui se trouve entre les deux intrigues d'amour des Tragédies de *Mithridate* & de *Radamiste*, je crois que, d'avoir rejetté cette prémiere ne doit point m'empêcher d'adopter la seconde, qui me paroît en toutes ses parties tendre à l'instruction des Spectateurs.

Je ne sçais si je me suis trompé; mais, en tout cas, je soumets sans

peine mon jugement à la déciſion de mon Lecteur, à laquelle je ſouſcris aveuglément.

LA MORT DE CESAR,

DE *M.* DE *VOLTAIRE.*

CEtte Tragédie ſemble avoir été faite pour un Collége: elle eſt ſans femmes & en trois Actes; ſi M. de *Voltaire* l'avoit voulu, il l'auroit miſe facilement en cinq Actes; je crois même voir très clairement qu'il s'eſt fait violence pour en reſtreindre l'action.

Je n'ai jamais ſongé à retrancher les femmes du Théâtre de la réforme; quoique j'eûſſe ſouhaité le pouvoir faire: mais j'ai crû que cette entrepriſe ne pourroit réüſſir de nos jours. Si pourtant on ſe donne la peine de lire avec attention *la mort de Céſar*,

de M. de Voltaire, je ſuis perſuadé qu'on conviendra que, dans toute Piece auſſi bien imaginée & auſſi rigoureuſement écrite que celle-ci, les rôles des femmes peuvent être ſupprimez, ſans que les Spectateurs les regrettent.

ORESTE ET PILADE,

DE M. DE LA GRANGE CHANCEL.

LE ſujet d'*Iphigénie* en *Tauride*, traité d'abord par Euripide, l'a été depuis par deux Poëtes modernes; M. *de la Grange*, François; & M. *Martelli*, Italien : c'eſt une étude digne d'un homme d'eſprit & de goût, que de comparer à l'original Grec les imitations des deux

Poëtes que je viens de nommer, & d'examiner l'art avec lequel chacun d'eux a tourné, selon son génie, la Tragédie d'*Euripide:* pour moi j'admire également tous les deux; car, en suivant des routes très différentes, chacun d'eux a réüssi parfaitement, & a trouvé moyen d'ajouter des beautez nouvelles à l'original Grec: cet examen & les remarques qu'il feroit naître fourniroient aisément matiere à une dissertation très curieuse, & surtout utile pour les Poëtes; mais je reviens à mon sujet.

La Tragédie d'*Oreste* & *Pilade* de la *Grange* me paroît une Piece excellente pour le Théâtre de la Réformation. Il est vrai que *Pilade* aime *Iphigénie;* mais cet amour n'est connu que par un mot, & est traité avec la plus grande circonspection. Quant à

la paſſion de *Thoas* pour la Prêtreſſe ; ſi elle eſt extrême & même extravagante, ce Roy en eſt puni par ſa mort, & par conſéquent le Spectateur eſt inſtruit, loin d'être ſéduit ou corrompu. Je ne crois donc pas qu'il y ait rien à changer pour la rendre digne du Théâtre de la réforme.

BRUTUS,

DE *M.* DE *VOLTAIRE.*

C'EST de deſſein prémédité que j'ai gardé la Tragédie de *Brutus* pour la derniere de celles que j'examine dans l'idée de les conſerver ſur le Théâtre de la réforme : & je répete que je l'ai fait de deſſein prémédité ; ayant voulu terminer cet article par un exemple remar-

quable des excès de la passion d'amour ; car ces excès fidelement représentez sont selon moi presque aussi utiles pour corriger les mœurs que la peinture des foiblesses de l'amour me paroît capable de les corrompre.

Il peut se faire que, dans quelques-uns de mes examens précédens, mon Lecteur me trouve trop indulgent pour plus d'une des Tragédies que je conserve : il dira peut-être que, si dans ces Pieces la passion d'amour est accompagnée d'une morale pure & d'une instruction convenable, cela n'empêche pas que le serpent n'y soit caché sous les fleurs, soit à cause du style trop séduisant, ou de l'action trop vivement exprimée. Mais je répondrai en prémier lieu que, dans le nombre de ces Tragédies que je conserve, je n'ai pas prétendu

qu'elles fuſſent toutes dignes d'être conſervées en leur entier ; je ſçais que la plûpart de ces Pieces pourroient être placées dans la claſſe de celles qui ont beſoin d'être corrigées ; cependant, ſi on venoit à les repréſenter telles qu'elles ſont ſans aucun changement, je me flatte qu'on n'y trouveroit rien de contraire aux bonnes mœurs, ni qui fût de mauvais exemple : &, quant aux petites bagatelles qui mériteroient ou d'être corrigées, ou d'être ſupprimées totalement, je m'en rapporte à ceux qui ſeront nommez, en cas que mon projet réüſſiſſe, pour examiner les Pieces du Théâtre de la réforme plus ſéverement que je n'ai prétendu le faire.

Après cette eſpece de proteſtation, je dirai que le *Brutus* de M. de *Voltaire* me paroît com-

posé préciſément comme il doit l'être, pour nous fournir l'exemple d'un amour capable de corriger & d'inſtruire. En effet, l'amour violent de *Titus* & de *Tiberinus*, tous deux fils de *Brutus*, pour *Julie* fille de *Tarquin*, eſt porté à un tel excès dans cette Piece, qu'il mérite d'être préſenté aux Spectateurs; afin que chacun d'eux conçoive une juſte horreur pour une paſſion capable d'entraîner après elle tant de crimes & tant de malheurs.

Dans *Titus* & dans *Tiberinus*, l'amour de la Patrie, ce qu'ils doivent à leur pere, le ſoin de leur propre gloire, tout eſt foible & impuiſſant contre l'exceſſive paſſion qui les domine & qui ſubjugue leur cœur & leur eſprit: cette paſſion eſt punie, comme elle le mérite, par la mort des deux freres; & c'eſt

là le cas unique où l'on peut, sans risque, la représenter sur le Théâtre. Quand les Auteurs se seront imposé la loi de punir la passion d'amour dans leurs Ouvrages, comme ils puniſſent toutes les autres passions, alors elle sera digne du Théâtre; parce que la représentation en deviendra utile à la République: mais toutes les fois que la passion d'amour sera non seulement accompagnée de molleſſe, mais encore récompensée, comme on ne le voit que trop souvent dans les Pieces de Théâtre; alors on ne pourra en aucune maniere la justifier, & je serai toujours le prémier à la condamner.

QUATRIEME PARTIE.

Tragédies à corriger.

BRITANNICUS.

LES amours de *Junie*, de *Britannicus* & de *Néron*, entrelaſſez avec les grands ſentimens qu'*Agrippine*, *Burrhus* & *Néron* même ſont paroître dans cette Tragédie, la défigurent entierement. Pour moi je ſupprimerois en entier le rôle de *Junie:* on parleroit beaucoup d'elle dans la Piece, on rapporteroit tout à elle; mais elle ne paroîtroit jamais. L'action théâtrale n'auroit plus rien alors qui la dégradât; elle ne ſeroit point affoiblie par les vers & par le jeu

de ces Scenes d'amour qui en font disparoître toute la noblesse.

Je ne puis soutenir, par exemple, que *Néron* se cache pour entendre la conversation de son rival : il n'y a rien de plus trivial, ni de moins convenable à un grand sujet ; je le répete encore, tout ce que *Junie* fait & tout ce qu'elle dit, pourroit être dit & fait par les Acteurs intéressez dans l'action ; *Britannicus* en feroit confidence à *Narcisse*, & celui-ci le rapporteroit à *Néron* ; ainsi la Piece ne perdroit rien du côté de l'intérêt.

Si quelqu'un se donnoit jamais le plaisir d'en faire l'expérience ; il verroit, peut être avec surprise, combien l'action ga gagneroit, restant toûjours dans sa force & dans sa grandeur. Si, d'un autre côté, quelqu'un plus hardi vouloit retrancher tout-à-

fait l'épiſode de *Junie* (dont en effet *Racine* n'avoit pas beſoin) enſorte qu'il ne fût point queſtion d'amour dans cette Piece, mais ſeulement de la politique de *Néron*, qui veut ſe défaire de *Britannicus* pour n'avoir point de concurrent à l'Empire; le travail ſeroit, à la verité, plus difficile; mais auſſi l'avantage en ſeroit plus éclatant & plus ſûr.

La Tragédie de *Britannicus* en cet état pourroit être miſe au nombre des meilleures & des plus eſtimables, & ſeroit très convenable au nouveau Théâtre.

CINNA.

IL me paroît que l'amour de *Cinna* & d'*Æmilie* affoibliſſent conſidérablement la majeſté & la force de l'action dans cette

Tragédie : ils ont l'un & l'autre un motif assez fort pour conspirer contre *Auguste*, sans intéresser l'amour dans leur projet. En effet, les remords de *Cinna* & son incertitude dans la troisieme Scene du troisieme Acte, rendroient son caractere plus grand & plus digne de la majesté tragique; on ne le verroit balancer qu'entre la générosité de son cœur & le desir de la vengeance. *Pierre Corneille*, dans ce monologue, fait lui même le critique de l'amour, indigne de traverser les beaux sentimens qui animent *Cinna*. Je dis la même chose de la Scene qui vient ensuite entte *Cinna* & *Æmilie*.

Pour rendre cette Tragédie parfaite, je voudrois retrancher jusqu'à la moindre idée d'amour dans le cœur d'*Æmilie*; j'ai toûjours pensé, en voyant représen-

ter *Cinna*, qu'*Æmilie* n'aime point, & qu'elle ne reſpire que la vengeance; & je ſuis perſüadé qu'un Spectateur, qui entre dans cette penſée, regardera les plus vives expreſſions de l'amour d'*Æmilie*, comme autant de feintes auxquelles elle a recours pour engager *Cinna* à poignarder *Auguſte*; car on ſçait que ce ſont là les armes ordinaires des femmes, lorſqu'elles veulent parvenir à leurs deſſeins. Je ſouhaiterois donc qu'entre *Æmilie* & *Cinna* il n'y eût que des ſentimens d'une véritable amitié & d'une parfaite confiance; ces ſentimens ſuffiroient pour les unir dans le choix des moyens d'aſſurer & de hâter leur vengeance; puiſqu'ils ont également tous les deux le même ſujet d'être irritez contre *Auguſte*.

Mazime, de ſon côté, aimera

ſécretement *Æmilie* comme il fait; mais, ſans laiſſer éclater de jalouſie, il paroîtra ſeulement inquiet de l'intelligence qui eſt entre *Cinna* & *Æmilie*. La Scene ſixieme du quatrieme Acte entre *Maxime* & *Æmilie* deviendroit par là infiniment meilleure: car *Maxime*, ſans trahir *Cinna*, feroit ſa déclaration à *Æmilie* & lui propoſeroit de fuir avec lui pour l'épouſer. C'eſt dans ce moment qu'*Æmilie* pourroit reſſentir pour *Cinna* quelque mouvement d'inquiétude, ſans pourtant ſçavoir encore qu'elle l'aime.

Le dénouement en deviendroit auſſi plus touchant; car, au moment qu'*Auguſte* pardonne aux Conjurez, & propoſe à *Cinna* de donner la main à *Æmilie*, les véritables ſentimens de leur cœur ſe développant tout à coup, ils ſe livreroient à toute

la

la reconnoissance que mérite leur Libérateur, qui devient leur pere dans cette occasion.

Si l'on pouvoit faire à la Tragédie de *Cinna* les changemens dont je viens de parler; je suis persüadé que l'on y verroit partout plus de grandeur & plus de justesse, & qu'elle seroit très convenable au nouveau Théâtre.

ŒDIPE.

DEpuis que l'on connoît des Tragédies, soit Grecques, soit Latines, soit dans les langues modernes, l'*Œdipe* de *Sophocle*, du consentement unanime de tous les gens de Lettres, a tenu & tient encore le prémier rang.

La plus part des Poëtes mo-

dernes qui ont écrit pour le Théâtre, n'ont pas oublié de faire usage d'un si admirable original: il est vrai que chacun a voulu y ajoûter du sien; mais on me permettra de dire que les changemens & les augmentations qu'on y a faits, n'ont servi qu'à en diminüer le mérite.

Parmi tous les *Œdipes* que nous avons, je choisirai celui qui s'éloigne le moins de l'original Grec, & qui me paroît le plus aisé à rendre parfait; c'est celui de M. de *Voltaire*.

Je crois donc qu'en ôtant le personnage de *Philoctete* & en y substitüant celui de *Créon*, que tous les modernes ont retranché, on rendroit l'*Œdipe* de M. de *Voltaire* aussi beau que l'original, & peut être supérieur en quelques parties. J'ai parlé ailleurs des amours surannez de *Philoctete*

& de *Jocaſte* : (1) étant à Londres je lus ma Diſſertation à M. de *Voltaire* qui, s'y trouvant nommé & critiqué, ne laiſſa pas de convenir que j'avois raiſon; & qui me pria d'annoncer, lorſque je la ferois imprimer, qu'il étoit d'accord avec moi de tout ce que je diſois : il ajoûta qu'il avoit ſenti lui même ce défaut dans le cours des repréſentations, & qu'il étoit dans le deſſein de le corriger, en retranchant le perſonnage de *Philoctete* pour y ſubſtitüer *Créon* frere de *Jocaſte*, ainſi que *Sophocle* l'a placé dans ſon *Œdipe*. Je ne pus faire alors ce que M. de *Volaire* déſiroit, parce que mon Livre étoit ſous preſſe; mais je ne veux pas

(1) Diſſertation ſur la Tragédie moderne, 1728.

l'omettre dans cette occasion ; pour rendre toute la justice qui est dûe à son goût, à sa modestie, & à sa politesse.

En effet, le personnage de *Créon*, à la place de *Philoctete*, donne à la Tragédie d'*Œdipe* un grand relief, & du côté de l'intérêt, & du côté du caractere d'*Œdipe*. *Sophocle* a rendu *Œdipe* presque odieux par son orgueil, & par les injustes traitemens qu'il fait à *Créon* ; ce qui contribüe infiniment à donner à *Œdipe* un caractere. Les Poëtes qui ont retranché *Créon* de cette Tragédie n'ont pas senti de quelle importance étoit ce personnage, sans lequel ils ne peuvent suivre la maxime généralement embrassée & établie par les prémiers Maîtres de l'art : ils prétendent, ces Maîtres (mais en ce point je ne sçais si leur avis

eſt bien ſûr) ils prétendent, dis-je; que lorſque le Héros de la Piece doit ſuccomber à une infortune qu'il n'a pas méritée, il faut adroitement mettre des bornes à la compaſſion des Spectateurs, en la diminüant par quelque trait qui donnent atteinte ou à la vertu, ou au caractere de ce perſonnage. En conſéquence ils ſoûtiennent que *Sophocle* a dû rendre *Œdipe* odieux par rapport à *Créon*, & que par là il a ſatisfait en même tems aux regles de l'art & de la ſaine raiſon. Or, ſi l'importance de ce point eſt reconnüe, n'eſt-il pas conſtant que les Auteurs, qui ont retranché de leur Piece le perſonnage de *Créon*, s'expoſent à faire paroître *Œdipe* trop vertüeux? d'où il ſuit que le Spectateur s'irrite plûtôt qu'il ne s'afflige de ſon malheur. Les Auteurs ſont donc

convaincus d'avoir abandonné ce principe: & quoique je ne l'adopte pas moi-même, je ne laisse pas d'être en droit de faire cette remarque ; puisque ce principe leur paroît essentiel, pendant qu'il me paroît peu exact : car il est inconteſtable que dans leurs Pieces *Œdipe* est innocent de tout point; & que tout parricide & incestüeux qu'il est, il n'a rien fait qui mérite qu'on le punisse.

Si l'on pouvoit espérer que nos Modernes vouluſſent enfin renoncer à certains préjugez qu'ils conservent par une délicatesse outrée, je leur conseillerois encore de faire usage de la Scene dont aucun d'eux jusqu'à présent ne s'est servi ; c'est celle dans laquelle *Œdipe*, après s'être crevé les yeux, prie *Créon* de lui amener ses deux petites

filles pour les embraſſer avant que de partir.

Si l'on ſe rappelloit que les deux enfans d'*Inès de Caſtro*, dans la Tragédie de M. de la *Motte*, ont fait rire tout le monde à la prémiere repréſentation ; & que ces mêmes enfans ont fait couler les larmes de toute la France dans les trente ou quarante repréſentations que l'on donna tout de ſuite de cette Tragédie, on ne balanceroit pas un inſtant à l'eſſayer.

Ce n'eſt pas ſans fondement, ou par caprice, que je conſeille de faire uſage de la Scene des deux petites filles dans *Œdipe* : j'ai repréſenté, il y a trente ans, une pure traduction de l'*Œdipe* de *Sophocle* ; & je ſçais, par expérience, le grand effet que cette Scene fit ſur le Théâtre, & combien elle arracha de larmes.

L'*Œdipe* de M. de *Voltaire*, avec les changemens que je propose, seroit peut-être une des meilleures Tragédies que l'on pût conserver.

LES HORACES.

J'Ai toûjours regardé les quatre prémiers Actes des *Horaces*, comme un Ouvrage comparable, s'il n'est pas supérieur, à tout ce que nous avons de plus excellent en ce genre dans l'antiquité: je ne puis voir sans quelque peine, il est vrai, l'amour de *Camille* pour *Curiace*; les violens transports qu'elle fait paroître à l'occasion de la mort de son Amant, quoi que cet Amant fût destiné à être son époux, sont indécens dans une fille bien née; ils blessent également les sentimens

mens qu'on doit à ſa Patrie, & ceux que la bienſéance inſpire : le ſexe en général en eſt offenſé ; & tout le monde ſent que de pareils exemples doivent être bannis du Théâtre, où ils peuvent faire des impreſſions dangereuſes dans le cœur de la jeuneſſe.

En retranchant Camille de la Piece, on pourroit y ſubſtitüer un autre épiſode, qui fournît en même tems la matiere d'un cinquieme Acte, & perfectionnât cette Piece de tout point. Dans cet état la Tragédie des Horaces ſeroit admirable pour le Théâtre de la Réformation.

SERTORIUS.

SI l'on conſulte la Préface de cette Tragédie, perſonne ne s'imaginera qu'il y ait la moindre

idée d'amour : Le grand Corneille y dit expreſſément : *Vous n'y trouverez ni tendreſſes d'amour, ni emportemens de paſſion*, &c. Cependant, c'eſt l'amour qui fournit les motifs de l'action, des épiſodes, de l'intrigue & de la cataſtrophe. Il ſemble donc que Corneille, en parlant ainſi, ait voulu faire la critique du goût de ſon ſiecle; & qu'il s'excuſe auprès de ſes Lecteurs de ce que le deſſein de ſa Piece ne lui a pas permis d'y placer la tendreſſe & les emportemens ſi fort à la mode ſur la Scene, c'eſt-à-dire de flatter la corruption générale; puiſqu'il eſt certain que, du tems de Corneille, auſſi bien que de nos jours, on vouloit dans la paſſion d'amour cette lâche foibleſſe qui deshonnore notre Théâtre, en lui faiſant perdre cette grandeur & cette auſ-

tere majeſté, dont les Anciens ſe ſervoient ſi avantageuſement pour corriger le vice, & que les prémiers de nos Modernes ont eu ſi grand ſoin d'imiter.

Au reſte, avec la permiſſion de M. Corneille, je ne trouve pas qu'il ait exécuté, dans le cours de la Tragédie de *Sertorius*, ce qu'il nous annonce dans ſa Préface à l'égard des tendreſſes d'amour & des emportemens de paſſion. En examinant toutes les Scenes d'amour de cette Tragédie, on verra qu'il n'y a que *Viriate* qui ne démente pas ce que le Poëte a promis : on ne peut preſque pas dire qu'elle aime; elle ne veut qu'un mari; elle le veut tel que ſa politique & l'intérêt de ſon ambition le demandent. *Perpenna*, au contraire, fait éclatter toute la tendreſſe & tout l'emportement que

la paſſion peut inſpirer; &, ſi ce n'eſt pas devant l'objet de ſon amour, parce qu'il n'eſt point à portée de le faire, il les fait éclater, ces deux mouvemens, en toute autre occaſion.

Sertorius, qui eſt ſi vivement amoureux de *Viriate*, quoique dans un âge avancé, & malgré ſon expérience, n'eſt rien moins que tranquille dans ſa paſſion: en ſorte que je ne trouve pas qu'il y ait une aſſez grande différence entre ces deux Amans & les Amans ordinaires de Théâtre; pour que le Poëte ait eu lieu de s'excuſer dans ſa Préface, de n'avoir pas donné dans un excès que l'on auroit peut-être ſouhaitté, en les faiſant extravaguer davantage, & en leur prêtant toutes les fadeurs ordinaires aux Amans de Théâtre.

Je ne parle pas de la paſſion

de *Pompée* pour *Ariſtie* ſa femme répudiée; parce qu'une telle paſſion (qu'oiqu'elle puiſſe paroître ridicule de nos jours) n'eſt que d'un très bon exemple.

Je penſe donc qu'il y a plus d'un endroit où cette Tragédie mérite d'être corrigée, en ce qui concerne la paſſion de *Sertorius* & de *Perpenna*. Corneille, j'en ſuis ſûr, aura ſouhaité, en écrivant ſa Piece, de la porter à ce point de pureté & de perfection que la réforme demande à préſent; mais la crainte de déplaire l'a arrêté. De ſon tems le goût & le cœur de la plus grande partie des Spectateurs étoient également corrompus par l'effet d'une longue habitude à ne voir, ſur le Théâtre, que des perſonnages livrez à tous les emportemens de la paſſion d'amour. Je ſuis même perſüadé qu'il y a en-

core aujourd'hui bien des perſonnes qui, par les mêmes motifs, jugeront que je pouvois la mettre, telle quelle eſt, dans la claſſe des Tragédies à conſerver.

GETA.

JE ne me déclare point contre l'amour de *Géta* & d'*Antonin* ſon frere pour la même perſonne, & même pour une Veſtale : plus les amours ſont irréguliers, pourvû qu'ils ſoient punis, plus ils ſeront propres à corriger ; mais on ne peut être plus bleſſé que je le ſuis, de ce que *Juſtine* ſe déclare amoureuſe de *Géta*. Si le Poëte avoit donné à cette Veſtale un caractere convenable, & des ſentimens d'une vertu ſublime, il en auroit fait le perſonnage brillant de ſa Tragédie : *Juſtine* en remerciant *Géta*

de sa protection, & celui-ci ne lui déclarant son amour qu'en cette occasion, le Poëte en auroit tiré une Scene admirable; la surprise dont *Justine* seroit frappée donneroit une grande vivacité au Dialogue, & son caractere ne perdroit rien de son innocence; la mort même de cette Vestale concourroit parfaitement au but naturel de cette Tragédie; elle mourroit sans qu'on eût à lui reprocher qu'elle se tüe moins par vertu & par religion, que par désespoir de la mort de son Amant.

A l'égard de *Géta* qui, non moins innocent que *Justine*, succombe comme elle à leur commun malheur, & dont on dit communément que la mort est la catastrophe de la Piece, je ne suis pas de cet avis; parce que je donne au terme de Ca-

taſtrophe un ſens tout différent. Je n'appelle pas de ce nom la mort ou la punition d'un homme : le perſonnage qui forme le nœud de l'action, qui la conduit & qui la termine, eſt celui, ſelon moi, ſur qui la cataſtrophe tombe ; ſoit qu'il en périſſe, ſoit qu'il en reſte chargé d'opprobre, ou couronné de gloire, ſuivant que l'action l'exige ; je m'explique.

La cataſtrophe tombe ſur *Œdipe*, non pas parce qu'il ſe creve les yeux ; mais parce qu'il eſt lui-même le ſujet de l'action, parce que c'eſt lui qui y donne le mouvement, & qui la termine ; enfin parce qu'il parvient, par toutes ſes recherches, à connoître le meurtrier de *Laïus*, & à le punir. Dans la Tragédie de *Britannicus*, c'eſt *Néron* qui fait tout, & c'eſt ſur lui que tombe

la catastrophe : dans *Géta*, c'est *Caracalla :* disons-en autant de *Phédre*, & des autres Tragédies. Si *Britannicus* meurt, quoi qu'innocent ; c'est pour servir au caractere de *Néron*, & le faire détester davantage : Si *Géta* est assassiné, sans l'avoir mérité ; c'est pour mieux peindre la crüauté de son frere : si *Hyppolite* périt ; c'est pour charger le crime de de *Phédre :* ainsi ce n'est pas sur les personnages qui meurent que tombe ce qu'on appelle la catastrophe ; mais sur ceux qui commencent & qui conduisent l'action à une bonne ou à une mauvaise fin, & qui excitent le plaisir ou l'indignation des Spectateurs suivant les circonstances du sujet.

Il est aisé par là de reconnoître que plusieurs des Tragédies modernes sont mal nommées, & que

d'autres le ſont exactement : par exemple, dans *Héraclius*, c'eſt ce Prince ſur qui tombe la cataſtrophe, quoique ce ſoit *Phocas* qui meure; parce que l'action & tout le mouvement des Acteurs n'ont pour objet que la reconnoiſſance du fils de *Maurice*, & non pas la punition & la mort de *Phocas*, ſur lequel cependant on dit abuſivement que la cataſtrophe tombe. *Stilicon* donne le nom à la Tragédie de *Thomas Corneille*, non parce qu'il meurt, mais parce que c'eſt lui qui commence l'action, qui y donne le mouvement, & qui la conduit à ſa fin. *Athalie* eſt dans le même cas; on peut même dire qu'*Andromaque*, quoiqu'elle ne meure pas, & qu'elle ſe mêle peu de ce qui ſe paſſe, mérite de donner ſon nom à la Tragédie : je dirai plus,

je trouve la Tragédie de la mort de *Pompée* bien nommée; parce que *Pompée*, quoi que mort avant l'action, ſert de motif à tout ce qui ſe fait; les amours de *Céſar*, & la querelle de *Cléopâtre* avec ſon frere, n'étant que des épiſodes qui naiſſent de l'action principale. Voilà des Tragédies bien nommées : mais en revanche il y en a une infinité qui le ſont mal, telles que *Britannicus*, *Géta*, *Rodogune* & tant d'autres.

Les Modernes pourroient critiquer l'Auteur de la Tragédie de *Géta*; parce que ce Prince, ainſi que *Juſtine* ſa maîtreſſe, ſont repréſentez trop vertüeux, ſans donner lieu à la compaſſion des Spectateurs de s'affoiblir par la vüe de quelque défaut, ſuivant qu'ils ſoûtiennent que les Anciens ont fait: je penſe, pour moi, que les Anciens n'ont jamais ſon-

gé à diminüer la compaſſion des Spectateurs; car ce ſeroit avoir entrepris de faire violence à la nature, choſe qu'on ne peut leur reprocher. Les Poëtes Grecs n'ont pas voulu contraindre le cœur humain; & ils ont laiſſé aux Spectateurs toute la liberté de s'attendrir & de fondre en larmes de compaſſion pour tous les Héros qu'ils faiſoient mourir innocens : ce n'étoit que l'ordre du Deſtin qui les condamnoit, & cet ordre étoit le ſeul point que les Spectateurs enviſageoient. *Œdipe* eſt puni du crime qu'il a commis, quoiqu'aveuglé par l'ignorance; *Oreſte* tüe ſa mere par l'ordre de l'Oracle, & il eſt pourſuivi par les Furies, en punition de ſon crime; *Hyppolite*, chaſte & vertüeux, meurt par la vengeance du Dieu qui le perſécute, &c. cela devoit arriver, diſoient

les Anciens: &, encore une fois, ce n'étoit que l'ordre du Deſtin qu'ils avoient en vüe. N'eſt-il pas clair, après ces réflexions, que les Poëtes Grecs ne prétendirent jamais affoiblir la compaſſion dont les Spectateurs étoient émûs pour *Œdipe*, pour *Oreſte*, pour *Hyppolite*, &c? Ils vouloient que les Spectateurs fuſſent perſüadez de la fatalité forcée, qui entraînoit les hommes comme les Dieux; mais ils ne les empêchoient pas de ſe laiſſer aller enſuite à tous les mouvemens de la nature, de gémir & de pleurer ſur les malheurs des perſonnes que le Deſtin puniſſoit. Je conclus donc que les perſonnages qui meurent peuvent être innocens, & que les Spectateurs peuvent s'en affliger tant qu'ils veulent; pourvû qu'à côté de la compaſſion marche toûjours, ſui-

vant le beſoin, ou l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu; & c'eſt l'effet de ce ſentiment, qui conſtitüe la cataſtrophe.

La Tragédie de *Géta* eſt une Piece excellente pour le Théâtre quant aux mœurs; mais je ne crois pas qu'on puiſſe ſe diſpenſer d'y faire la correction que j'ai indiquée. La Veſtale ne doit point avoir d'amour pour *Géta*; & ce petit changement produira un caractere vertüeux & grand, qui fera un contraſte admirable avec le caractere odieux de *Caracalla*. La cataſtrophe, c'eſt-à-dire les ſentimens de haine & d'horreur qu'on concevra contre l'Auteur de la mort de *Géta* & de *Juſtine*, en ſeront plus violens; & en ce cas les Spectateurs pourront les plaindre l'un & l'autre tant qu'ils voudront: d'un côté, la compaſſion la plus ten-

dre; de l'autre, l'horreur du crime de *Caracalla* rempliront tout ce qu'on peut souhaiter dans une Tragédie.

PENELOPE.

DAns la Tragédie de *Pénélope* le Poëte abandonne la nature, altere l'histoire, & fait violence à la raison. Voulant donner une maitresse à *Télémaque*; & n'en trouvant point qui fût digne de lui parmi les personnages que son sujet lui fourniſſoit, il a mis sur la Scene une fille d'*Eurimaque* Roy de Samos : par là il affoiblit le sentiment de vengeance dans *Télemaque* contre le tyran de sa mere; & en même tems il donne à *Eurimaque* un caractere, bisarement contrasté de rendresse & de violen-

ce. De ces deux faux caracteres, il réſulte deux fautes conſidérables. Dans le tems qu'*Uliſſe* entreprend de ſe venger par la mort d'*Eurimaque* & de ſes partiſans, *Télemaque*, contre toute raiſon & malgré les Loix de ſon devoir, cherche à ſauver le pere de ſa maitreſſe; &, parce qu'on ne pouvoit pas laiſſer vivre *Eurimaque*, ſuivant l'hiſtoire & ſuivant le bon ſens, le Poëte feint qu'il ſe noye en montant ſur un eſquif pour aller gagner ſes vaiſſeaux.

Quel déſordre & quelle conduite! & cela pour ne point préſenter aux Spectateurs un jeune homme tel que *Télémaque*, ſans qu'il eût un engagement de cœur. Si le Poëte avoit marché naturellement à ſon action, ſans donner la moindre paſſion à *Télémaque*, & en ne mettant dans le cœur d'*Eurimaque* d'autre ſentiment

timent que celui de l'amour pour *Pénélope*, & de la politique pour s'emparer d'*Itaque*; on auroit eû deux caracteres décidez & vrais en même tems; & les Spectateurs ne seroient pas indécis, pour sçavoir s'ils doivent loüer ou blâmer *Télémaque*, & si la mort d'*Eurimaque* doit leur faire du plaisir ou de la douleur.

Si quelqu'un essayoit d'en faire l'expérience; en ôtant *Iphise* de l'action, & en remettant les deux caracteres dans le point de vüe où ils doivent être, on feroit de *Pénélope* une Tragédie supportable pour le Théâtre de la Réformation.

MEDÉE,

PAR *M.* DE LONGEPIERRE.

LE crime, dans cette Tragédie, me paroît être porté au plus haut degré où la méchanceté du cœur humain puisse parvenir. Le divorce, dans ce tems-là étoit, communément en usage : cependant, je suis convaincu que l'histoire de *Médée* n'a été imaginée que pour en corriger l'abus. En examinant cette Tragédie du côté de la passion d'amour, je ne laisserai pas de remarquer ce qui aura rapport à la qualité de l'action & à la conduite, afin d'y démêler si elle est convenable pour notre siecle.

Je pardonne à *Médée* d'être vivement piquée de ce divorce,

ſoit par amour ou par délicateſſe ; & je conſens qu'elle cherche à s'en venger : mais ſon reſſentiment va trop loin ; puiſqu'il en coûte la vie à *Créon* & à *Creuſe*, qu'on pouvoit, en quelque ſorte, excuſer ſur la condeſcendance qu'ils ont pour *Jaſon*. Je conviens auſſi que *Médée* a de fortes raiſons pour s'emporter contre ſon mari infidele & ingrat : mais la vengeance qu'elle en prend, en maſſacrant ſes propres enfans, eſt tout-à-fait barbare & dénaturée ; & je trouve cette action tragique bien atroce, pour être préſentée aux Spectateurs de notre temps.

Il me paroît, au reſte, que cette Tragédie prouve la probabilité du ſentiment que j'ai propoſé, au ſujet de la cataſtrophe dans l'examen de la Tragédie de *Géta*. L'action de la Tragédie

de *Médée*, n'eſt que la vengeance qu'elle prend de l'inſulte que *Jaſon* lui a faite, en la renvoyant; & la cataſtrophe de l'action eſt l'excès de ſon crime; c'eſt ce crime qui ſeul doit attacher les Spectateurs, & faire ſur eux une vive impreſſion. A l'égard de la compaſſion que l'on peut avoir pour les perſonnages qui meurent, elle ne doit point balancer l'horreur que l'Auteur de tant de carnage inſpire; & c'eſt, comme je l'ai déjà dit & comme je le penſe, l'horreur du crime, ou l'amour de la vertu, qui établit la cataſtrophe.

D'un autre côté, ſi les Tragédies (comme quelques Modernes le prétendent) devoient toûjours être nommées du nom de l'Acteur qui y meurt, nous ſerions bien embarraſſez comment nommer la Tragédie qui s'ap-

pelle *Médée*; seroit-ce *Créüse*, *Créon*, *les Enfans*, *Jason* même? non, elle ne peut porter que le nom seul de *Médée*; le crime est son ouvrage, & les massacres ne viennent qu'en conséquence. *Médée* ne meurt pas; mais elle doit être regardée comme la plus méchante des femmes, & la plus crüelle des meres; & son nom sera toûjours en abomination dans la mémoire des hommes. Voilà la catastrophe qui tient lieu de châtiment à *Médée*, & qui est d'une grande instruction pour les Spectateurs; si *Médée* mourroit, je suis persüadé que le Spectateur n'en seroit pas si touché. La mort, qui finit les supplices, est un soulagement pour les malheureux, & une grace pour les scélérats. Le Spectateur, voyant *Médée* rester en vie, ne cesse point de déteſter l'Auteur.

de tant de crimes, & ſent un plaiſir ſecret à eſpérer qu'elle languira long-tems dans des tourmens égaux à ſa méchanceté, s'il eſt poſſible, & dont enfin elle ſera accablée.

On dira, peut-être, que l'expérience nous apprend le contraire de ce que j'avance; puiſque nous ſommes témoins chaque jour que les juſtes ſupplices, décernez aux grands criminels, font ſur les hommes les plus vives impreſſions d'horreur & de compaſſion; pendant qu'ils ne voyent qu'avec répugnance les coupables languir dans les douleurs: mais, ſi on fait réflexion à la différence qu'il y a de voir avec les yeux de l'ame, ou avec les yeux du corps, on ceſſera de faire cette objection.

On ne voit que des yeux de l'ame les évenemens qui ſont

racontez dans un Roman, ou repreſéntez dans une Tragédie; mais c'eſt des yeux du corps que l'on voit le coupable exécuté & tourmenté par les mains des Bourreaux: ces deux manieres de voir les objets, doivent y mettre des diſtinctions eſſentielles. Je conviens que dans le dernier cas l'humanité l'emporte, & que l'on ſouhaiteroit de voir finir les ſupplices de ces malheureux; mais dans l'autre, la compaſſion n'eſt pas ſi forte, l'eſprit & le cœur n'ont pas les mêmes reſſorts: il eſt fort ordinaire de plaindre les hommes qui ſubiſſent la peine de mort ordonnée par la Juſtice; mais j'ai toûjours vû que l'on ſouhaitoit aux grands ſcélérats des malheurs encore plus grands que ceux qu'on leur fait ſouffrir dans un Livre ou dans une action tragique.

Au reſte, je n'exclus pas tout-à-fait cette Tragédie du Théâtre; mais, ſi on en veut faire uſage, je propoſe une correction. Je ne puis juger de la Tragédie de *Médée*, de M. de *Longepierre*, que par l'impreſſion qu'elle m'a fait à la lecture, ne l'ayant jamais vû repréſenter: mais, ſi une longue expérience peut procurer cette ſorte d'avantage; j'oſe dire que, par rapport à moi, la lecture ne differe guere de la repréſentation.

Créon peut-être déterminé par des vûes d'intérêt & de politique à s'attacher *Jaſon*, en lui faiſant épouſer ſa fille, ce qui l'oblige à répudier *Médée*; mais, dans tous les tems & dans tous les pays, le ſpectacle d'une fille qui ſe détermine à épouſer un homme marié, & cela plûtôt par paſſion, que par devoir, ne peut

peut être que d'un très mauvais exemple, & doit révolter les Spectateurs. La loi naturelle ne permet pas de se procurer un bien au préjudice d'un tiers, & la passion de *Créüse*, pour *Jason* ne tend qu'à ce but.

Je sçais bien que l'on m'opposera que c'est une faute nécessaire dans cette Tragédie, pour rendre *Créüse* en quelque façon coupable, & pour affoiblir la compassion que l'on pourroit avoir de sa mort. Cette raison pourroit être bonne pour ceux qui sont les esclaves des regles; mais je crois qu'elle ne vaut rien pour les partisans de la raison & des bonnes mœurs. Je ne m'embarrasse pas de ce que produira la compassion dans le cœur des Spectateurs; mais je suis extrémement touché de l'impression que le mauvais exemple fera dans

leurs esprits. La compassion est momentanée ; le mauvais exemple est permanent : ainsi je soûtiens qu'il n'y a rien de si scandaleux que la passion de *Créüse* pour *Jason* marié, & sous les yeux mêmes de sa femme. Un tel exemple dispose les esprits aux infidélitez conjugales ; &, si l'on dit que les hommes de tout tems ont un penchant naturel à le suivre, je répondrai que par cette raison même il est moins permis de l'exposer en triomphe sur la Scene ; & que, pour ne pas s'écarter d'une regle mal entendüe, on ne doit pas courir le risque de scandaliser un seul Spectateur, quand on supposeroit même qu'il y en a un nombre infini de corrompus.

Je changerois donc entierement le caractere de *Créüse :* loin de la faire amoureuse de *Ja-*

Jason, ce seroit une fille modeste, soûmise aux volontez de son pere : tout au plus, je lui donnerois de l'ambition & de la vanité ; & ce seroit par ces motifs qu'elle consentiroit à devenir la femme d'un Héros tel que *Jason* ; non sans de grandes agitations, par la crainte que ce même Héros ne vint à l'abandonner un jour . comme il abandonnoit *Médée* ; enfin je lui mettrois à la bouche mille traits contre la crüauté des hommes de son tems, qui, après avoir abusé de la simplicité & de la bonne foi des filles, ont recours au divorce pour les quitter & les rendre malheureuses à jamais. De cette façon, le vice seroit blâmé, & la vertu exaltée comme elle doit, & comme on est indispensablement obligé de faire en toutes occasions dans la societé, mais par-

ticulierement sur le Théâtre.

La Tragédie de *Médée*, réduite en cet état, me paroîtroit assez convenable pour le Théâtre de la Réformation.

AGRIPPA,

OU LE FAUX TIBERINUS.

LA Piece d'*Agrippa* ou du faux *Tiberinus*, que M. *Quinault* son Auteur a nommée lui-même Tragicomédie, a fait longtems mes délices. J'y trouvois la véritable horreur tragique, telle que les Anciens l'ont connüe; mais modifiée à la maniere des modernes, avec un art qui me paroissoit admirable. Peut-être ai-je eu tort de l'avoir tant estimée; &, en effet, il n'est pas impossible que les traits surpre-

nans & les coups de Théâtre, fréquens dans cette Piece, m'ayent fait illusion ; puisque les Acteurs ne courent pas moins le risque d'être séduits, que les Spectateurs. Quoiqu'il en soit, il est tems que l'enchantement finisse ; & que je regarde cette Tragi-comédie, non seulement avec indifférence, mais même avec des yeux de critique.

On ne parle, dans toute la Piece, que de l'amour de *Lavinie* pour *Agrippa*, & de l'amour d'*Albine* pour *Tibérinus*, qui passe pour le meurtrier de son frere. J'en ai conclu d'abord que cette Piece n'étoit point susceptible de correction ; parce que jamais, à ce qu'il me paroissoit, l'action ne pouvoit être conduite à sa fin, que par les intrigues d'amour de ces deux Princesses, & j'en étois sincerement affligé : mais, après

avoir bien réfléchi pour tâcher d'exécuter le deſſein du Poëte, ſans ſuivre la même route, & par conſéquent pour corriger la Piece, en conduiſant l'action à ſa fin, ſans le ſecours de la paſſion d'amour; je crois être parvenu à trouver ce que je n'eſpérois plus de rencontrer.

Quinault nous apprend, dans les prémieres Scenes de ſa Piece, qu'il s'étoit déjà parlé de mariage entre *Lavinie* & *Agrippa*, comme entre *Albine* & *Tibérinus*. Il eſt vrai que, dans le cours de l'action, *Tibérinus* & *Agrippa* ne ſont nommez par les Princeſſes, que comme leurs Amans, ſans qu'elles paroiſſent ſe rappeller qu'ils avoient été deſtinez à les épouſer. Mais je ſuis perſuadé que *Quinault* à changé d'avis en compoſant ſa Piece; & que s'étant imaginé, par les rai-

ſons que nous avons tant de fois répétées, que le Public ſeroit plus touché de voir les deux Princeſſes pleurer la perte de leurs Amans, que celle de leurs maris, il a préféré la ſatisfaction de plaire, en ſe prétant au penchant de la nation, à la gloire d'inſtruire & de corriger.

Je penſe donc que, pour rendre cette Piece digne du Théâtre de la Réformation, il faudroit faire ce que *Quinault* eût fait s'il avoit ſuivi ſon prémier projet; & qu'il ſuffiroit que *Lavinie* & *Albine* ne parlaſſent jamais d'*Agrippa* & du *Roy*, que comme de leurs époux; puiſqu'en effet leur mariage étoit arrêté, & devoit ſe conclure au retour des Princes, après leur expédition : pour lors tout ce qu'elles diroient (ſoit à propos d'amour ou de vengeance) ſe-

roit autorisé; & il n'y auroit rien à reprocher à la Piece, si ce n'est peut-être quelques expressions de tendresse qu'il faudroit ou changer ou retrancher; mais l'ouvrage seroit très-aisé : & nous avons déjà nommé bien des Tragédies dans la classe des Pieces à corriger, qui demandent un plus grand travail. La Tragicomédie d'*Agrippa* ou du faux *Tiberinus*, mise en cet état, me paroîtroit très convenable pour le nouveau Théâtre.

ROMULUS,

DE *M.* DE LA *MOTTE.*

LA passion d'amour que M. de la *Motte* nous présente dans la Tragédie de *Romulus*, est d'une espece à laisser long-

tems en ſuſpens, ſi cette Piece eſt digne ou n'eſt pas digne du Théâtre de la réforme, & ſi l'on doit ou la conſerver ou la rejetter.

Il n'eſt guere poſſible à l'homme de garantir ſon cœur de toutes paſſions : tout ce qu'il peut faire eſt de leur en diſputer l'entrée ; & ſi elles y entrent malgré ſa réſiſtance, de les combattre ſans ceſſe, & de ne jamais y ſuccomber : c'eſt pour cela que ſentir une paſſion n'eſt point un crime, ne pas la réprimer, en feroit un. *Herſilie*, dans la Tragédie de *Romulus*, aime avec innocence ; parce qu'elle aime, pour ainſi dire, malgré elle : mais elle cache ſon amour avec ſoin, & même elle n'en parle pas ; parce qu'elle veut tout tenter pour vaincre ſa paſſion. *Herſilie* fait donc tout ce que la vertu la plus ſé-

vere peut exiger d'elle; & ſi elle parle à la fin, c'eſt la ſituation qui l'y force; puiſqu'elle ſe voit expoſée à perdre ou ſon pere ou celui qu'elle aime, dont l'un des deux ne peut éviter de périr dans le combat ſingulier réſolu entr'eux, & juré à la face des Autels.

Je n'ai pû me réſoudre à condamner un pareil amour; d'autant plus que, dans toute la Tragédie, il n'y a point de ces Scenes molles & efféminées, qui tendent à corrompre le cœur, & contre leſquelles je me ſuis tant de fois & ſi vivement déclaré.

Il eſt vrai que, malgré toutes ces raiſons, je n'ai pas oſé non plus placer cette Piece dans le nombre de celles que l'on peut conſerver. Dans les Scenes entre *Romulus* & *Herſilie*, je trouve du côté de *Romulus* des expreſ-

ſions de ſentiment vives & tendres, qui me paroiſſent devoir être ſupprimées. Je ne répete point que ces ſortes de corrections doivent être faites avec grand ſoin. Lorſque la Tragédie de *Romulus* ſera lavée de ces ſortes de taches, je croirois qu'elle pourroit ſe conſerver pour le Théâtre de la Réformation.

JUGURTHA,

TRAGÉDIE DE M. DE LA GRANGE CHANCEL.

DAns mes examens précédens j'ai placé, parmi les Pieces que je conſerve, des Tragédies qui, ſûrement, ont encore plus beſoin que celles de *Jugurtha*, d'une recherche exacte & rigoureuſe, pour être purgées de quel-

ques expreſſions trop vives : j'aurois donc pû conſerver celle-ci telle qu'elle eſt ; mais des gens plus délicats que moi trouveroient peut-être quelque choſe à reprendre dans les Scenes d'amour qui ſe paſſent entre *Artemiſe*, *Ilione* & *Adherbal* : c'eſt ce qui m'a obligé de la mettre dans le rang des Tragédies à corriger, après l'avoir examinée avec la derniere ſévérité.

Il ſemble d'abord que cette Piece ne nous préſente pas une paſſion d'amour, telle que nous la demandons pour le Théâtre de la réforme ; c'eſt-à-dire, une paſſion qui porte à de ſi grands excès qu'elle inſpire l'horreur, & devienne par là propre à corriger & à inſtruire : cependant, ſi on y fait attention, on trouvera que cette prémiere impreſſion n'eſt pas conforme à la vérité.

L'amour d'*Artemiſe* & celui d'*Ilione* paroiſſent très raiſonnable & très permis ; car *Artemiſe* eſt promiſe en mariage à *Adherbal*, & elle l'aime par devoir autant que par goût. *Jugurtha* veut épouſer *Artemiſe* & donner à ſon rival ſa fille *Ilione*, qui eſt par là ſuffiſament autoriſée à aimer *Adherbal* que ſon pere lui deſtine & qu'elle va épouſer. Malgré cela, les amours de ces deux Princeſſes, quelques raiſonnables qu'ils ſoient, ſont infiniment malheureux ; puiſqu'elles ſe tüent toutes les deux après la mort de leur Amant.

On pourroit donc en conclure que la paſſion d'amour de la Tragédie de *Jugurtha* ne doit inſpirer aux Spectateurs que de la compaſſion, & que la compaſion eſt plus propre à corrompre qu'à corriger : j'en conviens, & même je tâcherai de le prouver dans

l'éxamen du Cid; mais le cas me paroît très différent. La paſſion d'amour dans *Artemiſe* & dans *Ilione* n'inſpire pas une ſimple compaſſion dénüée d'horreur; car le Spectateur ne peut ſe diſpenſer de ſe ſouvenir que, ſi ces deux Princeſſes n'avoient pas aimé avec une extrême violence, elles ne ſe ſeroient pas tuées après la mort de leur Amant : ainſi leur exemple, par l'horreur qu'il cauſe, n'eſt pas moins inſtructif que celui d'*Hermione* & de *Pyrrhus* dans la Tragédie d'*Andromaque*.

Pour ce qui eſt de la paſſion de *Jugurtha*, on ne peut pas diſconvenir qu'elle ne ſoit infiniment inſtructive par ſon excès; parce que c'eſt le tranſport effréné de ſa paſſion, qui donne la mort à ſon rival, à ſa Maitreſſe & à ſa propre fille, en même tems.

Je trouve donc cette Tragédie très-bonne pour le Théâtre de la Réformation, ou telle qu'elle eſt, ou en y corrigeant le peu d'expreſſions qu'on pourroit y appercevoir en l'examinant ſcrupuleuſement.

AMASIS,

DE *M.* DE LA GRANGE.

LA Tragédie d'*Amaſis* peut être comptée parmi les meilleures Tragédies modernes que nous ayons; &, ſi je la place dans la claſſe des Tragédies à corriger, ce n'eſt que pour une ſeule Scene qui me paroît en avoir beſoin.

Dans la derniere Scene du prémier Acte, *Arténice* avoüe à ſa confidente qu'elle aime

paſſionément l'étranger que ſon pere a retiré pendant trois jours dans ſa maiſon de campagne, & qu'elle a vû par hazard. Un amour ſi violent & ſi ſubit n'eſt pas décent dans une fille; je crois qu'il faudroit le modérer; &, puiſqu'enfin il eſt néceſſaire qu'*Arténice* ſoit prévenüe pour *Séſoſtris*, je crois qu'il faut faire naître & faire augmenter cette paſſion par degrez dans le cours de l'action.

L'inclination d'*Arténice* pour *Séſoſtris*, ſans le connoître, paroît d'une certaine façon autoriſée : & dans la Scene VIIe. du troiſieme Acte, la Reine lui dit que leur mariage étoit déjà réſolu : ſur ce principe, on peut ſauver ce prémier mouvement d'inclination pour une perſonne qu'*Arténice* ne connoît pas; puiſqu'à la fin il ſe trouve que cet inconnu

inconnu eſt *Séſoſtris* lui-même. Tout cela fait voir avec quelle réſerve il faut ménager une pareille déclaration d'amour, ſi on veut garder les bienſéances & le vraiſemblable en même tems.

Enfin, *Amaſis* eſt une bonne Tragédie, & qui, de toute façon (après les petites corrections dont nous venons de parler) mérite d'être conſervée pour le Théâtre de la Réformation.

CINQUIEME PARTIE.

Tragédies à rejetter.

LE CID.

LES critiques & les apologies qu'on a faites de la Tragédie du *Cid*, me dispensent d'en parler en détail : quelque défaut qu'on puisse y remarquer, le *Cid* sera toûjours une Piece remplie de beautez. Ce ne sont pourtant pas là les beautez dont je voudrois qu'on fit usage sur la Scene ; elles seroient admirables dans un Roman : quant au Théâtre de la Réforme, il n'adopteroit jamais une passion d'amour telle que celle de *Chi-*

mene & de *Rodrigue ;* &, ne permettroit pas à un Amant de tüer le pere de ſa Maîtreſſe, ni à la Maîtreſſe d'épouſer enſuite ſon Amant : outre que ce ſont là des objets qui, ſelon moi, ne devroient jamais être préſentez aux Spectateurs ; les chemins par où l'on paſſe, pour arriver à ces excès, avec tant de Scenes de tendreſſe, ne ſont propres qu'à corrompre le cœur humain ; &, quant à moi, je ne l'admettrois point, quelque correction qu'on pût y faire.

BERENICE.

RACINE, dans la Préface de cette Tragédie, nous dit : » Que ce n'eſt point une néceſ-» ſité qu'il y ait du ſang & des » morts dans une Tragédie ; qu'il

» ſuffit que l'action en ſoit grande, que les Acteurs en ſoient » héroïques, que les paſſions y » ſoient excitées, & que tout s'y » reſſente de cette triſteſſe, ma» jeſtüeuſe qui fait tout le plaiſir » de la Tragédie.

Je ne crois pas que l'on puiſſe diſconvenir de la vérité de ce principe; mais, ſoit dit avec tout le reſpect dont je ſuis pénétré pour ce grand homme, ne pourroit-on pas demander ſi, dans ſa Tragédie, on trouve tout ce qu'il juge lui-même être néceſſaire dans une Piece où il n'y a ni mort, ni ſang répandu? Il me ſemble que nous voyons tous les jours des exemples d'un Héroïſme ſemblable à celui de *Titus* dans des hommes d'une condition médiocre & même de la plus baſſe extraction, dont les uns quittent leur Maitreſſe, pour

un autre mariage plus avantageux à leur fortune, & les autres sacrifient à leur Maîtresse des partis beaucoup plus considérables. Il me paroît donc que, si c'est là ce qui fait la grandeur de la Tragédie de *Bérénice*, il y a bien à rabattre du principe que l'Auteur établit dans sa Préface.

M. *Racine* ajoûte ensuite: » Tout s'y doit ressentir de cette » tristesse majestüeuse qui fait le » plaisir de la Tragédie. » C'est encore cette majesté que je ne trouve pas dans la tristesse de *Bérénice*; car, en écoutant les plaintes qui lui échappent, loin d'y reconnoître la douleur d'une Reine, je n'ai cru entendre qu'une jeune fille abandonnée de son Amant. Voilà ce que produit l'amour; comme cette passion est égale dans tous les cœurs, il est bien rare que le Spectateur puisse s'en

former une idée convenable à la majeſté tragique. On pourroit auſſi examiner ſi la paſſion d'amour, telle qu'on la repréſente dans cette Tragédie, c'eſt-à-dire dans un degré ordinaire, peut fonder une grande action : mais, ſans entrer dans ce détail, je me contenterai de dire, qu'une action tragique de cette nature (malgré la ſupériorité avec laquelle *Racine* l'a traitée) ne peut inſpirer que des maximes dangereuſes, pour apprendre à métaphyſiquer ſur une paſſion, dont les ſuites peuvent aiſément devenir funeſtes. J'avoüe ſincerement que je ne conſeillerai jamais de conſerver *Bérénice* pour le Théâtre.

POMPE'E.

EN faveur des grandes beautez que l'on trouve dans cette Tragédie, je voulois la mettre au rang de celles qui, avec des corrections, peuvent rester au Théâtre : mais pour la corriger, je n'ai trouvé que deux moyens également difficiles, ou il falloit ne faire jamais paroître *Cléopâtre* sur la Scene, ou retrancher tout ce qui concerne les amours de *César* avec *Cléopâtre :* mais, outre que c'étoit là une correction trop considérable, elle n'auroit peut-être pas suffi pour rendre cette Piece soûtenable sur le Théâtre de la Réformation. Les circonstances des amours de *César* & de *Cléopâtre* sont si généralement connües, que toutes

les précautions, qu'on pourroit prendre pour les déguiſer, deviendroient inutiles. Je penſe donc que le meilleur uſage que l'on en puiſſe faire, c'eſt de laiſſer aux curieux le plaiſir d'en goûter les beautez à la lecture, plûtôt que de s'obſtiner à la faire repréſenter ſur aucun Théâtre, quelque correction qu'on y faſſe.

MITHRIDATE.

IL n'y a que la corruption du ſiecle qui ait pû faire tolérer, ſur la Scene, la paſſion d'amour traitée de la maniere dont elle l'eſt dans *Mithridate*. Deux freres amoureux de la fiancée de leur pere! Je ne m'arrête pas au mérite de l'Auteur, pour avoir bien traité un ſujet ſi épineux; je ne regarde que le ſujet en lui-même;

même; car, il eſt bien moins queſtion au Théâtre de la Réformation de ſçavoir ſi les Auteurs ont de l'eſprit, que d'être aſſuré que leurs Pieces ſont extrémement correctes pour les mœurs, & ne peuvent cauſer aucune mauvaiſe impreſſion dans le cœur des Spectateurs. Si donc l'amour de *Mithridate* a fait paroître dans cette Piece beaucoup d'eſprit & d'imagination, je dis qu'il les a employez en pure perte, puiſqu'au lieu de corriger & d'inſtruire, il ne nous préſente que de mauvais exemples, & qu'il donne de mortelles atteintes aux bonnes mœurs & à la bienſéance. Je ne crois donc point que la Tragédie de *Mithridate* puiſſe, en aucune façon, être conſervée.

RODOGUNE.

LES hommes qui ont le plus d'esprit, envisagent souvent les mêmes choses sous des faces très différentes. *Racine* dans la Tragédie de *Bérenice* fait consister la grandeur d'ame de *Titus* à triompher de l'amour, & à sacrifier sa Maîtresse à l'Empire de Rome. Au contraire *Corneille* dans *Rodogune* a placé cette même grandeur d'ame dans le sentiment opposé, & l'on voit *Antiochus* & *Seleucus* renoncer également à l'Empire, pour conserver leur Maîtresse. Par là ces deux grands Hommes ont bien fait sentir la vérité de ce que j'ai dit dans l'examen de *Bérenice:* & je crois, qu'après avoir étudié soigneusement le cœur de l'hom-

me, on conviendra qu'ils ont raiſon tous deux; cependant, cette réflexion ne m'empêchera pas de penſer, qu'il ne faudroit jamais choiſir dans les foibleſſes de l'amour des ſujets dignes de la majeſté tragique.

Les Tragédies Grecques me font faire une obſervation; les Anciens ont établi l'ambiton pour motif de l'action tragique, & quelquefois la paſſion d'amour auſſi, dans le deſſein de la rendre inſtructive, comme j'ai dit. Dans *Œdipe*, *Iphigenie*, *la Thébaïde*, &c. ce n'eſt que l'ambition, qui fait la paſſion des Héros; *Phedre* & *Andromaque*, ce n'eſt que l'excès de la paſſion d'amour, qui fait le motif de l'action tragique: ainſi je ſuis porté à conclure qu'il n'y a que l'ambition & l'amour qui puiſſent fournir des ſujets convenables à la Tragédie. Les

Modernes ont suivi les Anciens : comme eux, ils ont fait l'ambition & l'amour la base de la Tragédie; avec cette différence néanmoins, qu'ils n'ont pû altérer ni dégrader l'ambition, parceque cette passion est toûjours constamment la même, au lieu qu'ils ont avili l'amour : ne le traitant jamais en grand, mais dans la fadeur & dans le foible dont cette passion est susceptible.

Je pousserai donc mes réflexions plus loin & je dirai, que la haine, la vengeance, la dissimulation, l'avidité de l'or, & toutes les passions humaines ne me paroissent pas dignes du Cothurne, & qu'il faut les abandonner à la Comédie; les hommes n'ont attaché la grandeur d'ame qu'à l'ambition, & les autres passions ils les ont caracterisées de foiblesses; il n'y a donc que l'am-

bition qui convienne à la majesté tragique : & si nous voulons y associer l'amour, que ce soit (je le répete encore) dans le fort & le grand de la passion, comme *Phedre* & *Andromaque*, & non pas dans le foible, comme *Bérenice*, *Rodogune* & tant d'autres Héroïnes des Tragédies modernes.

Dans la Tragédie de *Rodogune* je trouve, que la méchanceté de *Cléopâtre* (qui fait le motif de l'action) ne tire son origine que de sa basse jalousie contre *Rodogune*, & de la haine qu'elle a conçüe pour elle craignant de la voir monter sur son Trône, parce qu'elle a inspiré de l'amour à ses deux fils. *Rodogune* de son côté ne me paroît pas avoir plus de grandeur d'ame que sa rivale, lorsqu'elle prend le parti, pour se venger, de faire assassiner *Cléo-*

pâtre : ainſi tout ce que ces deux femmes entreprennent, ne me paroît point s'accorder avec la grandeur des perſonnages tragiques.

Je ferai mention, en paſſant, de l'art du Poëte pour préparer l'attentat que prémédite *Rodogune*, quand elle veut faire aſſaſſiner *Cléopâtre :* l'Auteur, qui a ſenti la baſſeſſe d'une telle action, s'eſt imaginé de la relever & de la rendre digne du tragique par l'horreur extraordinaire que *Rodogune* inſpire en la propoſant. Cette Princeſſe exige de ces deux Amans, tous deux enfans de *Cléopâtre*, de tüer leur mere, & elle engage ſa main & ſa foi à celui des deux qui lui obéïra. Une pareille idée eſt bien terrible, & je m'en rapporte aux Spectateurs, de quelque nation qu'ils ſoient.

Je déteſte ſur tout le tableau

qui pendant toute la Tragédie eſt ſans ceſſe devant mes yeux, de deux freres qui aiment *Rodogune* & qui nous préſentent preſque à la fois des traits d'un Héroïſme manqué, & d'une véritable foibleſſe. Je me diſpenſerai de faire un examen plus détaillé de cette Tragédie; mais elle ne me paroît point du tout convenable pour être admiſe au Théâtre de la Réformation.

LE COMTE D'ESSEX.

DE tous les ſujets qu'on a choiſis pour en faire des Tragédies, ſoit dans l'Hiſtoire, ſoit dans les Romans, je ne crois pas que l'on puiſſe en trouver un, où la paſſion d'amour ſoit plus vivement marquée qu'elle l'eſt dans l'Hiſtoire véritable, qui fait

le fond de la Tragédie du *Comte d'Eſſex*. Si l'on examine l'amour d'*Eliſabeth*, & la peinture qu'en fait *Eliſabeth* elle-même dans la prémiere Scene, on ſera forcé de reconnoître cette vérité. La La Reine dit à ſa confidente :

L'amour par le reſpect dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il ſe voit gêné ;
Mais le Comte en m'aimant n'auroit eû rien à craindre ;
Je luis donnois ſujet de ne ſe point contraindre . . . . .

Tilney la confidente de la Reine, lui répond :

FILNEY.

Mais je veux qu'à vous ſeulle il cherche enfin à plaire ;
De cette paſſion que faut-il qu'il eſ-
eſpére ?

ELISABETH.

Ce qu'il faut qu'il eſpére ? & qu'en
puis-je eſpérer,
Que la douceur de voir, d'aimer, de
ſoupirer ?
. . . . . .
. . . . . .
Je ſçais que c'eſt beaucoup de vouloir
que ſon ame
Brûle à jamais d'une inutile flâme,
Qu'aimer ſans eſpérance eſt un cruel
ennui ;
Mais la part que j'y prends doit l'a-
doucir pour lui ;
Et lorſque par mon rang je ſuis ty-
rannniſée,
Qu'il le ſçait, qu'il le voit, la ſouf-
france eſt aiſée ;
Qu'il me plaigne, ſe plaigne & con-
tent de m'aimer . . . . .

On voit aiſément par ces Vers, que d'un côté la paſſion *Eliſa-*

beth eſt très vive & peu circonſpecte, pour ne pas dire quelque choſe de plus: de l'autre, qu'elle eſt tout-à-fait romaneſque. Les avances qu'*Eliſabeth* avoit faites au Comte, à ce qu'elle dit elle-même, ſuffiſoient pour bannir de l'ame du Comte toute peur & toute contrainte, en l'engageant à ne point ſe gêner: cependant, l'effet de cette paſſion devoit ſe borner à ſe voir & à ſoûpirer, & le *Comte d'Eſſex*, content d'adorer *Eliſabeth*, d'en être charmé, de la plaindre & de ſe plaindre lui-même, ne pouvoit, ſans l'offenſer, ſe permettre rien de de plus. Quel mélange de corruption & de vertu!

La paſſion d'amour, ſoit qu'on la montre du côté du vice ou du côté de la vertu, ne corrigera jamais, ſi elle s'écarte de la nature. Lorſqu'*Eliſabeth* dit,

qu'elle a donné lieu au Comte de ne rien craindre & ſujet de ne point ſe gêner, le Poëte a ſuivi parfaitement la nature, & ſelon ce principe, il établit une maxime très-capable de ſéduire & de corrompre le cœur des Spectateurs; mais l'auſtére vertu dont la Reine fait parade enſuite lorſqu'elle dit, que pour toute récompenſe de ſon amour le Comte doit être content de la voir, de ſoupirer, de la plaindre & de ſe plaindre, cette auſtére vertu, dis-je, n'eſt capable que d'égayer l'Auditeur en le faiſant rire d'une maxime que le penchant de la nature ne nous inſpire pas: ainſi cette belle vertu eſt étalée ſur la Scene en pure pérte.

Quant à la paſſion de la Ducheſſe d'*Irton*, qui aime le Comte, qui en eſt aimée, & cependant

qui se marie à un autre, le motif en est trop politique pour qu'on puisse en tirer quelque instruction ; tout au plus elle peut être utile à quelque confidente de haute volée, qui se trouveroit dans le cas de la Duchesse.

A l'égard de la passion du Comte pour la Duchesse, il me paroît que malgré la constance avec laquelle le Comte y est fidele, elle ne fait pas d'impression. Un Héros, tel que lui, devroit-il uniquement se lamenter comme un homme du commun? Au surplus, on ne peut pas démêler quel obstacle l'amour de la Reine apporte à la nouvelle passion du Comte : & tout cela jette une telle indifférence sur la situation du *Comte d'Essex*, qu'on est indécis, si on doit plûtôt le plaindre que le blâmer.

L'amour, traité avec cette es-

pece d'inaction, ne fera jamais une grande impreſſion ſur les Spectateurs, ſoit pour l'inſtruction, ſoit pour le mauvais exemple; ainſi ce que l'on peut faire de mieux, ſelon moi, eſt de ne jamais expoſer aux yeux du Public une Piece dont le fond & le dialogue ne préſentent qu'une paſſion illicite, ſoit de la part de la Reine, ſoit de la part de la Ducheſſe; quoiqu'elle ne porte pas de grands coups ni en bien ni en mal.

PHEDRE.

LE deſir de ne point perdre un ſi excellent ouvrage m'avoit fait renger cette Tragédie ſous la claſſe de celles qu'on peut corriger. J'avois cherché à me convaincre moi-même, qu'on

peut rendre instructive une passion aussi criminelle que celle de Phedre ; la critique juste & solide d'un de mes amis m'a éclairé & m'a fait revenir à mon prémier sentiment, qui étoit de croire cette Piece insoutenable sur le nouveau Théâtre ; sur tout quand je donne l'exclusion à des Tragédies qui, en comparaison de celle de Phedre, mériteroient presque d'être placées parmi celles que je conserve.

C'est donc après un nouvel examen que j'abandonne cet ouvrage, quelque admirable qu'il me paroisse d'ailleurs, & que j'en fais le sacrifice à la juste délicatesse des bonnes mœurs, qui courroient, à mon avis, trop de risque si on en permettoit la représentation.

ALEXANDRE LE GRAND.

Alexandre est la seconde Tragédie de M. *Racine*. On convient généralement que dans le grand nombre des hauts faits d'*Alexandre*, la conquête des Indes, & la victoire remportée contre *Porus* est le plus glorieux de ses exploits: c'est ce point historique que Racine a traité dans sa Tragédie. On ne s'imagineroit jamais que ce grand exploit d'*Alexandre*, fût annexé à l'action de la Piece comme une épisode. En effet, l'amour de *Porus* & de *Taxile* pour *Axiane*, & l'amour d'*Alexandre* pour *Cléofile* font le nœud de l'action, & la victoire d'*Alexandre* contre *Porus* n'en occupe que la plus petite partie.

Racine juſtifie l'amour d'*Aléxandre* pour *Cléofile* par l'autorité de *Juſtin*; mais s'il peut en parler comme Hiſtorien, je crains bien qu'il ne puiſſe pas le défendre comme Poëte tragique. La paſſion d'amour, qui du temps de *Racine* s'étoit ſi généralement emparée du Théâtre, peut ſeule l'excuſer d'en avoir fait uſage avec tant de profuſion.

En effet, je crois que ſi on repréſentoit *Aléxandre* ſans amour, les Spectateurs s'en accommoderoient mieux, quoi que l'Hiſtoire fût en droit de s'en plaindre. Voir *Aléxandre* attendri, ſoûpirant, doucereux auprès d'une femme, il ſemble que cela ne s'accorde point avec la haute opinion que nous avons de ce Héros; *Aléxandre* n'eſt connu généralement que du côté de la grandeur d'ame, de la magnanimité

mité & du courage, & le foible de la paſſion d'amour paroîtra toûjours en défigurer le caractere.

Bref, la morale & l'inſtruction que les Spectateurs peuvent tirer de cette Tragédie, ſe réduiſent à cette maxime ; que dans les plus vertueux & les plus grands Héros, non ſeulement la paſſion d'amour eſt excuſable, mais que d'une certaine façon elle eſt même néceſſaire ; maxime inſoutenable & très pernicieuſe : ainſi je ne crois pas que l'*Aléxandre* de M. *Racine*, puiſſe jamais convenir au nouveau Théâtre.

VENCESLAS.

LA Tragédie de *Venceſlas* de *Rotrou* nous préſente la paſſion d'amour dans un point de

vüe qui de notre tems ne seroit jamais souffert sur le Théâtre. La passion de *Ladislas* naît du vice & non de la vertu : telle éoit la licence de la Scene du tems de *Rotrou ;* mais les Poëtes tragiques depuis lui ont toûjours fait ou tâché de faire acroire aux Spectateurs que l'amour dans leurs Tragédies étoit enfanté par la vertu.

Ladislas aime la Ducheſſe *Caſſandre*, & aſpire à la poſſeder comme maitreſſe & non pas comme épouſe ; ſa paſſion éffrenée le tranſporte juſqu'à le rendre furieux. La fermeté & la vertu de la Ducheſſe (qui a horreur d'un tel Amant) produiſent dans *Ladislas* le changement qui le réduit à la demander pour épouſe. *Caſſandre* qui craint de ſe lier avec un homme dont les paſſions ſont ſi vives, l'ayant dé-

testé comme Amant, le refuse comme mari.

Si l'amour condamnable de *Ladislas* reçoit le salaire qui lui est dû, la vertu de *Cassandre* n'est point exempte de reproches, & ne peut servir de modele, parce que le Poëte n'a pas donné à cette vertu la pureté & l'éclat nécessaire pour la rendre digne d'être admirée & d'être imitée. En effet, dans le tems que la Ducheſſe réſiſte à *Ladiſlas*, elle aime l'Infant *Alexandre* ſon frere au point de conſentir à l'épouſer en ſecret & à l'inſçu du Roy. On ne ſçauroit excuſer la Ducheſſe d'avoir donné ſon conſentement à ce mariage clandeſtin ; ainſi je ne vois pas de quelle façon on pourroit s'y prendre pour corriger les deux inconvéniens qui ſe trouvent dans cette Tragédie, & qui ſont

d'un ſi mauvais exemple.

Je n'aurois pas même parlé de cette Tragédie, ſi *Venceſlas* ne ſubſiſtoit encore ſur le Théâtre, pendant que les autres ouvrages de *Rotrou* ſont abandonnez, & ſi de tems en tems on n'en donnoit la repréſentation : c'eſt apparemment par reconnoiſſance pour un ouvrage qui eſt du nombre de ceux dont la bonne Tragédie Françoiſe a reçu le ton, mais qu'elle a bien perfectionné depuis, ſurtout du côté des mœurs.

BAJAZET.

SI l'on jugeoit de cette Tragédie ſeulement par le lieu de la Scene & par l'action qui y eſt repréſentée, il n'y a perſonne qui ne lui refusât ſon ſuffrage pour le Théâtre de la Réformation;

En effet, le lieu de la Scene eſt le Serrail du Grand Seigneur, & l'action ne roule que ſur l'amour de deux femmes pour un homme; *Bajazet* aime & eſt aimé d'*Atalide*, & *Roxane* eſt auſſi amoureuſe de *Bajazet*. Comment ſur ce ſimple expoſé, pourroit-on héſiter à la rejetter ?

M. *Racine* a cependant pris toutes les précautions & a employé tous les expédiens poſſibles pour détruire la commune opinion, qu'il ne ſe paſſe, en fait d'amour au Serrail, que des intrigues d'une nature à ne pouvoir jamais être admiſes ſur le Théâtre de la réforme. Son *Atalide* eſt une jeune Princeſſe du ſang Ottoman élevée dès ſon enfance avec *Bajazet*, & qui ne l'aime pas moins qu'elle en eſt aimée, s'étant flattez également tous deux qu'ils ſeroient mariez en-

ſemble quelque jour. De l'autre côte *Roxane*, qui aime *Bajazet*, quoi qu'elle ſoit Sultane favorite du Grand Seigneur, ne travaile à faire monter ſon Amant ſur le Trône, qu'à condition qu'il l'épouſera.

On ne pouvoit rien imaginer de plus adroit pour donner un air de bienſéance à un amour, qui n'eſt pas moins vif que tendre. Auſſi, malgré tout l'art d'un ſi grand maitre, cette Piece me paroît toûjours non ſeulement hors d'état d'être repréſentée telle qu'elle eſt ſur le Théâtre de la réforme; mais de plus, je ne crois pas poſſible de la corriger, quand même je connoîtrois quelqu'un d'aſſez hardi pour réformer M. *Racine*. On trouve à chaque inſtant dans *Bajazet* les expreſſions les plus vives & les plus touchantes: elles ſont, pour ainſi

dire, l'ame de la Piece, qui par conſéquent, ne peut jamais faire dans l'ame des Spectateurs d'autres impreſſions, que celles de la moleſſe & de la corruption ; je ne la crois donc point ſuſceptible de correction, ni digne en aucune maniere du Théâtre de la Réforme.

ASTRATE ROY DE TYR,

DE *M. QUINAULT.*

J'AI déja déclaré plus d'une fois que que je ne prétendois point examiner les Tragédies dans tous les points qui pourroient mériter d'être critiquez, mais ſeulement par rapport à la paſſion d'amour, & à tout ce qui intéreſſe les mœurs. J'ai exactement tenu parole, & ſi mes Lec-

teurs en doutoient, il me seroit aisé de les détromper, & de leur faire voir qu'il y a nombre de Pieces qui pêchent par des défauts d'imagination & de conduite, que je me suis bien gardé de relever : suivant ce principe, je dirai librement ce que je pense sur l'*Astrate* de M. *Quinault*.

Ce n'est pas une bonne Tragédie, & c'est l'amour mal imaginé, selon moi, qui lui fait tort. *Agenor*, la *Reine* & *Astrate*, qui sont les principaux Acteurs de la Piece, sont tous les trois amoureux; leur conduite est si folle, qu'ils ne méritent pas moins que les Petites-Maisons. Leurs caracteres sont faux dans l'héroïsme, dans le politique & dans l'amour même; C'est l'amour qui produit tout cela, & c'est de ce point que partent toutes les extravagances qu'ils font.

Ce

Ce qui ne me détermine pas moins à mettre la Tragédie *d'Astrate* dans la classe de celles qui sont à rejetter : c'est la morale qui regne dans cette Piece ; elle est remplie de maximes très pernicieuses, & même quelquefois impies. Je suis persuadé que la Tragédie d'*Astrate* non seulement seroit rejettée du Théâtre de la Réformation, mais que tout le monde, après un mûr éxamen, la bannira même des Théâtres d'aujourd'hui, fussent-ils encore moins épurez qu'ils ne sont.

SIXIEME PARTIE.

DE LA COMÉDIE.

PArmi le grand nombre de paſſions & de vices qui aſſiegent, pour ainſi dire, l'humanité, il y en a pluſieurs qui la deshonorent, ou pour le moins qui la couvrent de honte ; il paroît donc qu'il faut éviter de mettre ſur la Scene des Tableaux qui peuvent ſcandalizer les Spectateurs & leur nuire.

Il eſt vrai qu'il faut une grande précaution & beaucoup de diſcernement pour faire le choix des paſſions & des vices dont on peut faire uſage ſur le Théâtre ; mais je ne conviens pas qu'on

doive en bannir ſans diſtinction toutes ces paſſions & tous ces vices qui peuvent être dangereux ſur la Scene. Je ſçai que les Poëtes Comiques n'ont beſoin que du ridicule des hommes pour faire rire les Spectateurs; mais ſi de plus ils ont la loüable intention de corriger & d'inſtruire, alors ils auront tort de ſe borner à mettre le ridicule des hommes ſur la Scene, ils ne feront qu'effleurer l'écorce, & n'iront pas juſqu'à la racine du mal. Il ne ſuffit pas en éffet de traiter des ſujets tels qu'un Joüeur, un Jaloux, un Glorieux, & autres de cette eſpece, il faut attaquer auſſi les Menteurs, les Avares, les Impoſteurs, &c.

Je conviens qu'il y a des paſſions & des vices qu'il ſeroit pernicieux d'éxpoſer aux yeux de la jeuneſſe, & dont il ſeroit à ſou-

haiter qu'elle ignorât même le nom. Comme il ne m'eſt pas permis de parler plus ouvertement ſur cette matiere, je me contenterai de rapporter deux éxemples, qui ſuppléeront, en quelque ſorte, à ce que je pourrois dire.

Ariſtophane fit paſſer *Socrate* pour Athée dans une de ſes Comédies, & il n'en fallut pas davantage pour occaſionner enſuite la mort de ce Philoſophe. *Moliere* peignit ſi vivement l'hypocriſie, qu'outre le ſcandale que cette peinture cauſa parmi les plus ſages, ſi par malheur il y avoit eü quelque hyppocrite de bien averé dans la Ville, le peuple l'auroit déchiré.

Ce ne ſont pas là des vices que la foibleſſe humaine enfante, ce ſont des crimes, & il n'eſt pas permis à un particulier d'en parler ni en ſecret, ni en public;

C'eſt aux Tribunaux prépoſez pour maintenir les Loix, & pour décerner les punitions que méritent les Prévaricateurs, qu'il appartient d'en prendre connoiſſance.

A l'égard de la paſſion d'amour, pour la rendre inſtructive ſur le Théâtre, on trouvera plus de difficulté dans la Comédie que dans la Tragédie. Une action comique ſoit qu'elle nous donne le vrai, ou qu'elle nous préſente le vraiſemblable, ne peut jamais avoir d'autre objet que de peindre les hommes tels que nous les voyons. Or, parce que les hommes ſont corrompus, il arrive ordinairement que dans la Comédie on nous repréſente l'amour ou indécent, ou déraiſonable.

Autant cette paſſion eſt étrangere à la Tragédie, autant on

peut dire qu'elle eſt naturelle à la Comédie. En effet tous les hommes, dans quelqu'état qu'ils ſoient, à tout âge, de tout rang & de tous caracteres ſont ſujets à la paſſion d'amour : cette vérité reconnüe fait que les Poëtes ſe croient autoriſez dans l'uſage où ils ſont de l'établir comme le fondement, & comme la ſeule paſſion qui doit regner ſur la Scene ; les Spectateurs en conviennent, & voilà pourquoi elle y domine impérieuſement, tant dans les intrigues que dans les caracteres. Je me flatte d'avoir démontré combien cette paſſion eſt dangereuſe, & combien il importe à la République de la dépoſſéder de ſon empire.

Si tout le monde eſt éſclave de l'amour, il ne faut pas que le Théâtre contribüe à rendre cet éſclavage encore plus rude &

plus général; il faut au contraire qu'il fourniſſe aux hommes des ſecours pour leur en faire connoître tout le poid, toute la foibleſſe & même l'indignité. Dans cette vüe on doit traiter la paſſion d'amour de la même maniere qu'on traite les autres paſſions ſur la Scene.

Tous les Acteurs reprochent à l'Avare ſon avarice; ils en font de même au Joüeur, au Jaloux, au Négligent & à tous les autres perſonnages ridicules & vicieux qu'on entreprend de corriger ſur le Théâtre: & à la fin de la Piece chaque vice & chaque ridicule ſe trouve puni & corrigé: pourquoi ne fait-on pas la même choſe lorſqu'on y traite la paſſion d'amour? Pourquoi la fait-on triompher toûjours ſur la Scene, comme ſi elle ne méritoit pas la moindre correction? Car les

amours les plus irréguliers ſont toûjours heureux à la fin par le mariage. Quelle méthode!

C'eſt préciſément comme ſi dans la Comédie de l'*Avare*, la caſſette ne ſe retrouvoit pas,(1) & que lors du dénoüement de la Piece le Roy envoya à *Harpagon* pour le conſoler du vol qu'on lui a fait, quatre fois autant d'argent qu'on lui en a pris : ou que dans la Comédie du Joüeur un ami donnât à *Valere* deux mille piſtoles, pour le mettre en état de joüer encore, & de regagner ce qu'il a perdu. Que di-

(1) On ne peut s'empêcher de remarquer que c'eſt un défaut dans l'*Avare* de ce que la caſſette ſe retrouve ; la paſſion favorite d'*Harpagon* étant l'avarice, il auroit fallu pour rendre la Piece inſtructive, que cette avarice eut été punie, & *Harpagon* ne l'étant que du côté de ſon amour, qu'il eſt forcé de ſacrifier, s'en conſole bientôt avec ſon argent.

roit-on dans le Parterre de pareils dénoüemens ? on doit sûrement que l'Auteur fait le contraire de ce qu'il doit faire : qu'il ne sçait pas son métier, puisqu'il va contre les regles de la raison & du bon sens : qu'il blesse les bonnes mœurs, loin de les faire respecter : qu'il mérite d'être regardé comme un séducteur qui approuve le vice, en confirmant le vicieux dans le mal par le succès, enfin qu'il faut le bannir comme un énnemi de la République.

Il me paroît qu'on ne peut se dispenser de dire la même chose au sujet de la passion d'amour, lorsqu'elle est traitée d'une maniere qui blesse les bonnes mœurs & les devoirs de la société. Si malheureusement il est commun de trouver des hommes corrompus sur cet article

(comme nous avons dit) il y a de l'inhumanité à les affermir dans la corruption, & les Poëtes qui agiſſent ainſi manquent au devoir de bons Citoyens.

Par ce motif, dans mes Reglemens de Réformation, j'exclus la paſſion d'amour du Théâtre, excepté les cas où elle eſt inſtructive & où elle corrige; parce que j'ai ſenti que les hommes ſur cet article ont du moins beſoin de correction, autant que ſur celui de l'avarice, de la vanité, de la jalouſie, & de toutes les autres paſſions.

Suivant ce principe on croira que je vais rejetter tout le Théâtre comique de nos jours; je ſerois aſſez porté à prendre ce parti: cependant je veux examiner ſi parmi les Pieces qui ſubſiſtent il y en a quelques-unes qui méritent d'être conſervées, & ſi, dans

la corruption générale du Théâtre, on peut trouver quelque Comédie où la passion d'amour soit traitée d'une maniere instructive comme je viens de le proposer.

COMEDIES A CONSERVER.

LE MISANTROPE

DE *MOLIERE.*

SUivant mon système j'approuve la Piece du *Misantrope:* j'y trouve deux vices fortement attaquez, la Coquetterie, & la Misantropie, dont le premier est commun & fournit bien des exemples dans Paris, & l'autre est singulier & très-rare: il me paroît que tous les deux sont fort instructifs & fort propres à corriger de la maniere que *Moliere* les a traitez.

La Coquetterie de *Célimene* eſt punie par la honte & par l'abandon de ſes Amans : & le *Miſantrope* de ſon côté a ſa bonne part de la punition que méritoit ſon imprudence de s'être attaché à *Célimene* par prédilection, lui qui haïſſoit tout le genre humain. Voilà, à ce que je crois, la correction & l'inſtruction que l'on doit chercher dans une fable dramatique.

Je ne puis m'empêcher de remarquer un trait du génie de Moliere, qui, à mon avis, mérite l'applaudiſſement des connoiſſeurs. On voit clairement que dans ſa fable il n'a enviſagé que la correction des mœurs ; marchant toujours vers ce but, il ne s'eſt pas contenté de donner un caractere inſtructif à ſon principal Acteur, & de le punir par la perte de ſon bien, & par les

mocqueries de ſes amis: il a voulû que les caracteres épiſodiques de ſa Piece ne continſſent pas moins d'inſtruction que le caractere principal: c'eſt ce qui fait que *Célimene* n'eſt pas moins punie de ſa coquetterie qu'*Alceſte* de ſa miſantropie.

A la réſerve donc de quelque penſée, & de quelques expreſſions, qui ont grand beſoin d'éxamen & de correction, je crois que la Comédie du *Miſantrope* mérite d'être conſervée, & qu'elle eſt très digne d'être admiſe au Théâtre.

LE CHEVALIER JOUEUR,

DE DUFRESNY.

J'AI examiné un nombre considérable de Comédies dans le déſſein de trouver un exemple de la façon dont il faut traiter la paſſion d'amour pour la rendre inſtructive. Le *Miſantrope* dont nous venons de parler, n'eſt pas une Piece où cette paſſion paroiſſe avec les défauts contre leſquels je me ſuis ſi fort révolté; les Amans de la Coquette aiment plûſtôt en petits Maîtres & en étourdis, qu'en hommes véritablement amoureux : *Célimene* fait ſon métier, & le *Miſantrope*, quoique paſſionné, traite l'amour ſuivant ſon caractere qui influë beaucoup ſur ſa paſſion, ce que le grand *Moliere* n'a pas négligé

en travaillant : je cherchois donc dans une Comédie un de ces éxcès de la paſſion d'amour qui portent les Amans à tout tenter pour ſe ſatisfaire : qui les rendent aveugles : en un mot un de ces éxcès qui font regarder les Amans comme des inſenſez, & qui leurs attirent tout à la fois l'indignation & la compaſſion des Spectateurs, & je l'ai trouvé à la fin.

LE *Chevalier joüeur* de M. *du Freſny* eſt une Comédie, à mon avis, des plus inſtructives : il ne s'agit que d'amour dans toute la Piece, mais on n'y trouve aucune de ces Scenes de tendreſſe ſi communes dans les Comédies de ce ſiecle, & dont le poiſon eſt ſi dangereux pour la jeuneſſe, qui n'étant pas, ou ne

voulant pas être sur ses gardes, l'avale à long traits : on n'y voit que l'excès de la passion.

Angélique est cent fois en danger de sacrifier son bien & son repos à cette passion en conclüant son mariage avec le Chevalier : j'en ai tremblé pour elle en lisant la Piece ; enfin on peut nommer l'amour d'*Angélique* plûstôt une frénésie qu'une passion ; la raison, la délicatesse & tous les égards de la vie civile sont incapables de l'en détourner : elle veut s'embarquer quoiqu'elle courre un risque presque inévitable de périr : heureusement *Angélique* se sauve du naufrage ; mais ce n'est ni par raison, ni par réfléxion qu'elle se sauve, on la tire de l'abîme malgré elle ; on lui conseille d'éxiger de son Amant, comme une condition de leur future mariage,

ge, qu'elle demeurera maitreſſe de ſon bien : il ne l'accepte pas. *Angélique* ouvre les yeux, & s'apperçoit qu'il ne vouloit l'épouſer qu'afin de ſe ménager dans ſes richeſſes une reſſource pour le jeu, elle l'abandonne & ſe marie avec un autre.

Il eſt conſtant que ſur le Théâtre la punition doit être proportionnée au vice, & qu'il faut qu'elle ſoit telle que le vicieux la mérite. Pour peu que l'on réfléchiſſe ſur la Piece du *Chevalier joüeur*, on trouvera que la punition tombe également ſur la paſſion du jeu & ſur la paſſion d'amour. Le *Chevalier* eſt puni en ce que n'épouſant pas *Angélique*, il eſt reduit à une indigence extrême; le Spectateur cependant peut ſoupçonner que la punition du Joüeur ne ſera peut-être que momentanée; qu'il peut gagner con-

ſidérablement le lendemain, & trouver encore quelque jeune perſonne qui ait la foibleſſe de l'épouſer & qui le rende maitre d'une riche dot. Il n'en eſt pas de même d'*Angélique:* comme ſa foibleſſe a été éxtrême, ſa punition peut auſſi durer toujours: elle eſt maitreſſe à la vérité de s'éloigner des parens, des amis & des domeſtiques, qui lui ayant donné de bon conſeils, pourroient lui en rappeller le ſouvenir; mais elle eſt mariée à un homme très-ſage, qui l'a toujours conſeillée comme un pere: pour qui elle a une éſtime infinie, & avec qui elle doit paſſer le reſte de ſes jours. Combien ne fera-t'elle point de réfléxions humiliantes! Si elle a quelques momens heureux dans leſquels elle pourra ſe dire, *quel bonheur pour moi de n'avoir pas épouſé le Chevalier!*

dans mille autres la raiſon ajoûtera, *quoi que je m'y fuſſe éxpoſée par mon imprudence :* en voilà bien aſſez pour mortifier ſon amour propre, & par conſéquent pour faire marcher ſa punition à côté de ſon plaiſir.

Enfin les jeunes gens qui ſont maitres de leur cœur, ne peuvent remporter de la repréſentation de cette Comédie que des exemples capables de les fortifier dans la vertû : & ceux qui ſont tyranniſez par la malheureuſe paſſion de l'amour, peuvent apprendre à éviter les riſques qu'ils courent, & à déteſter les éxcès où elle porte ceux qui s'y livrent. Lorſqu'on met ſur le Théâtre la paſſion d'amour parvenüe à de tels éxcès, c'eſt, à mon avis, une grande leçon pour les Spectateurs.

LES FEMMES SÇAVANTES,

QUand pour la prémiere fois j'ai réſolû d'étudier les Ouvrages de *Moliere*, je me propoſai uniquement de découvrir & de ſuivre pas à pas le génie de ce grand homme dans la production de ſes Fables de Théâtre ; bientôt je fûs convaincû qu'il avoit porté ſi loin la perfection de ſon Art, que non content de m'en faire un modéle pour mon uſage particulier, je crû devoir communiquer au Public mes réfléxions pour autorizer, par l'exemple d'un ſi grand maître, ce que j'ai écrit en matiére de Théâtre. Aujourd'hui que je me vois forcé de l'éxami-

ner ſur l'article des mœurs je ne puis me diſpenſer de faire précéder une remarque qui me paroît auſſi juſte que néceſſaire.

Moliere dans le plus grand nombre de ſes Pieces a été imitateur, il n'a inventé que la moindre partie de ſon Théâtre ; j'obſérve donc que lorſqu'il a imité, ſi la ſource où il puiſoit n'étoit pas pure, ſes Comédies ne ſont pas aſſez corrédtes: & de là vient qu'il nous a donné pluſieurs Pieces où les bonnes mœurs ne ſont pas toujours régulierement conſervées ; au contraire lorſqu'il a inventé, il nous a fait connoître combien il étoit éxact obſervateur des regles de l'honnête homme, en reſpectant les égards de la Société civile, & en ne donnant que des Pieces utiles pour la correction des mœurs. Dans la ſuite de mes éxamens,

j'aurai occaſion de parler de quelques-unes des imitations de *Moliere*, elles feront, à ce que je crois, ſentir la vérité de ce que j'avance.

La Comédie des *Femmes Sçavantes* eſt une production du génie de *Moliere* uniquement : & il me paroît que dans cette Piece il n'y a rien qui puiſſe être exclûs du Théâtre de la Réformation, à l'éxception cependant de deux ou trois éxpreſſions trop hardies & qu'il ſera facile de changer.

On y voit de l'amour, j'en conviens; mais il ſeroit à ſouhaiter que tous les amours de Théâtre, & que toutes les Scenes des Amans ne s'éloignaſſent point de la Méthode qu'on obſérve dans les *Femmes Sçavantes*. *Clitandre* aime *Henriette* dans toutes les regles de la bienſéan-

ce; il la demande en mariage à ſon pere qui la lui accorde, & la mere ſeule y forme oppoſition, parce qu'elle veut la marier à un autre. A l'occaſion de cet obſtacle Moliere donne de grandes leçons aux Spectateurs.

Il y critique la trop foible complaiſance d'un mari pour ſa femme, & l'orgüeilleuſe ſuperiorité qu'une femme veut avoir ſur ſon mari. La ſotte vanité d'*Armande* qui, parce qu'elle eſt ſçavante regarde avec horreur les liens du mariage, n'en eſt pas mieux traitée voyant ſon Amant devenir le mari de ſa ſœur: & dans le perſonnage de *Triſſotin*, on trouve de même une belle inſtruction pour ceux qui ne cherchent que leur intérêt en ſe mariant.

J'admire ſurtout le grand art de *Moliere* dans un point de cette

fable. *Ariſte* qui donne de ſi bonnes Leçons aux Maris trop foibles pour leurs femmes, dans la converſation qu'il a avec ſon frere *Chriſale*, n'eſt pas un trait bien ſurprenant pour les gens du métier; mais que *Moliere*, pour conſerver le caractere de *Chriſale* qui molit & qui tremble devant ſa femme, ait trouvé le moïen de lui faire dire à ſa femme même tout ce qu'un mari ferme par raiſon peut & doit dire en pareil cas, & cela par l'organe d'une autre perſonne telle que *Martine*: c'eſt un trait de génie incomparable, & je ne me ſouviens pas d'en avoir vû de pareil ni avant ni après *Moliere*.

Enfin le caractere de *Chriſale* d'un bout à l'autre, peut ſervir d'école à tous les Auteurs de Comédie de Caractere; cet homme ne ſe dément jamais, & dans

le

le cours de la Piece toutes les fois qu'on l'éxcite à parler avec vigueur, & qu'on parvient à l'échauffer contre ſa femme, dans le tems même qu'il prend ſon parti & qu'il eſt dans la plus grande colere, on voit toujours ce qui en arrivera lorſque ſa femme paroîtra devant lui.

Mais j'entre ici dans un détail qui n'eſt point de mon ſujet : il ſuffit de ce que j'ai dit d'abord pour juger que la Comédie des *Femmes Sçavantes* eſt très convenable pour le Théâtre de la Réformation.

LES PRE'CIEUSES RIDICULES,

LA Préface que *Moliere* a miſe à la tête de cette Piece m'a toujours ſupris : ce n'eſt pas que je ſoupçonne ſa bonne foi ; mais il me ſemble qu'il affécte un peu trop de modeſtie en doutant du ſuccès que ces *Précieuſes Ridicules* devoient avoir à l'impreſſion ; car s'il dit vrai, il a cetainement grand tort : j'aime donc mieux croire qu'il connoiſſoit fort bien tout le mérite de ſa Piece & que la politique le faiſoit parler ainſi, du moins autant que la modeſtie. C'étoit la premiere fois qu'on l'imprimoit & ſentant de quelle conſéquence il étoit pour lui de ſe faire connoître par un ouvrage

distingué & digne de la réputation de son Auteur, il a été reélement fâché qu'à son insçû on imprimât cette bagatelle dont on lui avoit dérobé le Manuscrit.

La Comédie des *Précieuses Ridicules* est un ouvrage parfait dans le genre de la farce, & un original qui devroit servir de modelle à quiconque veut écrire des Pieces dans ce goût. Malheureusement les Poëtes ont pris un autre chemin, qui sans contredit s'éloigne infiniment du but de la farce, & qui cependant réüssit quelquefois, parce qu'ordinairement leurs Pieces sont pleines de traits de médisance sous le nom de critique; Et par la raison que la passion d'amour la plus irréguliere plaît sur le Théâtre aux Spectateurs corrompus, de même la médisance ou la sa-

tyre y eſt applaudie & y fait rire, à cauſe de la méchanceté du cœur humain qui n'aime que trop à entendre déchirer ſon prochain.

Les mœurs des hommes en général ſont l'objet naturel de la Comédie qui les critique pour les corriger ; mais il y a pourtant une eſpece de mœurs, que la Comédie ne ſçauroit peindre ſans ſe dégrader, & qui n'appartient qu'à la farce ; ſi l'on ſçavoit traiter comme il faut la bonne critique, & diſtinguer ce qui convient à la farce, on feroit des ouvrages fort utiles à la Républiblique. Je citerai pour unique exemple les *Précieuſes ridicules* de *Moliere* qui a ſçû ſi bien manier ſon ſujet, que de ſon tems même, les Précieuſes étoient devenües bien rares. Enfin cette farce eſt admirable pour la correc-

tion des mœurs, & le grand *Moliere* le ſçavoit auſſi bien que moi, quoiqu'il en diſe. Je ſuis donc d'avis de la conſerver ſur le Théâtre de la Réformation.

LES FASCHEUX,

J'Ai parlé ailleurs trop au long de cette Comédie, pour m'étendre de nouveau ſur ſon ſujet; cependant afin de faire connoître préciſement ce que je penſe de cette Piece par rapport au Théâtre de la Réforme, je ferai une obſervation unique. C'eſt qu'on n'y trouve pas une ſeule Scene de femmes; & quoi qu'*Eraſte*, le héros de la Piece, ſoit amoureux d'*Orphiſe*, & la recherche en mariage, il ne voit pourtant ſa maitreſſe que pendant un

inſtant, encore cet inſtant lui donne-t'il un motif de jalouſie aſſez bien fondé en apparence. Il n'a donc pas même le tems d'exprimer ſa paſſion, ni *Orphiſe* de lui faire connoître ſi elle y eſt ſenſible.

En un mot je ne trouve rien dans cette Comédie qui ne ſoit conforme aux regles les plus ſéveres de la bienſéance ; & par conſéquent très digne d'être répreſenté ſur le Théâtre de la Réformation.

COME'DIES A CORRIGER.

L'AVARE DE MOLIERE.

JE me flatte d'avoir démontré dans le premier Chapitre de cet ouvrage combien la Comédie de l'*Avare* telle qu'elle eſt,

eſt contraire aux bonnes mœurs; par tout ce que j'ai dit ſur les amours de *Cléante* & *Eliſe* les deux enfans d'*Harpagon*, il ſemble que je devois en conſéquence placer cette Piece dans la claſſe des Comédies que je rejette. Cependant les beautez de cet ouvrage & le fruit que les Spectateurs peuvent retirer du caractere de l'*Avare*, m'ont obligé à ſouhaiter qu'elle pût être corrigée.

J'ai indiqué ailleurs (1) les ſources où *Moliere* a puiſé pour conſtruire ſa Piece, & je n'ai pas craint d'avancer dans l'examen de la Comédie des *Femmes Sçavantes*, que ces ſources étant infectées, il n'étoit pas étonnant que l'ouvrage de *Moliere* s'en

(1) Obſervation ſur la Comédie & ſur le génie de *Moliere*. Paris.

reſſentit: l'entrepriſe de corriger la Comédie de l'*Avare* en eſt devenüe bien plus difficile pour moi. J'avoüe donc que je ne connois aucun expédient qui ſoit abſolument bon & ſûr pour y parvenir ; cependant pour éviter toute éſpece de reproche, je dirai librement mon ſentiment, ou, pour mieux dire, je propoſerai ce qui m'en paroît de plus ſimple, de plus naturel & de plus aiſé ; le voici.

La prémiere Scene de l'*Avare* eſt celle qui renférme & porte avec elle tout le fardeau du ſcandale & du mauvais éxemple. On eſt inſtruit dans cette Scene que *Valere* s'eſt déguiſé en Domeſtique pour entrer dans la maiſon au ſervice d'*Harpagon* pere de ſa Maîtreſſe, & cela du conſentement de la fille. Cette Scene eſt priſe de la Comédie Italienne

de *Lélio & Arlequin Valets dans la même maiſon*, qui a fournit de même à *Moliere* les épiſodes de *Cléante*, *d'Eliſe* & de *Maître Jacques*, avec la Scene de la Caſſette. Je penſe que pour en ôter le mauvais exemple, & pour décharger *Eliſe* du blâme qu'elle mérite pendant toute la Piece, cette prémiere Scene devroit être tournée tout différamment de ce que *Moliere* a fait.

Eliſe en paroiſſant ſur le Théâtre devroit commencer par reprocher à ſon Amant l'indigne ſtratagême qu'il avoit éxecuté en ſe déguiſant & entrant comme Domeſtique chez ſon pere, non ſeulement ſans avoir obtenu auparavant le conſentement de ſa Maîtreſſe, mais même malgré elle, puiſqu'elle lui avoit ordonné éxpreſſément de renoncer pour jamais à ce projet, lorſqu'il

lui en avoit fait confidence.

Valere de son côté peut s'excuser auprès d'*Elise*, en disant que son intention a été uniquement de gagner la bienveillance d'*Harpagon*, ce à quoi il est déjà presque parvenü, quoi qu'il ne soit que depuis deux jours auprès de lui, parce qu'il n'a perdü aucune occasion de flatter sa passion pour l'argent; il peut ajoûter que son dessein est de persüader à son pere, avec le tems, de consentir à marier sa fille, chose à laquelle peut-être il ne penseroit jamais pour s'épargner la dot qu'il faudroit lui donner en la mariant : qu'en attendant il auroit le tems d'avoir des nouvelles de ses parens, comme on lui en faisoit espérer, & qu'en cas qu'il parvint à les trouver, il se flattoit que le goût qu'*Harpagon* auroit pris pour lui, le détermi-

heroit aiſément en ſa faveur par préférence à ſes Rivaux ; d'autant plus qu'il croiroit être en droit de lui moins donner qu'à tout autre.

Eliſe n'eſt par contente de ces raiſons, parce qu'elle conçoit clairement que rien au monde pourra mettre ſon honneur à couvert, lorſque la démarche de *Valere* ſera rendüe publique ; on l'accuſera toujours avec fondement d'y avoir donné ſon conſentement, & par conſéquent on la croira coupable, &c... d'ailleurs *Eliſe* a raiſon d'être offenſée de ce que *Valere* ne lui a point obéi, & n'eſt point ſorti de la maiſon ſelon ſes ordres dès le premier moment qu'elle a ſçu qu'il y demeuroit.

Valere ſe jette aux pieds d'*Eliſe* pour lui demander pardon de ſa déſobéiſſance. & lui pro-

met avec ſerment qu'à l'avenir il éxecutera à la lettre tout ce qu'elle lui ordonnera.

Eliſe lui réitére l'ordre qu'elle lui avoit déjà donné de n'entrer jamais dans une chambre où elle ſe trouveroit ſeule; elle lui défend d'oſer jamais lui parler à l'écart, même devant des Témoins; enfin elle veut que ſi dans le térme de huit jours, il n'a pas des nouvelles de ſes parens, il trouve un prétexte pour ſortir de la maiſon: & ſuppoſé qu'il n'en ſortit point, elle jure (malgré les favorables diſpoſitions où elle eſt en ſa faveur) de le découvrir elle-même à ſon pere pour le faire chaſſer, ou de s'enfermer dans un Couvent, afin de ne le plus voir de ſa vie, &c.. *Valere* promet de lui obéir en tout: le reſte de la Scene fera les éxpoſitions néceſſaires à la Piece.

& les autres Scenes ſuivront le plan de la premiere à l'égard de *Valere* & *d'Eliſe*.

L'amour de *Cléante* & de *Marianne* peut être conſervé tel qu'il eſt dans *Moliere*, en tâchant ſeulement de le rendre encore plus pure & plus innocent. Pour ce qui eſt de la querelle entre le pere & le fils à propos de l'uſure & du mariage du Vieillard avec *Marianne*, il faut en ſupprimer & changer pluſieurs expreſſions qui ſont trop fortes, & même très indécentes dans la bouche d'un fils, quelque ſujet de plainte qu'il puiſſe avoir contre ſon pere.

Avec les corrections que je propoſe, ou de ſemblables & ſurtout de meilleures que tout autre pourroit imaginer, je crois que la Comédie de l'*Avare* peut être conſervée pour le Théâtre de la Réformation.

LA MERE COQUETTE,

IL y auroit de l'injuſtice à ne pas avoüer que cette Comédie de *Quinault* eſt bien imaginée & bien conduite; mais quant à l'article des bonnes mœurs, il ne paroît pas que l'Auteur en ait été occupé autant qu'il l'auroit dû, puiſque le principal perſonnage de ſa Piece eſt inſoutenable de ce côté-là, & ſuffiroit ſeul pour exclure la *Coquette* de tout le Théâtre, où l'on aura pour but d'inſtruire en divertiſſant.

Laurette Servante d'*Iſmene* (qui eſt le perſoſonnage en queſtion) eſt auſſi de très mauvais exemple; elle fait cent fourberies pour broüiller la fille de ſa Maîtreſſe avec *Acante* ſon amant,

à qui elle avoit été promiſe, parce que *Crémante* pere d'*Acante*, eſt devenu amoureux de la prétendüe de ſon fils & veut l'épouſer. De l'autre côté, *Iſmene* Maîtreſſe de *Laurette* ſans avoir aucune aſſurance de la mort de ſon mari, ſe dit veuve & prétend épouſer *Acante* l'amant de de ſa fille. *Laurette*, par ordre de ſa Maîtreſſe, fait de ſon mieux pour donner des preuves de la mort de ſon vieux Maître, & ne travaille pas moins vivement, à la ſollicitation de *Crémante*, pour rompre toute intelligence entre les deux Amans.

Fourberies, menſonges, faux témoignages, & tout ce qui peut lui ſervir pour venir à ſes fins eſt mis en œuvre par *Laurette:* & ſon rôle eſt d'autant plus indécent, qu'elle agit toujours, non-ſeulement par le motif d'un bas

intérêt, mais encore par une forte inclination pour le mal.

Si l'on corrigeoit ce rôle de *Laurette*, si elle paroissoit forcée à faire ce qu'elle fait, & qu'elle plaignit ceux à qui elle nuit en détestant la nécessité où elle est de prêter son secours à sa Maîtresse pour une si mauvaise fin, la Piece seroit instructive. On y verroit dans *Crémante* & dans *Ismene* la punition que reçoivent & méritent ceux qui, dans un âge mûr, n'ont pas honte de s'abandonner aux passions de la jeunesse. Et dans le personnage même de *Laurette* on apprendroit combien sont blâmables les Maîtres qui par autorité, & souvent par violence, éxigent de leurs Domestiques des services qu'ils ne leurs rendent que malgré eux, & jamais sans concevoir une juste horreur

horreur pour ceux qui les forcent à les leur rendre.

Sans cette correction je n'hésiterois pas à mettre cette Piece au rang de celles qui doivent être rejettées, parce que je sens vivement tout le mal que le mauvais exemple de *Laurette* peut causer.

LES PLAIDEURS,

LA Comédie des *Plaideurs* de M. *Racine*, est la Piece la plus singuliere que j'aye trouvée dans tous les Théâtres de l'Europe : il y corrige deux passions, qui à la vérité paroissent rarement dans le monde, mais qui ne sont jamais médiocres dans ceux qui s'y laissent entraîner.

Les Juges ordinairement exer-

cent leur Charge ou avec une attention ſcrupuleuſe, ou avec une vicieuſe nonchalance. On croiroit qu'il ne peut pas y en avoir un ſeul qui ſouhaitât avec empreſſement d'avoir des Procès à juger, & l'on s'imagineroit plûtôt qu'un tel emploi eſt regardé comme une gêne très pénible & très ennuyeuſe. Il eſt cependant vrai qu'il ſe trouve auſſi des Juges qui ont la fureur de juger: tant il eſt conſtant que la malice des hommes peut ſe faire une paſſion des choſes même les plus ſérieuſes, & en apparence les moins ſatisfaiſantes.

D'un autre côté l'on entend bien des clameurs contre l'uſage & la néceſſité d'avoir des Procès: & généralement tout le monde voudroit les éviter en s'accommodant à l'amiable pour ne pas ſe ruiner & pour ne pas ſe

charger des peines & des inquiétudes d'esprit qu'ils apportent : cependant il n'est que trop vrai qu'il y a des personnes qui ne sçauroient vivre sans Procès, qui les cherchent, & qui sûr des prétextes très frivoles, attaquent leurs parents, souvent même leurs amis, seulement pour avoir le plaisir de plaider.

M. *Racine*, avec tout l'art dont il étoit capable, a tourné ces deux passions en ridicule ; en sorte que depuis *Moliere*, j'ai peine à croire que le vrai stile de la Comédie se soit conservé nulle part aussi bien que dans la Comédie des *Plaideurs*.

Malheureusement il y a un amour dans la Piece, & cet amour est traité d'une façon qui le rend suspect de pouvoir faire de mauvaises impressions. *Léandre* aime *Isabelle*, fille de *Chi-*

caneau, & ne se flattant pas qu'en la demandant en mariage les deux peres puissent y consentir, puisque *Dandin* pere de *Léandre* est si emporté par la passion de juger, & *Chicaneau* pere d'*Isabelle* par la passion de plaider, il a recours à un déguisement pour faire signer à *Chicaneau* le Contrat de mariage, lui faisant à croire que c'est un papier de procédure. Quoiqu'on en puisse dire pour excuser une pareille conduite on ne parviendra jamais à la justifier du côté des mœurs, & il en résulte toujours qu'elle est d'un très mauvais exemple pour les jeunes gens.

Il faut donc corriger si l'on peut cet amour, & sans cela la Piece des *Plaideurs*, quelque charmante qu'elle soit d'ailleurs, ne peut absolument être admise sur le Théâtre de la Réformation.

LA RE'CONCILIATION NORMANDE,

DE *M.* DU FRESNY,

CEtte Comédie me paroît excellente; le Poëte entreprend de corriger un défaut qui, selon le titre de sa Piece, paroît particulier à une Province, & par cette raison on pourroit s'imaginer que l'instruction ne seroit pas générale pour des Spectateurs de tout pays; cependant si l'on y prend bien garde on s'appercevra que ce défaut n'est que trop commun, & que malheureusement en tout pays on trouve des parens & des freres qui ne vivent pas en bonne intelligence & même qui se détestent mutuellement. Ainsi je ne doute pas que

l'inſtruction contenüe dans cette Comédie ne ſoit réellement d'une grande utilité pour tout le monde.

L'amour de *Dorante* & d'*Angélique* a beſoin de quelque correction : les viſites que *Dorante* fait au Couvent où *Angélique* eſt enfermée, & la vivacité impétueuſe avec laquelle ils ſe témoignent leur paſſion, méritent auſſi une juſte critique : & au ſurplus, quelque changement qu'on y faſſe, il ne nuira jamais à l'intention du Poëte, pourvû qu'on ne touche point au fond de la Piece, qui après ces légers changemens me paroît très digne du Thàâtre de la Réformation.

LE COCU IMAGINAIRE.

CEtte petite Piece eſt un des bons morceaux du Théâtre de *Moliere* par l'art admirable avec lequel elle eſt tournée & dialoguée : il eſt vrai qu'elle a beſoin d'être corrigée en bien des endroits, & particulierement dans la deuxieme & la dix-ſeptieme Scene de la Piece ; l'une contient le détail que la Servante fait ſur le mariage, & on y trouve des penſées trop libres : dans l'autre ce ſont des réfléxions que *Scanarelle* fait à propos du Cocüage. Outre ces deux endroits il y a nombre d'autres expreſſions dans le cours de la Piece qui ſont choquantes, & qu'on n'oſeroit pas écrire de notre tems, même ſur

notre Théâtre tel qu'il eſt. Je demande donc qu'on retranche, ou du moins qu'on corrige ces endroits, & pour lors cette Piece ſeroit très bonne pour le nouveau Théâtre : elle corrige un défaut commun à preſque tous les hommes qui prennent aiſément l'allarme ſur de fauſſes apparences, & ſe livrent ſouvent à des réſolutions imprudentes & dangereuſes.

COME'DIES A REJETTER.

L'ECOLE DES MARIS,

AUtant cette Piece eſt admirable par le génie de *Moliere* ſon Auteur, autant je la trouve de mauvais exemple & pernicieuſe pour les mœurs. En effet,

éffet, elle renferme mille leçons des ruſes dont une fille peut faire uſage pour faire connoître à ſon Amant ſes intentions afin de tromper ſon Tuteur qui veut l'épouſer. Cette Piece eſt tirée d'une nouvelle de Boccace(1) que tout autre que *Moliere* n'auroit jamais tenté de mettre ſur le Théâtre, & la copie a conſervé les traits & les motifs empoiſonnez de l'original.

Je n'en dirai pas d'avantage; parce que ſi je voulois éxpliquer les raiſons qui me forcent à rejetter l'*Ecole des Maris*, je ſerois obligé de rappeller les endroits les plus dangereux de cette Piece; & je ne crois pas qu'il me convienne de faire revivre des idées que je condamne. Quand

(1) La troiſieme Nouvelle de la troiſieme Journée du *Décameron*.

la critique ne roule que sur l'art ou sur l'esprit d'un Auteur, il est juste de la modifier; mais quand elle regarde les mœurs, je crois qu'on ne sçauroit trop tôt se taire; j'ai loüé *Moliere* autrefois en parlant de cette Piece (1), & je conviens qu'il mérite toute sorte de loüange par rapport au génie & à l'art qu'il y a mis; mais pour ce qui regarde les mœurs, loin de l'approuver je suis au contraire persüadé que ses plus grands partisans (parmi lesquels j'ose me compter, d'autant plus que je l'ai étudié à fond) je suis persüadé, dis-je, que ses plus grands partisans pensent comme moi de l'*Ecole des Maris*, & la banniroient, comme je fais, du Théâtre de la réforme.

(1) *Observations sur la Comédie, &c.* pag. 157, & suivantes.

L'ECOLE DES FEMMES,

CEtte Comédie eſt le contre-pied de la précédente: dans l'*Ecole des Maris* c'eſt l'eſprit qui ſert la paſſion, & dans l'*Ecole des Femmes* c'eſt la paſſion qui donne de l'eſprit : l'une & l'autre de ces Pieces ſemblent être imaginée tout éxprès pour gâter le cœur & pervertir l'innocence de la jeuneſſe la mieux élevée ; les filles d'eſprit & les innocentes y trouvent également des leçons très dangereuſes ſur un point qui ne devroit jamais être traité devant les jeunes gens, & moins encore ſur le Théâtre que par tout ailleurs. Enfin ce ſont deux Pieces qui ne devroient jamais trouver d'Auditeurs ni de Spectateurs, parce que la morale

en eſt déteſtable, & doit bleſſer toutes ſortes de perſonnes.

Les gens de talent & de goût diront ſans doute que c'eſt un grand malheur de ne pas trouver des éxpédiens pour corriger ces deux Pieces, qui du côté de l'art & du génie, ſont des modeles ſi parfaits & ſi propres à ſervir d'Ecole aux Poëtes : peut-être même me reprochera-t'on de ne l'avoir pas tenté ; mais je réponds qu'après les avoir éxaminées avec ſoin je les ai trouvées telles que je les avois d'abord enviſagées, c'eſt-à dire non ſuſceptibles d'aucune correction ; quant aux Poëtes qui les regreteront, je les exhorterai à les étudier dans leurs cabinets, à condition néanmoins qu'ils ſe propoſeront ces deux Comédies, autant comme des modeles à fuir par rapport aux

mœurs, qu'à imiter par rapport au talent.

GEORGE DANDIN.

LA simple lecture de cette Piece fait sentir qu'elle ne peut être admise sur un Théâtre où les mœurs sont respectez, d'autant plus que la représentation donne encore plus de force aux mauvais éxemples qui n'y sont que trop répétez. Ce n'est pas cependant que *Moliere* n'y ait mis d'excellentes choses pour corriger la vanité d'un Bourgeois qui veut s'élever au dessus de sa condition par une alliance disproportionnée : mais les bonnes mœurs ont sans comparaison beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans la Comédie de *Géorge Dandin*, dont *Moliere* a puisé le

ſujet dans une Nouvelle de *Boccace.* Je crois l'avoir déja remarqué, toutes les fois que *Moliere* a été inventeur ſes Pieces ont été correctes, mais quand il a voulu copier, il s'eſt trop aſſujetti à ſes modeles: Qu'il me ſoit permis d'ajoûter que ſi *Boccace* en ce cas mérite d'être blâmé, *Moliere* n'en eſt pas plus excuſable d'avoir tiré de cet Auteur Italien le ſujet d'une Comédie ſi ſcandaleuſe.

CONCLUSION
DE L'OUVRAGE.

J'AI toujours penſé que le Théâtre étoit plus propre à exciter les paſſions qu'à les corriger, comme ſes Protecteurs le prétendent. Pour la concluſion de mon Ouvrage j'éxpoſerai ici quelques réfléxions que j'ai faites autrefois ſur les répréſentations Théâtrales; peut-être ſerviront-elles à défendre mon opinion, & en même tems à fortifier les raiſons qui m'ont déterminé à ſouhaiter & à conſeiller la Réformation du Théâtre.

Une foule d'Ecrivains tant anciens que modernes donnent des notions certaines de la foibleſſe

des Poëmes dramatiques dans leur origine chez les différentes nations; & par l'éxamen de ces Poëmes, qui, pour la plûpart ſont encore entre nos mains, nous ſommes nous mêmes en état de juger de la lenteur des progrès qu'ont fait les Poëtes avant que d'arriver au point de perfection où ſe trouve les Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*. *Si* nous étions dans l'obſcurité ſur cet article, & qu'il prit envie à quelqu'un de ſoutenir que le Théâtre, dans ſes commencemens, a été tel que nous le voyons dans les deux Poëtes qui viennent d'être nommez; tout le monde ſe révolteroit contre un ſentiment ſi contraire à l'expérience, qui nous apprend que le patétique & le ſublime, tels qu'on les trouve dans *Sophocle* & dans *Euripide*, ne peuvent

être des coups d'essai de l'esprit humain.

En effet l'invention du Théâtre qui aujourd'hui (faute d'y réfléchir) n'est pas regardée avec l'admiration qui lui est dû, cette invention, dis-je, supposoit dans l'esprit où elle a pris naissance, des idées confuses du merveilleux, où les grands Hommes ont peut-être toujours voulu atteindre, mais où ils n'ont pû réellement parvenir qu'après un nombre infini de réfléxions, d'éxamens & de rapports combinez, qui supposent nécessairement de longues études, une tête bien faite, & surtout un génie supérieur. Cependant dans ces premiers Poëmes dramatiques, ainsi que dans ces derniers, l'Auteur se proposoit pour but principal de plaire à ses Spectateurs : car soit qu'il voulut les

corriger, soit qu'il voulut simplement les amuser, il est certain qu'il ne pouvoit réüssir ni dans l'un ni dans l'autre de ces projets, qu'en faisant sur leurs esprits une impression, qui leur rendit aimables ou ses leçons ou ses jeux ; si quelques Poëtes n'ont pû arriver à ce but ce n'est point la faute dv Théâtre, mais uniquement de l'Auteur ou de l'Acteur, comme on va tâcher de le faire sentir.

Le Théâtre devant répréſenter des actions humaines, soit les actions éclatantes des grands Hommes telles qu'on en voit dans la Tragédie, soit les actions communes des hommes ordinaires comme dans la Comédie, il est évident que l'art principal de ce Spectacle doit consister à imiter la nature, en sorte que le Spectateur croye voir ceux qu'on

lui repréſente, & ſoit affecté de la même maniére qu'il le ſeroit ſi l'action repréſenté ſe paſſoit réellement devant ſes yeux. Or, il arrive quelquefois que les Auteurs au lieu de copier la nature la défigurent : & de l'autre côté que les Acteurs la font tellement grimacer que le Spectateur qui la cherche ne peut la reconnoître ; Mais lorſqu'un Auteur eſt parvenu à bien peindre la nature & que les Acteurs récitent la Piece dans ſon véritable ton, en ſorte que l'éſprit ſéduit agréablement, prenne la fiction pour la vérité même : alors on eſt obligé de convenir qu'une repréſentation Théâtrale eſt un amuſement ſupérieur à tout autre Spectacle public tel qu'il puiſſe être, parce qu'en ſatisfaiſant les yeux, il intéreſſe le cœur & l'éſprit.

Tout Spectacle public ex-

cite quelqu'impreſſion dans l'ame. Un Carrouſel éxcite le courage: une courſe de Chevaux la curioſité & l'émulation : un Bal fait naître des mouvemens différens ſelon les diſpoſitions des Spectateurs : un Feu d'artifice éxcite la joye: une Pompe funebre la triſteſſe, & ainſi des autres. Le Spectacle du Théâtre eſt le ſeul qui embraſſe & qui éxcite toutes les affections & toutes les paſſions du cœur humain ; il y a telle repréſentation qui inſpire la joye, la triſteſſe, la colere, l'amour, les larmes & les ris ; & tous ces mouvemens s'emparent bien ſouvent dans un ſeul jour du cœur des Spectateurs, juſqu'à leur faire ſentir toutes ces différentes impreſſions à la fois.

C'eſt là, je penſe, une des principales cauſes qui, dans les prémiers ſiecles du Chriſtianiſme,

a engagé les Peres de l'Eglise à proscrire le Théâtre des Payens; & c'est peut-être par la même raison que de nos jours les personnes pieuses se font un devoir de s'abstenir du Théâtre, & même de le condamner. Les uns & les autres ont compris sans doute, que les Poëtes dramatiques sont en possession d'inspirer dans le cœur des Spectateurs telles passions qu'il leur plaît : & que l'objet unique des Acteurs est de donner à l'impression de ces passions toute la force & toute la vivacité dont leur art est susceptible.

Sans éxaminer s'il est utile ou dangereux d'agiter le cœur humain jusqu'à ce point, ni le risque évident que courent ceux qu'on fait subitement passer d'un état de tranquillité & de repos à celui d'iquiétude, de colere, ou

de toute autre paſſion : ſans, dis-je, éxaminer ces points, je me bornerai ſeulement à parler de la paſſion d'amour, que je vais comparer dans la Tragédie du *Cid* à toutes les autres impreſſions que cette même Piece peut inſpirer.

Je ſuppoſe que quelqu'un des Spectateurs aura par préférence été touché en voyant repréſenter le *Cid* de l'impétueux tranſport du Comte de *Gormas*, & qu'en conſéquence il conſervera un mouvement d'indignation contre ce Comte ; un autre au contraire s'en retournera pénétré de la généreuſe compaſſion qu'il aura reſſenti pour *Rodrigue* lorſqu'il apprend l'inſulte faite à ſon pere : un troiſieme enfin animé par le courage de *Rodrigue*, remportera du Théâtre des ſentimens de vengéance. Voilà trois Spec-

tateurs agitez de trois différentes passions : & je conviens que leur agitation subsistera pendant quelque tems en se calmant successivement & peu à peu ; mais après deux ou trois heures au plus, tous ces mouvemens s'appaiseront & la tranquillité reviendra aussi parfaite qu'elle étoit avant qu'ils allassent au Théâtre ; par malheur la même chose n'arrivera pas à ceux qui auront été vivement agitez & touchez de la malheureuse catastrophe de la tendre passion que *Chimene* & *Rodrigue* ressentent l'un pour l'autre. La passion d'amour fait impression sur tous les hommes, & non seulement une impression vive, prompte & indélibérée, mais encore une impression durable & permanente, pendant que les autres passions ne font qu'une impression passagere, comme si la

paſſion d'amour, plus homogéne & naturelle à l'homme, tenoit de plus près que toute autre à l'humanité. Pour ſe livrer à l'envie, à la vengeance, à la colere, au ſoupçon, &c. il eſt néceſſaire d'être mal né, d'avoir un mauvais caractére & ſouvent le cœur corrompu: pour aimer il ſuffit d'être homme.

Je crois donc qu'il faut convenir que ſi le Théâtre éxcite toutes les paſſions, jamais, ou rarement du moins, il parvient à en déraciner quelqu'une; & comme la paſſion de l'amour eſt la plus dangereuſe, parce qu'elle eſt la plus ſéduiſante, je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire de réformer le Théâtre en ce point, comme je l'ai dit tant de fois, & comme je me flatte même de l'avoir prouvé.

PLAN

PLAN
DU THEATRE
ET AUTRES REGLEMENS,

Qui ſont la ſuite de ce qu'on a déjà vii, page 106 de l'Ouvrage.

IL faudroit conſtruire un Théâtre nouveau aux dépens de la Ville, mais qui pût contenir pour le moins le double de Spectateurs de ce que les Théâtres de Paris contiennent ; on pourra prendre pour modele, ſi on le trouve bon, le Théâtre qu'on voit à Florence où le Cardinal de Médicis, qui l'a fait bâtir, a voulu que les Spectateurs des

deux ſexes fuſſent placez ſéparément les uns des autres (1). Ce Théâtre auroit cinq rangs de Loges : le premier, le ſecond, le troiſieme & le quatrieme à l'ordinaire des grands Théâtres ; pour le cinquieme, qu'on nomme à Veniſe le *Rez de chauſſée*, parce qu'il eſt au-deſſous du premier rang de Loges, il feroit comme dans les Théâtres d'Italie le tour du Parterre, & le renfermeroit en entier : le premier rang ſeroit deſtiné à la Nobleſſe, le ſecond à la Bourgeoiſie, le troiſieme & le quatrieme ſeroient pour le peuple, & pour ceux qui autrefois ſe plaçoient au Parterre. On tireroit deux avantages d'une pareille diſpoſi-

(1) Dans la Préface *Delle Poeſie dramatiche di Giovann Andrea Moniglia.* Tom. I. pag. 13. Florence 1689.

tion, l'un que les honnêtes gens, qui ſont ſi ſouvent incommodez des caprices du Parterre, en ſeroient plus éloignez : l'autre qu'on arrêteroit les mutins plus aiſément & ſans ſcandale. On ne placeroit jamais ni bancs, ni chaiſes ſur le Théâtre : perſonne ne pourroit s'y tenir debout, parce que ce ſont là autant d'inconveniens pour la repréſentation. Les Spectateurs n'auroient jamais entrée dans l'Orqueſte où les Symphoniſtes ſeuls ſeroient reçus. Le Parterre, qui ſeroit élevé en Amphithéâtre depuis l'Orqueſte juſqu'au fonds de la Salle, deviendroit une place très commode & la meilleure de toutes : auſſi bien que le rang des Loges du *Rez de chauſſée*, & bientôt les Dames & les Seigneurs les préféreroient aux premieres Loges ; malgré les cinq

rangs de Loges l'élevation du Théâtre n'excederoit pas la hauteur des Théâtres d'à préſent.

Ce Théâtre feroit partie d'un Bâtiment capable de loger commodément, non ſeulement les Acteurs & les Actrices de la Troupe, mais encore les Comédiens qui auroient eu permiſſion de ſe retirer. Ce Bâtiment contiendroit de plus une Salle pour le Conſeil : enfin tous les lieux néceſſaires pour le ſervice du Théâtre & des Acteurs : des Cours avec des Boutiques, qui joüiroient d'éxemption, &c...

En établiſſant le Théâtre de la Réforme, il ſeroit injuſte de ne pas pourvoir à l'entretien honnête des Actrices de l'ancien Théâtre qui ſe retireroient de leur bon gré, ou qui ſeroient congédiées; on auroit donc ſoin de les placer dans des Commu-

hautez, & par préférence dans celles qu'elles choisiroient, avec des pensions suffisantes pour leur subsistance. Les Acteurs de même seroient aussi placez ou pensionnez; & quand aux fonds nécessaires pour ces pensions passageres, & même pour l'entretien du Bâtiment & les réparations du Théâtre dans la suite des tems, on les trouveroit ou dans une Loterie, ou dans telle autre sorte d'imposition que les Magistrats jugeroient moins à charge au Peuple, ou plus aisée à lever.

Les Acteurs & les Actrices du Théâtre de la Réforme seroient logez, comme nous avons déjà dit, & joüiroient chacun d'une pension proportionnée à leurs services: ils conserveroient leur pension & leur logement même en se retirant; bien en-

tendu cependant que dans le le temps qu'ils éxerceroient, la penſion ſeroit plus forte, & qu'en quittant elle ſeroit moindre : de même ſi par accident ou par maladie quelqu'un des Acteurs devenoit hors d'état de travailler, on lui donneroit la penſion & le logement comme s'il avoit ſervi le tems preſcrit.

Un an après l'ouverture du Théâtre de la Réforme, les Comédiens de Province ſeront obligez de ſe ſoumettre à la même Réforme ; ceux qui voudront ſuivre la Profeſſion auront ſoin de ſe conformer en tout au Théâtre de la Capitale, qui leur fournira des Copies de toutes les Pieces ou anciennes ou nouvelles qu'il aura adopté, à meſure qu'il en aura fait uſage.

Afin que le Théâtre ne puiſſe jamais manquer de Sujets, outre

les Comédiens de Province, sur lesquels il faut peu compter ainsi que sur les enfans de la Capitale, je crois qu'il seroit de la prudence d'élever & d'instruire pour le Théâtre une demie douzaine de garçons, & autant de filles; une ancienne Comédienne, & un ancien Comédien auroient le soin de les former dans des logemens séparez; on leur donneroit en même tems des principes de religion & de piété, & on leur feroit apprendre un métier pour leur préparer une ressource, si par hazard à un certain âge on ne leur trouvoit pas les talens nécessaires pour le Théâtre, ou s'il leur survenoit quelque défaut qui ne leur permit pas d'y joüer: dans ces deux cas la bonne éducation qu'ils auroient reçus, jointe aux secours qu'on leur procureroit, les mettroit en

état de trouver un autre établiſſement que celui du Théâtre.

Il me paroît d'une néceſſité indiſpenſable que le Souverain ou le Sénat mette un fond conſidérable dans la Caiſſe du nouveau Théâtre, ce fond ſervira à acheter des anciens Comédiens tout ce qui pourra être utile à leur ſucceſſeur, Décorations, Magazin, Uſtencils, &c... d'un autre côté la Ville achetera le fonds de l'ancien Théâtre, & des deniers de la Caiſſe on payera les habits des particuliers, étant juſte que tout ce qu'on achetera de l'ancienne Troupe ſoit payé argent comptant : d'autant plus que les Comédiens qui ſe retireront, de même que ceux qui prendront leur place, n'en auront plus beſoin & trouveront dans le nouveau Magazin tout ce qui leur ſera néceſſaire.

Il eſt inutile, je penſe, d'entrer dans un plus grand détail de tous les arrangemens qui peuvent être pris pour l'établiſſement & le bon ordre du nouveau Théâtre, & qui n'échaperoient pas aux lumieres du Conſeil, ſi le Plan en étoit agréé par le Souverain.

FIN.

TABLE

PREMIERE PARTIE.

Chapitre premier.

Comparaiſon des Théâtres anciens avec les modernes. pag. 1

Chapitre ſecond.

De la paſſion d'amour ſur le Théâtre. 17

Chapitre troiſieme.

Réfléxions ſur le renouvellement du Théâtre. 36

Chapitre quatrieme.

Des Femmes de Théâtre. 41

TABLE.

Chapitre cinquieme.

Du principal motif de la Réformation du Théâtre. pag. 49

Chapitre ſixieme.

Les obſtacles qu'on peut rencontrer pour parvenir à la Réformation du Théâtre. 58

Chapitre ſeptieme.

Quelle doit être la Comédie après la Réformation du Théâtre. 69

DEUXIEME PARTIE.

Méthode & réglement pour réformer le Théâtre. 86

Réglemens pour la Réformation du Théâtre. 98

TROISIEME PARTIE.

Tragédies à conſerver ſur le Théâtre de la Réformation.

Avant Propos. 117

TABLE.

Tragédies à conſerver.

Athalie. pag. 128
Iphigénie en Aulide. 129
Héraclius. 131
Stilicon. 133
Andromaque. 134
Dom Sanche d'Arragon. 137
Polyeucte. 146
Manlius Capitolinus. 150
La Thébaïde. 152
Eſther. 156
Inès de Caſtro. 157
Atrée & Tyeſte. 162
Radamiſte & Zénobie. 167
La mort de Céſar. 171
Oreſte & Pilade. 172
Brutus. 174

QUATRIEME PARTIE.

Tragédies à corriger.

Britanicus. 179
Cinna. 181

Œdipe. pag. 185
Les Horaces. 192
Sertorius. 193
Géta. 198
Pénélope. 207
Médée. 210
Agrippa. 220
Romulus. 224
Jugurtha. 227
Amasis. 231

CINQUIEME PARTIE.

Tragédies à rejetter.

Le Cid. 234
Bérénice. 235
Pompée. 239
Mythridate. 240
Rodogune. 242
Le Comte d'Essex. 247
Phédre. 253
Aléxandre le Grand. 255
Vinceslas. 257

Bajazet. pag. 260
Aſtrate Roy de Tyr. 263

SIXIEME PARTIE.

De la Comédie. 266

Comédies à conſerver.

Le Miſentrope. 275
Le Chevalier Joüeur. 278
Les Femmes Sçavantes. 284
Les Précieuſes ridicules. 290
Les Fâcheux. 293

Comédies à corriger.

L'Avare de Moliere. 294
La Mere coquette. 302
Les Plaideurs. 305
La Réconciliation Normande de M. du Freſny. 309
Le Cocu imaginaire. 311

TABLE.

Comédies à rejetter.

L'Ecole des Maris. 312
L'Ecole des Femmes. 315
George Dandin. 317
Conclusion de l'Ouvrage. 319
Plan du Théâtre, &c. 329

Fautes à corriger.

Page 25. ligne 19. dans ma seconde, *lisez* dans ma troisieme.
Page 273. ligne seconde, on droit, *lisez* on diroit.

ESSAI

SUR LES MOYENS

De rendre la Comédie utile aux Mœurs.

PAR M. DE B.*** uzonière

(Roucl de buzonière d'Orleans

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

ON a donné beaucoup de regles juſqu'ici ſur la conſtruction méchanique, ou ſur la maniere d'élever l'édifice d'un Poëme dramatique, & l'on n'a preſque rien dit ſur ce qui le rend principalement utile à la ſociété, ſavoir, ſur le but qu'il doit ſe propoſer de corriger les mœurs. On a preſque cru qu'il étoit ſuffiſant qu'un Poëme renfermât exactement les trois unités de temps, de lieu

& d'action, pour être parfait, quoique cette perfection ne ſoit qu'un très-petit commencement de celle à laquelle il doit tendre. Faire une guerre ouverte aux vices qui déſolent la ſociété, inſpirer aux ſpectateurs des ſentimens de vertu, leur faire reſpecter le Souverain & aimer leur patrie, voilà ſon but.

Quoique ce but n'ait pas été ignoré de la plupart de nos Auteurs comiques, peu y ſont parvenus, pour n'avoir pas ſuivi la route qu'il falloit ſuivre. Monſieur Rie-

coboni fit imprimer il y a pluſieurs années un Traité intitulé de la Réformation du Théâtre. *Ses idées furent diverſement reçues du public ; on rendit juſtice à la ſageſſe de l'Auteur, mais on n'approuva pas généralement ſes moyens de réformation, qui, à dire vrai, équivalent preſque à une ſuppreſſion entiere des ſpectacles. Cependant comme cet ouvrage a ſes partiſans, & qu'il contient réellement des préceptes très-utiles & dont on pourroit profiter, le Libraire s'eſt déterminé à en donner une nouvelle édition.*

J'ai cru que le public ne seroit pas fâché de voir à la suite de cet ouvrage, un Traité intitulé, Essai sur les moyens de rendre la Comédie utile aux mœurs. *Nous avons le même but M. Riccoboni & moi ; mais nous proposons des moyens différens : ces deux ouvrages réunis dans le même volume, pourront être aisément comparés par les lecteurs, qui se décideront en faveur des moyens qui leur paroîtront les plus praticables.*

ESSAI
SUR LES MOYENS
De rendre la Comédie utile aux Mœurs.

LE penchant naturel qu'ont tous les hommes pour la ſatire, a donné naiſſance à la Comédie. Les fruits qui ſont la ſuite d'une ſatire ſage & modérée, ont fait adopter ce ſpectacle chez preſque toutes les nations tant anciennes que modernes. En effet, eſt-il rien de plus utile pour la jeuneſſe, que de lui propoſer des exemples frappans à ſuivre ou à éviter; de lui peindre les ravages du vice dans l'ordre moral ou politique, & de lui repréſenter les heureux effets de la vertu? La Comédie a un grand avantage au-deſſus des inſtructions philoſophiques, conte-

nues dans une infinité de bons ouvrages, en ce qu'elle expoſe ſous les yeux un tableau animé des paſſions humaines, & qu'elle ébranle fortement les ſens, pour porter par leur canal la conviction juſqu'au fond du cœur : car telle eſt la loi de l'union de l'ame avec le corps, que toutes nos idées ont pour cauſe premiere les objets ſenſibles, leſquels ne peuvent parvenir juſqu'au ſiége intellectuel ſans y avoir été portées par les ſens qui veillent ſans ceſſe autour de l'ame pour l'avertir de ce qui ſe paſſe hors d'elle. On concevra aiſément d'après ce principe, qu'une inſtruction miſe en action, c'eſt-à-dire, qu'une action qui renferme une vérité utile, étant repréſentée d'après nature, fera bien plus d'impreſſion dans l'ame des ſpectateurs, que n'en feroit la même action que les mê-

mes perſonnes ſe ſeroient contentées de lire. La repréſentation étant eſſentielle à la Comédie, donne donc aux vérités qu'elle renferme un degré de force, que n'auroient point les mêmes vérités dénuées du ſecours de la repréſentation. Ce principe nous conduit donc naturellement à reconnoître l'utilité de la Comédie, & à convenir que ce genre d'inſtruction eſt plus propre que tout autre à corriger les hommes. L'utilité de la Comédie étant reconnue, ce ſeroit ici la place d'examiner quelle eſt la forme qui lui convient le mieux pour parvenir au but qu'elle ſe propoſe de corriger les mœurs; ſi la Comédie grecque étoit plus proche de la perfection morale que la nôtre, en nommant les perſonnes vicieuſes qu'elle expoſoit à la ſatire publique; enfin ſi

l'exclusion des Actrices sur les Théâtres Grecs & Romains, n'étoit pas plus propre à laisser dans l'ame des Spectateurs des impressions de vertu dégagées de tout mêlange de volupté qu'on remporte presque nécessairement de nos Spectacles. Mais sans entrer dans toutes ces discussions sur la Comédie ancienne & moderne, discussions qui n'aboutiroient vraisemblablement qu'à faire pencher la balance du côté de l'une ou de l'autre sans faire adopter la meilleure, je me bornerai; 1°. à examiner la Comédie dans sa nature, c'est-à-dire dans le but qu'elle doit se proposer; 2°. ensuite j'examinerai si les Comédies Françoises ont atteint le vrai but que se propose la Comédie; 3°. enfin je rechercherai s'il n'y a pas quelques obstacles qui s'opposent parmi nous à la perfection de la Comédie.

PREMIERE PARTIE.

Quelle eſt l'eſſence de la Comédie.

LA Comédie eſt une ſatire des mœurs. Le but de la ſatire eſt de corriger les mœurs quand elles ſont mauvaiſes; & je crois que pour les corriger, il ſuffit de les peindre d'après nature, ſans les charger d'un ridicule que les hommes ſavent bien y attacher d'eux-mêmes. A Athenes, pour empêcher un jeune homme de ſe livrer à l'excès du vin, on enivroit un eſclave, & on le faiſoit paroître dans le plus fort de ſon ivreſſe aux yeux de celui qu'on vouloit garantir de ce vice. La ſeule vue de l'état affreux où réduit l'ivreſſe, eſt donc capable d'en garantir; voilà préciſément une Comédie. Il eſt

donc du devoir de la Comédie de préſenter les vices tels qu'ils ſont, & de ne s'occuper du ridicule, qu'en tant qu'il naît du fond des vices mêmes, & qu'il peut contribuer à en inſpirer plus d'horreur. Je ſens que je contredis ici les idées généralement adoptées touchant la nature de la Comédie ; c'eſt pourquoi je dois appuyer mon ſentiment des raiſons les plus ſolides.

On a cru juſqu'à preſent que les ridicules des vices étoient le fondement eſſentiel ſur lequel devoient porter toutes les inſtructions comiques, & l'on n'a pas fait attention que cette méthode étoit diamétralement oppoſée au but de la Comédie ; car en s'attachant principalement à ne jouer que les ridicules des vices, il eſt évident qu'on néglige le fon du vice : il eſt

encore évident qu'on n'inſpire aux hommes de l'horreur que pour les ridicules, pendant qu'il faudroit leur en inſpirer pour les vices. Qu'on analyſe d'après ce principe, la plupart de nos Comédies, & l'on en tirera cette maxime générale, que l'exemption du ridicule eſt tout ce que la ſociété exige de nous; & moi je penſe au-contraire qu'on peut ſans danger laiſſer ſubſiſter les ridicules, mais qu'on ne peut pas de même laiſſer ſubſiſter les vices. La Comédie a donc perdu de vue le point capital qui devoit fixer toute ſon attention, pour n'en prendre que l'acceſſoire : il faut donc convenir que la Comédie pour parvenir à ſon but, doit lancer tous ſes traits ſur le fond du vice, & laiſſer aux hommes

le ſoin d'en chercher le ridicule. En effet le vice n'eſt pas dangereux parce qu'il eſt ridicule, mais parce qu'il entraîne après lui des ſuites funeſtes : par exemple, l'ivrognerie n'eſt pas un vice dangereux, parce qu'il met celui qui en eſt dominé dans un état d'extravagance qui lui attire les regards de tous les paſſans ; parce qu'il lui fait dire cent choſes déraiſonnables qui le font prendre pour un inſenſé ; mais bien parce qu'un ivrogne va dépenſer au cabaret l'argent qui ſeroit mieux employé au ſoutien de ſa famille ; mais bien parce qu'un ivrogne pour contenter ſa malheureuſe paſſion, laiſſe manquer de pain à ſa femme & à ſes enfans ; parce qu'il perd le goût du travail, & tombe lui-même dans la miſere inſéparable de la fainéantiſe ; mais bien parce qu'un homme

dans l'état d'ivreſſe perd le ſentiment de ſa propre conſervation, & qu'étant privé de raiſon, il n'a plus de frein qui puiſſe s'oppoſer à ſes mauvais penchans. Veut-on un autre exemple? prenons l'avare ſur lequel les meilleurs peintres comiques ont travaillé.

Dira-t-on qu'un avare eſt un homme dangereux, parce qu'il querelle à chaque heure du jour ſes enfans & ſes valets, ſur la conſommation exceſſive des proviſions domeſtiques; parce qu'il s'habille de toile pouvant porter un habit de drap; parce qu'il nettoie lui-même ſes lampes, & ramaſſe l'huile qui eſt au fond pour lui tenir lieu de pommade; parce qu'il égoutte le vin qui eſt au fond des verres quand le repas eſt fini, & cent autres petites ſingeries qu'on lui prête pour

nous faire rire ? Je ne le penſe pas : je crois qu'on aura une idée bien plus juſte de l'avare & bien plus capable de faire impreſſion, quand on ſe le repréſentera comme un homme qui ſe laiſſe mourir de faim, & qui refuſe la nourriture néceſſaire à ſes enfans & à ſes domeſtiques; comme un homme qui ne donneroit pas un écu pour racheter la vie à ſon voiſin ; comme un homme enfin en qui l'amour de l'argent éteint toute humanité ; qui quoique très-riche refuſe de marier & de donner des états à ſes enfans ; qui fait tort à la ſociété en accumumulant des richeſſes qui devroient circuler. Je laiſſe au lecteur à penſer lequel de ces deux portraits de l'avare, lui donne le plus d'horreur pour l'avarice : s'il héſite à prononcer, je vais ajouter une réflexion qui le

décidera peut-être. Je demande à quelqu'un qui ſe trouve malheureuſement ſous la puiſſance d'un avare, ſi toutes les actions de cet avare l'excitent à rire, & ſi au contraire il ne maudit pas cent fois le jour, celui dont il éprouve la cruelle avarice. Si la réponſe à ma queſtion eſt telle que je la ſuppoſe, j'aurai donc raiſon d'en conclure, que le portrait d'un avare qui tombe moins ſur le fond du vice, que ſur les manieres du vicieux, autrement dites le ridicule, eſt un portrait manqué & qui n'atteint pas le but de la Comédie, qui eſt de corriger les hommes.

Mais j'entends déja qu'on me fait une grande objection: écoutons, & nous tâcherons d'y répondre. En excluant, me dit-on, de la Comédie le ridicule qui tombe ſur l'extérieur du vice, ou

ſa maniere d'être, vous ôtez à la Comédie ſon plus grand agrément, qui eſt celui de corriger les mœurs en faiſant rire, & de faire paſſer dans l'ame des Spectateurs d'utiles vérités par le canal du plaiſir.

Il eſt de l'eſſence de la Comédie de faire rire. Horace dit dans un endroit de ſes ouvrages, que l'on peut dire la vérité en riant; & dans un autre endroit, que la raillerie atteint plutôt ſon but qu'une réprimande dure & impérieuſe. Voilà, ſi je ne me trompe, ce qu'on peut dire de plus fort pour réfuter mon opinion : examinons ſi cette objection eſt auſſi ſolide que ſpécieuſe. Pour la réſoudre, il eſt à propos de ſe rappeller le principe que j'ai établi ci-deſſus, ſavoir que la Comédie eſt le portrait naturel des mœurs. Or comme

les mœurs ſont ou bonnes ou mauvaiſes, la Comédie peut s'exercer ſur les bonnes ou ſur les mauvaiſes mœurs. Elle peut repréſenter une action vertueuſe, pour encourager les hommes à la pratique de la vertu, ou une action vicieuſe, pour leur faire éviter le ſentier du vice. Je demande maintenant s'il eſt de l'eſſence d'une action vertueuſe ou d'une action vicieuſe, de faire rire ceux devant qui elle ſe paſſe; je ne crois pas qu'on ſe range du côté de l'affirmative, à moins qu'on ne ſoutienne qu'il eſt riſible de voir une fille alaiter ſon pere, ou bien qu'il eſt plaiſant de voir un homme qui, après s'être ruiné au jeu, va ſe précipiter dans le fleuve. S'il n'eſt pas de l'eſſence d'une action vertueuſe ou vicieuſe d'exciter à rire ceux devant qui elle ſe paſſe,

il n'eſt pas par conſéquent de l'eſſence de la Comédie de faire rire les Spectateurs, puiſque la Comédie ne traite que des actions vertueuſes ou vicieuſes. Je dis plus, une Comédie qui a beaucoup fait rire les Spectateurs a manqué ſon effet; car c'eſt une preuve que l'Auteur aura pris du vice tout ce qu'il renfermoit de ridicule, & qu'il s'en ſera tellement occupé, que les Spectateurs n'auront rien trouvé d'odieux ou de révoltant dans ce vice dont on vouloit cependant les corriger. Ceci pourra paroître ſingulier à la plupart de ceux qui ſont accoutumés à regarder la Comédie comme un Spectacle de pur amuſement; mais je les prie de mettre à part les préjugés que l'habitude leur a fait contracter, & d'examiner quelques Comédies d'après les prin-

cipes conſtitutifs de ſon eſſence ; j'eſpere après cela, que la plupart de mes lecteurs trouveront mon opinion moins extraordinaire.

Reprenons l'autre partie de l'objection qu'on vient de me faire. On me dit qu'en excluant de la Comédie le ridicule qui tombe ſur l'extérieur, ou ſur le maniere d'être du vice, je prive la Comédie de ſon plus grand avantage, qui eſt de faire paſſer par le canal du plaiſir d'utiles vérités dans l'ame du Spectateur. Avant de répondre à cette objection, il eſt à propos que je m'explique ſur ce que j'entends par l'excluſion du ridicule ; je ne prétends pas interdire à la Comédie la peinture du ridicule qui ſe trouve dans les vices qu'elle attaque, pourvu que ces vices ne ſoient tels que parce qu'ils ſont

ridicules ; mais lorſque les vices qu'elle attaque ſont dangereux, elle ne doit point leur prêter pour amuſer les Spectateurs, un ridicule qui ne ſerviroit qu'à affoiblir l'horreur qu'on en doit concevoir : de plus, ſi la Comédie veut ſe renfermer exactement dans les bornes qui lui ſont preſcrites, c'eſt-à-dire, ſi elle veut corriger les hommes, elle n'attaquera que des vices eſſentiels, c'eſt-à-dire, ceux dont les ſuites ſont funeſtes à la ſociété, & laiſſera aux Théâtres de la foire ſaint Germain, le ſoin d'amuſer le peuple par la peinture des vices ridicules.

Après la diſtinction que je viens de faire, je puis établir pour maxime générale, que la bonne Comédie exclut le ridicule qui tombe ſur l'extérieur ou ſur la maniere d'être du vice : la

raiſon que je vais tâcher de donner de cette regle, ſervira de réponſe à l'objection qu'on m'a faite ci-deſſus. Je conviens par la malignité qui caractériſe l'eſprit humain, que c'eſt un très-grand plaiſir de voir ſon ſemblable tourné en ridicule, & de pouvoir ſe mettre au-deſſus de lui: je conviens qu'on jouit avec ſatisfaction de l'embarras d'un jeune provincial qui ſe préſente d'un air gauche dans un cercle brillant, qui ſalue d'un air timide, & qui perd contenance: je conviens qu'on eſt charmé de voir un homme qui ſe laiſſe duper comme un ſot: pourquoi cela? C'eſt que chacun dit en ſoi-même, Je ne reſſemble point à cet homme-là, je ſuis plus excellent que lui. Il s'enſuit de ce tableau, que la Comédie dont le but eſt de corriger les mœurs, les rend

plus mauvaises, puisqu'elle contribue à fortifier & à étendre l'amour-propre qui ne nous est déja que trop naturel. On sort d'un pareil Spectacle plus suffisant, plus orgueilleux & plus impertinent qu'on n'y étoit entré ; on est bien résolu d'éviter le ridicule du vice, c'est-à-dire, sa maniere d'être extérieure ; mais on est déterminé d'en conserver le fond, s'il est intéressant pour nous de le conserver : c'est ce qui fait que la Comédie parmi nous n'a produit d'autre effet jusqu'ici, que de supprimer le ridicule du vice, sans le détruire ; & il étoit naturel que cela arrivât ainsi, puisque généralement parlant, la Comédie a lancé tous ses traits plutôt sur la maniere d'être extérieure du vice, que sur le fond du vice. En excluant de la Comédie la peinture du ridicule, je ne la prive donc

donc pas d'un grand avantage, puiſque la peinture du ridicule ne produit d'autre effet, que de ſupprimer les ridicules, ce qui eſt fort peu de choſe en comparaiſon du but que la Comédie doit ſe propoſer.

Quant aux deux préceptes d'Horace : le premier qui enſeigne que rien n'empêche de dire la vérité en riant, ne peut avoir aucune application à la Comédie ; il ne regarde que ceux qui étant chargés de la conduite d'autrui, doivent être pleins de douceur & de bonté pour leurs éleves. Cette maxime leur enſeigne à ſemer quelques fleurs ſur le chemin de la ſageſſe & de la vertu, dans lequel ils veulent les faire marcher : cette maxime condamne ces maîtres durs & impérieux, qui dégoûtent de faire le bien par la maniere dont

ils le dépeignent, & qui semblent avoir moins à cœur d'inculquer dans l'esprit de leurs Disciples les divines leçons de la sagesse, que de leur prouver qu'ils sont eux-mêmes des sages par excellence.

Le second précepte d'Horace, qui dit que la raillerie produit souvent plus d'effet qu'une réprimande dure & sévere, peut être vrai ; mais non-seulement cette maxime n'a aucun rapport à la Comédie, mais même il est très-dangereux d'en faire usage dans quelque cas que ce soit. Il y a long-temps que l'on convient assez généralement qu'un honnête homme ne doit pas se permettre la plus innocente raillerie. La raillerie humilie trop l'amour-propre, pour que celui qui l'a essuyée ne cherche pas à se venger ; il y a des momens où

l'homme eſt aſſez de bonne foi pour avouer qu'il a un tel défaut. Mais ſi ce même homme eſt raillé ſur ce défaut, non-ſeulement il n'en conviendra plus, mais il cherchera à perdre ſon impertinent Cenſeur ; d'où je conclus que la raillerie ne fait qu'humilier ſans rendre meilleur, ou ce qui revient au même, qu'elle peut bien engager les hommes à déguiſer leurs défauts, mais non pas à les abandonner. La Comédie qui cherche à corriger les hommes, ne doit donc point employer la raillerie, comme un moyen propre à parvenir à ce but. Cette ſeconde maxime d'Horace ne reçoit donc aucune application par rapport à la Comédie.

Reprenons en peu de mots les principes que nous avons expoſés ci-deſſus. Le but de la Comé-

die eſt de rendre les hommes meilleurs. Le moyen le plus ſûr pour y parvenir, eſt ſans doute de leur prouver qu'ils ont tort d'être comme ils ſont: la méthode la plus efficace pour faire cette preuve, eſt d'expoſer d'après nature le vice avec ſes ſuites funeſtes, & de laiſſer les Spectateurs les maîtres d'y ajouter le ridicule, s'ils en ont envie : j'ai donc eu raiſon d'établir qu'il eſt de l'eſſence de la Comédie de peindre les Mœurs d'après nature, & qu'elle s'éloigne de ſon but, lorſque ſes traits tombent plutôt ſur la maniere d'être des Mœurs, que ſur le fond des Mœurs. Les portraits du ridicule des Mœurs, enviſagés comme conſtituant l'eſſence de la Comédie, lui ſont donc totalement étrangers, puiſque le but de la Comédie étant d'inſpirer de l'horreur pour le vice, ſi elle s'arrête plus

ſur le ridicule du vice, que ſur le fond du vice, elle éloigne l'idée des dangers que le vice entraîne après lui, au-lieu que ſon devoir eſt de la rappeller à chaque inſtant. Je ſuis fâché de me trouver ici en oppoſition avec M. Marmontel, & je ne puis trop m'étonner du point de vue ſous lequel ce ſavant enviſage la Comédie. Il dit dans ſa Poétique Françoiſe, chap. 15 de la Comédie, que de la diſpoſition des hommes à ſaiſir le ridicule, la Comédie tire ſa force & ſes moyens : que le vice n'appartient à la Comédie, qu'autant qu'il eſt ridicule & mépriſable, & que dès que le vice eſt odieux, il eſt du reſſort de la Tragédie... Veut-on ſavoir maintenant quels ſont les vices qui, ſelon M. Marmontel, ſont du reſſort de la Comédie ? Ce ſont ceux qui ne ſont ni aſſez

affligeans pour exciter la compassion, ni assez révoltans pour donner de la haine, ni assez dangereux pour inspirer de l'effroi ; c'est-à-dire, que M. Marmontel réduit à rien les vices qui sont du ressort de la Comédie, ce qui ne prouve pas qu'il ait beaucoup approfondi le sujet qu'il traite ; car il ne peut pas disconvenir que la Comédie doit corriger les Mœurs : or de quelle importance sera une correction qui tombera sur des Mœurs ou des défauts qui ne seront ni affligeans, ni révoltans, ni dangereux ? Il s'ensuivra delà que le but de la Comédie est de ne rien corriger, puisqu'on ne lui laisse la liberté que d'attaquer des défauts qui n'ont aucune qualité nuisible à la Société, & auxquels il me paroît fort difficile d'assigner un rang dans le

genre vicieux. Voilà donc d'après les propres paroles de M. Marmontel, la Comédie bornée à jouer de petits ridicules, c'est-à-dire de petits riens, qui quand ils disparoîtroient ne rendroient pas les hommes meilleurs. A l'égard des vices dont les suites peuvent être funestes à la Société, la Comédie doit se donner bien de garde d'y toucher, parce qu'elle les rendroit odieux, & qu'elle pourroit persuader aux hommes de les abandonner. Moliere a sans doute entrepris sur la Tragédie, quand il a composé la Comédie de l'Imposteur; car je défie M. Marmontel de prouver que Tartuffe est ridicule, ou il peut se flatter d'avoir une grande disposition à saisir le ridicule, s'il en trouve dans ce personnage : pour moi je ne crois pas être seul de mon avis, quand je dis

que Tartuffe eſt odieux d'un bout de la piece à l'autre ; la Comédie de l'Impoſteur eſt cependant, à ce que je crois encore, une vraie Comédie ; donc les vices odieux ſont du reſſort de la Comédie. Quand M. Marmontel m'aura démontré le contraire, je ſuis prêt d'adopter ſon ſentiment.

On me demande maintenant quelle figure je crois que fera la Comédie, ſi on la travaille d'après mes principes ; je réponds qu'elle tiendra dans l'eſprit des gens raiſonnables le rang qu'elle mérite ; je n'empêche pas qu'on ne donne des Comédies bouffonnes pour ceux qui aiment que la Comédie les faſſe rire, mais je prétends que ces Comédies ſont contraires au but que doit ſe propoſer la bonne Comédie ; au-lieu que celle-ci a au-moins la gloire de travailler à la correction

des Mœurs. Je ne compte pas parmi les avantages de la Comédie, traitée selon les regles qui constituent son essence, celui de faire cesser le cri des dévots contre les Spectacles ; car il faut convenir qu'ils n'ont eu jusqu'ici que trop de raisons de déclamer contre un Spectacle qui se prétendant institué pour corriger les Mœurs, les a peut-être rendues plus mauvaises.

SECONDE PARTIE.

Si les Comédies Françoises ont atteint le vrai but que se propose la Comédie.

JE dois maintenant, suivant le plan que je me suis proposé, examiner si les Comédies Françoises ont atteint le vrai

but que la Comédie doit se proposer. Quand dans une question quelconque, on a établi un principe vrai ou supposé tel, toutes les questions qui naissent de la premiere, doivent se résoudre par le principe établi au commencement ; cette méthode synthétique de chercher la vérité a l'avantage de fixer l'attention du Lecteur, & de l'empêcher de s'égarer dans les diverses routes qui conduisent à cette recherche, en lui remettant sans cesse devant les yeux le point d'où il est parti. Il s'agit donc pour donner la solution de cette seconde question de se rappeller le principe établi au commencement de ce discours. Le but de la Comédie est de rendre les hommes meilleurs ; j'ai prouvé que pour parvenir à ce but, elle devoit moins s'attacher à pein-

dre la maniere d'être extérieure des passions, que le fond même de ces passions. Voyons maintenant si nos Auteurs se sont attachés plutôt à peindre la maniere d'être extérieure du vice, que le fond du vice; ou, ce qui revient au même, s'ils se sont appliqués à rendre le vice ridicule, plutôt qu'à en donner de l'horreur : de cet examen naîtra la décision de cette seconde question.

Le caractere dominant des François, si je ne me trompe, est de saisir avec vivacité le ridicule d'une chose, & de négliger le fond de la chose. (Quand je dis ridicule, j'entends un ridicule d'opinion, & nullement un ridicule essentiel.) Il s'ensuivra nécessairement de cette maniere de juger des François, que le vice exempt de ridicule cessera d'être

un vice, & que la vertu revêtue de ridicule ceſſera d'être une vertu. Pour ſe convaincre de cette vérité, qu'on jette un coup d'œil ſur la maniere générale dont les François jugent du mérite des choſes. Une piece dramatique étoit excellente ; un plaiſant du parterre trouve un mot ſuſceptible d'être tourné en ridicule, il le releve, voilà l'ouvrage tombé. Je me rappelle à ce propos d'avoir lu dans quelqu'endroit, qu'une Actrice célebre prononçant ces mots d'une Tragédie, *il m'en ſouvient*, & s'étant arrêtée quelque tems pour faire ſentir davantage la force de ces paroles, un Spectateur du parterre s'impatienta de la longueur du ſilence de l'Actrice, & dit tout haut : *ma foi, s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient gueres.* Ce bon mot excita de grands

éclats de rire dans l'assemblée, & fit cesser la représentation. Un Auteur a fait un ouvrage qui lui mérite d'abord une approbation universelle ; il plaît à un critique qui a du crédit dans la République des lettres, de tourner le nom de l'Auteur en ridicule, & voilà l'Auteur & son ouvrage devenus l'objet du mépris universel. Un homme de mérite entre dans un cercle, il dit de très-bonnes choses ; mais un petit maître trouve qu'il les dit d'une maniere ridicule, voilà notre homme de mérite persiflé, couvert de confusion & obligé de sortir. Que résulte-t-il de cette façon de juger ? Il en résulte que la vertu n'ose se montrer, & que le vice va tête levée. Un homme vertueux content de l'être, néglige de se rendre agréable, il ne faut donc pas qu'il se montre.

Un homme vicieux a besoin pour déguiser ses vices de se rendre agréable à l'extérieur, il peut aller par-tout, il sera bien accueilli. *Un air de mode impose à nos François plus que toute autre chose*, dit Rousseau dans une de ses Epîtres.

Voyons maintenant ce qu'ont fait nos Poëtes comiques qui devoient travailler à corriger les Mœurs : ils se sont conformés au goût national, suivant l'usage de tout Auteur qui n'écrit pas pour instruire, mais pour se faire une réputation. Voici donc comme ils ont raisonné : Les François trouvent un plaisir singulier à jetter du ridicule sur tout ; nous sommes donc sûrs de les divertir, en chargeant de ridicules les personnages vicieux que nous mettons sur la scène : les François en outre craignent plus d'ê-

tre ridicules que d'être vicieux ; il faut donc leur faire envisager le vice dans ce qu'il a de ridicule, & nous peu embarrasser de ce qu'il a de funeste & de dangereux pour la Societé. Ce n'est donc pas tant le fond du vice qu'il nous faut attaquer, que ce qu'il a de choquant à l'extérieur par rapport à la Société ; ainsi qu'il y ait dans le monde, des avares, des fourbes, des menteurs, des médisans, des traîtres &c. peu nous importe ; pourvu que chacun soit tel à l'extérieur que la Société l'exige, tout ira bien. Notre devoir est donc d'empêcher les hommes d'être ridicules, & non point de les corriger de leurs vices... A merveille : voilà donc la Comédie dont le but est de corriger les hommes, uniquement occupée à leur enseigner à déguiser leurs

vices, c'eſt-à-dire à ſe tromper les uns & les autres. Il ne faut plus s'étonner après cela d'entendre dire tous les jours qu'il n'eſt plus poſſible de faire une bonne Comédie ; que tous les caracteres ſont épuiſés, & que les ridicules dans tous les états, ſont preſqu'imperceptibles : on parleroit peut-être plus correctement, ſi on diſoit qu'il n'y a plus de caractere ; que tous les vices répandus dans la Société, ſont déguiſés ſous l'extérieur uniforme du ton & des manieres à la mode. Mais les vices en exiſtent-ils moins pour être moins difformes ? Sommes-nous meilleurs que nos peres ? je ne le penſe pas. Il n'eſt donc point ſurprenant que nos Auteurs qui ont toujours cru que le ridicule étoit le domaine eſſentiel de la Comédie, ne trouvent plus rien à

faire aujourd'hui, puiſqu'il n'y a preſque plus de ridicule dans la Société. Mais qu'ils prennent une idée plus juſte de leur art, & ils trouveront encore abondamment de quoi exercer leurs plumes, quelque laborieux qu'ils ſoient.

Il faut voir maintenant ſi les ouvrages de nos Auteurs comiques ſe reſſentent de ce faux raiſonnement, & ſi je ne leur ſuppoſe pas ici une penſée qu'ils n'ont jamais eue.

Je devrois peut-être pour l'examen de cette importante queſtion, faire paſſer en revue tous les Auteurs qui ont travaillé dans le genre comique; mais j'eſpere que le Lecteur me pardonnera aiſément de ne prendre que Moliere pour exemple. Car outre que l'examen de tous les Auteurs comiques me jetteroit

dans une discussion qui n'auroit point de bornes, c'est que Moliere est sans contredit, le Poëte qui a le plus illustré la scène comique ; ceux qui ont travaillé dans le même genre, bien loin de l'avoir surpassé, ne l'ont imité que de très-loin. C'est pourquoi ce qui fera preuve par rapport à Moliere, le fera à plus forte raison, par rapport aux autres Auteurs comiques qui l'ont tous pris pour leur modele. Il s'agit donc d'examiner quelle route à suivie Moliere pour corriger les hommes ; s'il a plutôt fait la guerre au fond du vice qu'au ridicule du vice, c'est-à-dire, toujours suivant mon premier principe, s'il s'est plutôt attaché à inspirer de l'horreur pour le vice, qu'à le rendre ridicule. J'avertis par avance que quand même Moliere ne sortiroit pas de cet examen aussi pur

que je le souhaiterois ; je ne l'en regarderois pas moins comme le meilleur Poëte comique que la France ait eu, & qu'elle aura peut-être jamais ; il sera toujours vrai que ses portraits sont de main de maître, & que les dialogues de ses personnages sont d'un naturel inimitable : ce que je dis ici, est pour me garantir de la malignité de ceux qui croiroient que je choisis Moliere au hasard, sans en connoître le mérite. C'est précisément la haute idée que j'ai de cet excellent homme qui me l'a fait préférer à ses rivaux, & je crois que la preuve qui résultera de l'examen de ses ouvrages, en sera d'autant plus forte. Je laisse à part toutes les Comédies de Moliere, qui quoique très-bonnes dans leur genre, n'attaquent aucun vice essentiel, & n'offrent la peinture que de

quelques originaux plus ridicules que dangereux. Telles ſont celles du Comte d'Eſcarbagnas, du Malade imaginaire, de Georges Dandin, de Pourceaugnac, du Médecin malgré lui, & de pluſieurs autres qui ſont de jolies contes pour rire; je m'attache à celles qui offrent le portrait d'un vice dangereux, telles ſont les Comédies de l'Avare, du Miſanthrope, de l'Impoſteur, des Femmes ſavantes, des Précieuſes ridicules, du Bourgeois gentilhomme, &c.

Je prends d'abord la Comédie de l'Avare, & je demande quel doit être le but de cette piece; on me répond que c'eſt celui d'inſpirer de l'horreur pour l'avarice: voyons ſi Moliere a réuſſi.

L'avare Harpagon querelle ſes enfans & ſes domeſtiques d'un ton ſi badin & ſi bouffon, que

ſes domeſtiques & ſes enfans ſe moquent de lui, depuis le commencement de la piece juſqu'à la fin. Il devient amoureux d'une fille qui n'a rien. Cette intrigue avec les débats du cuiſinier & de Valere forment le nœud de la piece, & donne matiere à différentes ſortes de plaiſanteries qui font long-temps oublier qu'il s'agit d'un avare. On dérobe dix mille écus à Harpagon qui n'a pas trop de tort d'en être fâché; on lui rend ſon argent, & à la fin de la piece tout le monde eſt content de lui. Voilà ſi je ne me trompe une peinture de l'avarice plus plaiſante qu'effrayante. Harpagon eſt un original qui amuſe beaucoup par ſes ſingeries, il ne fait de tort à perſonne, il n'a point envie d'avoir le bien d'autrui, il a un aſſez grand nombre de domeſtiques pour le ſer-

vir lui & sa famille ; & si on excepte de ce portrait le prêt à usure, qui véritablement est odieux, mais qui pourroit appartenir à tout autre caractere qu'à celui de l'avare, son avarice n'a point de suites funestes à la Société. Il est donc évident que Moliere a plutôt rendu l'avare ridicule, qu'il ne l'a rendu odieux. Sa satire tombe donc plutôt sur la maniere d'être extérieure de l'avare, que sur le fond de son caractere.

Nous dirons la même chose du Misanthrope, si nous voulons l'examiner avec attention. La misanthropie est certainement un vice dangereux: un misanthrope est ennemi des hommes : ce n'est pas seulement en déclamant contre le genre humain, qu'il dévoile son caractere, c'est par ses actions & sa conduite : un hom-

me de cette trempe refusera de rendre service à ses semblables, parce qu'il les hait : il quittera sa femme & ses enfans, à qui sa présence est nécessaire, pour aller vivre seul au fond d'un désert. Un misanthrope blâmera sans raison les défauts des hommes, & n'aura point d'idée juste des vertus contraires aux défauts qu'il censure ; sans cela même il ne seroit plus misanthrope ; & bien loin de fuir les hommes méchans, il resteroit parmi eux pour les faire rentrer dans le chemin de la vertu. Il faut donc faire envisager le misanthrope comme un fou, & tâcher de corriger les hommes de cette folie, par le portrait des excès auxquels cette folie peut conduire. Il est question maintenant d'examiner comment Moliere fait parler & agir Alceste le misanthrope.

Alceſte blâme toutes les démonſtrations extérieures d'amitié qui ne ſont pas ſinceres : il veut qu'on ſoit ſincere & qu'en homme d'honneur on ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur. Je crois que tout le monde convient de cela avec lui. On montre un ſonnet à Alceſte, il le trouve mauvais & le dit franchement : je ne vois point encore là de Miſanthropie. Il aime Célimene, & il ſouhaiteroit que ſa maîtreſſe eût des perfections que tout honnête homme voudroit ſûrement trouver dans la ſienne. Il croit en être trompé, il s'emporte contre elle, & ſur le ſoupçon bien fondé de ſa perfidie, il refuſe l'offre de ſa main. Rien en cela que de naturel : dira-t-on que quelques propos bizarres d'Alceſte forment le fond du caractere du miſanthrope, tels que ceux-ci :

ceux-ci : « J'ai un procès, je crois » avoir raison, je voudrois pour » la beauté du fait perdre ma » cause... & celui-ci, « Votre son- » net ne vaut rien, j'aime bien » mieux la chanson, si le Roi m'a- » voit donné Paris sa grand'ville, » &c.. » & cet autre, lorsqu'il est près d'être conduit chez les Maréchaux de France, pour l'injure qu'Oronte le faiseur du sonnet, prétendoit avoir reçue de lui : « Je n'en démordrai point, » les vers sont exécrables ; » & plusieurs autres endroits de même nature que je pourrois citer ; croira-t-on, dis-je, que quelques petits ridicules prêtés à Alceste, soit dans ses manieres, soit dans ses paroles, donnent beaucoup d'éloignement pour son caractere ? Je ne suis pas de ce sentiment, je pense au-contraire qu'Alceste, à quelques petites bi-

farreries près, est plutôt un homme à imiter qu'à fuir. Moliere en voulant corriger de la Misanthropie, ne s'est donc arrêté qu'à quelques effets superficiels & de peu de conséquence de ce vice, sans en dévoiler le fond. Il a donc rendu le Misanthrope moins haïssable que ridicule ; il a donc manqué le vrai but de la Satire dans cette Comédie.

En suivant la méthode dont je me sers, on trouvera de même, que les Femmes savantes, les Précieuses ridicules, & le Bourgeois Gentilhomme sont des Comédies, dont toute l'utilité consiste dans la peinture du ridicule, c'est-à-dire, qui divertissent beaucoup & instruisent peu. Je ne vois dans Moliere qu'une Comédie traitée selon les vrais principes, c'est celle de l'Imposteur. J'en appelle au témoignage de

ceux qui ſuivent les Spectacles, ſi la repréſentation de cette piece n'inſpire pas une vraie horreur de l'hypocriſie. Cependant on ne peut pas dire que Tartuffe ſoit ridicule, il n'eſt que ce qu'il doit être, c'eſt-à-dire, hypocrite, traître, ingrat : toutes ſes actions ne tendent qu'à tromper les hommes, toute ſa conduite eſt un tiſſu d'horreurs. Orgon le prend chez lui & le nourrit gratuitement: que fait Tartuffe pour reconnnoître un ſi grand ſervice ? Il tâche de ſéduire la femme de ſon bienfaiteur ; il obtient d'Orgon la promeſſe d'épouſer Marianne ſa fille ; il perſuade à Orgon de lui donner tout ſon bien ; & quand il eſt parvenu à le dépouiller de tout ce qu'il avoit, il l'oblige de ſortir de ſa propre maiſon. Peut-on rien imaginer de plus horrible qu'un pareil caractere !

Quel eſt celui après un tel exemple, qui oſera ſe confier aveuglément aux dehors trompeurs
" d'une fauſſe dévotion ? Convenons donc qu'une Comédie, pour atteindre à ſon but, ne doit qu'expoſer le vice d'après nature, ſans le charger d'un ridicule qui ne ſerviroit qu'à en affoiblir l'horreur. Moliere nous a bien fait voir dans cet ouvrage qu'il
nb connoiſſoit le vrai but de la Comédie ; & s'il ne s'y eſt pas conformé dans toutes ſes pieces, c'eſt qu'il a plutôt voulu plaire qu'inſtruire, ou peut-être, ce qui eſt plus vrai, c'eſt qu'il a appris par ſa propre expérience qu'il y a quelques perſécutions à eſſuyer, quand on tente ſérieuſement la réforme des Mœurs Il eſt d'autant plus admirable dans le Tartuffe, qu'il a ſu y joindre l'utile & l'agréable, & tirer l'un & l'autre

du fond de son sujet. C'est à cette maniere de traiter la Comédie qu'on pourroit peut-être appliquer la maxime, *ridendo dicere verum quid vetat?* Car en même-temps que Tartuffe s'attire l'indignation de l'assemblée par ses scélératesses, Madame Pernelle & Orgon la font rire par leur ridicule aveuglement pour Tartuffe. Le ridicule de ces deux personnages non-seulement est naturel, mais il concourt encore à mettre dans un plus grand jour l'hypocrisie de Tartuffe. Ainsi une Comédie pour être utile aux Mœurs, doit nous peindre le vice d'après nature, sans le charger de ridicule; & si elle veut amuser en même-temps qu'instruire, elle le peut faire en joignant au portrait du vice qu'elle attaque, le portrait de quelques défauts ridicules, pourvu qu'ils nais-

ſent naturellement du ſujet, & qu'ils ſoient placés de maniere à mettre encore plus en évidence le vice dominant de la piece.

J'avois deſſein d'examiner encore quelques autres Auteurs comiques; mais je penſe que l'examen du Tartuffe a donné à mon opinion toute la certitude dont elle eſt ſuſceptible. Je puis donc conclure d'après ces réflexions, que nos Auteurs comiques en général ſe ſont plutôt attachés à plaire qu'à inſtruire; qu'ils ont plutôt tourné les vices en ridicule, qu'ils n'en ont inſpiré de l'horreur, & par conſéquent qu'ils n'ont point atteint le but que ſe propoſe la Comédie.

S'il étoit de mon ſujet, je prouverois que non-ſeulement nos Auteurs comiques n'ont point atteint le but que ſe propoſe la Comédie, mais qu'il ſemble au

contraire qu'ils se soient proposé un but tout différent. Je prouverois que la plupart des Comédies sont des écoles du vice, au- nb!
lieu d'être des écoles de vertu ; on y verroit un fils apprendre à se moquer de son pere, un jeune homme à insulter un vieillard, une femme à tromper son mari avec adresse, des domestiques à voler leurs maîtres : on y verroit la vertu, la probité, la franchise sans cesse aux prises avec l'air du jour, le ton & les manieres à la mode, & toujours au-dessous de ces frivolités. Je sens que je prouverois trop contre la Comédie, si je développois ces réflexions ; je laisse donc au Lecteur la liberté de les pousser jusqu'où elles peuvent aller : d'ailleurs mon sentiment n'étant point de bannir la Comédie d'une République, mais seulement

de la rendre utile aux Mœurs, quand j'aurois démontré que telle ou telle Comédie eſt une école du vice, il ne s'enſuivroit autre choſe, ſinon que telle ou telle Comédie ne devroit point être repréſentée. Je paſſe donc à la troiſieme partie du plan que je me ſuis propoſé dans cet ouvrage. J'ai fait voir quelle eſt la nature & l'eſſence de la Comédie. J'ai examiné enſuite ſi nos Auteurs comiques avoient travaillé ſuivant le but de la Comédie : il ne me reſte donc plus qu'à rechercher s'il n'y a pas parmi nous quelques obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de la Comédie.

TROISIEME PARTIE.

Des obſtacles qui s'oppoſent parmi nous à la perfection de la Comédie.

PREMIER OBSTACLE.

Penchant des François à jetter du ridicule ſur tout.

UN des principaux obſtacles qui s'oppoſent parmi nous à la perfection de la Comédie, eſt, ſelon moi, le penchant univerſel qu'ont les François, à s'amuſer du ridicule des choſes, plutôt que de l'eſſence des choſes. Ce défaut vient d'une légéreté d'eſprit qui refuſe d'approfondir les idées, & qui s'arrête à leur ſuperficie; je ſuis cependant bien éloigné de penſer que les

François ſoient incapables de goûter tout ce qui n'eſt qu'eſſentiel & qui ne porte pas l'empreinte de la frivolité. La France autant qu'aucune autre nation a produit des hommes célebres dans les ſciences abſtraites & épineuſes, telle que les mathématiques & la métaphyſique : beaucoup d'excellens ouvrages ſur la morale, la politique, la juriſprudence ont été auſſi applaudis que le ſont quelquefois de jolis romans qui vivent quelques mois : l'obſtacle à la perfection de la Comédie qui ſemble naître de l'inclination des François pour la frivolité, vient bien moins d'eux que de l'imprudence des Auteurs qui ſe ſont attachés à flatter cette inclination, au-lieu qu'ils auroient dû travailler à l'affoiblir. La preuve en eſt que pluſieurs bonnes Comédies,

dans lesquelles les Auteurs ont mis plus de choses que de mots, c'est-à-dire, où les vices & les vertus sont traités le plus à fond, sont aussi suivies que des Comédies bouffonnes. Ce premier obstacle cessera donc d'en être un, si les Auteurs ne s'obstinent plus à croire qu'on ne peut attirer les François au Spectacle, qu'en introduisant sur le Théâtre des personnages plutôt semblables à des marionnettes qu'à des hommes.

Deuxieme Obstacle.

Fausse idée où sont nos Auteurs comiques, que les caracteres propres à la Comédie sont épuisés.

Le second obstacle qui s'oppose parmi nous à la perfection de la Comédie, vient de

l'opinion où ſont nos Auteurs, que les caracteres propres à la Comédie ſont épuiſés, & de ce qu'ils regardent comme une eſpece de honte de travailler ſur des ſujets qui ont été traités. Quant à l'opinion où ſont nos Auteurs, que la Comédie ne trouve plus de caracteres ſur leſquels elle puiſſe s'exercer, elle eſt fauſſe; & avec un peu d'attention, ils en conviendront aiſément. En effet, qui eſt-ce qui a aſſez peu étudié l'hiſtoire des paſſions humaines pour ne pas ſavoir qu'elles ont pris naiſſance avec l'homme, & qu'elles ſe ſont perpétuées avec lui; qu'elles ſont aujourd'hui ce qu'elles étoient il y a mille ans; que le tableau des mœurs de chaque ſiecle, & de chaque région de l'Univers ſe reſſemble? Qui ne ſait pas que de tout temps l'ambition a changé

la face des Etats ; que l'amour de l'or à éteint celui de la vertu ; que par-tout où il y a eu des hommes, on a vu régner tour-à-tour le menſonge, la calomnie, la trahiſon, le luxe, le libertinage, la perfidie, la mauvaiſe foi, & généralement tous les vices dont le cœur de l'homme eſt malheureuſement la victime ? Il y a donc encore aujourd'hui comme autrefois des caracteres à peindre ; il y a donc encore aujourd'hui d'utiles leçons à donner au genre humain. Qu'on ne diſe pas que les hommes ayant toujours été les mêmes dans tous les temps, il eſt inutile de leur donner des leçons dont il eſt certain qu'ils ne profiteront pas ; car malgré la corruption générarale, il eſt toujours des ames diſpoſées à goûter les maximes de la ſageſſe ; & quand la Comédie

ne corrigeroit les mœurs que de quelques particuliers, elle n'auroit pas perdu ſon temps.

J'ai dit auſſi que nos Auteurs comiques regardoient comme une eſpece de honte de travailler ſur des ſujets qui ont été traités : l'amour-propre eſt la cauſe de ce préjugé ; on veut avoir la gloire de l'invention, & on ſeroit fâché de penſer comme tout le monde. Un Auteur met ſon eſprit à la torture, & preſſe ſon imagination dans tous les ſens, pour en faire ſortir ce qu'il appelle une penſée neuve. La vanité l'empêche de voir que les objets de la nature étant finis, nos penſées le ſont auſſi, & que ce que nous penſons ſur un objet, a pu l'être de même par des milliers d'hommes : cette obſtination des Auteurs à ne vouloir marcher ſur les traces de perſonne, produit un très-grand mal, en ce

x nb. V. ijoung.

qu'elle empêche que les ſujets ne ſoient traités ſous toutes les faces poſſibles. Tel qui a bien conſidéré un ſujet ſous un certain rapport, ne l'a pas conſidéré ſous un autre, ſous lequel il étoit auſſi important de l'examiner. Chacun a ſa maniere de voir & de ſe repréſenter les choſes. Une Comédie traitée ſous différens points de vue, deviendroit donc d'une inſtruction bien plus générale, puiſque chaque Spectateur ſaiſiroit pour ſon inſtruction, le point de vue qui lui eſt le plus familier.

D'ailleurs, s'il eſt vrai que les principaux ſujets propres à la Comédie ayent été traités, & ſi nos Auteurs ſe font un ſcrupule d'y travailler de nouveau, il faut donc qu'ils gardent le ſilence, puiſque de leur propre aveu, il n'y a plus rien à dire. Je ſuis

certes bien éloigné de conseiller à nos Poëtes comiques de voir d'un œil indifférent le vice exercer impunément ses ravages dans la Société. Je les exhorte au-contraire à lui faire une guerre opiniâtre, & à le poursuivre jusque dans ses retraites les plus cachées. Je souhaiterois qu'ils retournassent les mêmes maximes de cent façons différentes, jusqu'à ce qu'enfin ils eussent trouvé la maniere la plus propre à faire impression ; & peut-être y parviendroient-ils. Alors bien loin de mériter du blâme pour avoir fait une Comédie sur un sujet déjà traité, ils auroient la gloire au-contraire d'avoir su terrasser le vice avec des armes qui avoient été inutiles entre les mains d'un autre. Ce second obstacle à la bonne Comédie ne demande donc pour être détruit, qu'un peu

de courage de la part de nos Poëtes comiques.

Troisieme Obstacle.

Préjugés de la nation sur certains vices qu'elle ne veut pas qu'on attaque.

Le troisieme obstacle qui s'oppose parmi nous à la perfection de la Comédie, n'est pas si aisé à détruire que les deux premiers, & il est bien plus de conséquence. C'est celui qui naît des préjugés de la nation sur certains défauts qu'elle respecte, pour ainsi dire, & qu'il faut respecter, parce qu'elle les respecte. Tel est par exemple en France le préjugé sur le point d'honneur, qui oblige quiconque a reçu une injure, de risquer sa vie pour en obtenir la réparation, sous peine d'être à jamais deshonoré & mé-

priſé de ſes ſemblables : folie étrange dont il eſt ſurprenant qu'on ne ſoit pas encore revenu ! Si donc un Auteur comique formant le louable deſſein d'abolir parmi les François la barbare coutume des duels, introduiſoit ſur la ſcène un perſonnage reſpectable par mille bonnes qualités, qui ayant reçu une injure, refuſeroit d'en tirer vengeance l'épée à la main, & diroit tout ce qu'on peut dire de plus fort contre les duels, je doute qu'un tel perſonnage ſe retirât avec l'eſtime des Spectateurs. Quoi donc ! un Auteur s'interdira-t-il le droit de traiter une matiere ſi intéreſſante pour l'humanité ? Non ſans doute, il faut qu'il conſacre ſes veilles pour un objet auſſi important ; je crois même qu'avec beaucoup d'art & de ménagement, il pourroit parvenir à faire

ouvrir les yeux de la raiſon ſur une coutume auſſi inſenſée : on ſe bat le plus ſouvent plutôt pour obéir au préjugé, que par un motif de bravoure, & il eſt peu de perſonnes qui ne deſiraſſent avoir la liberté ou de ſe venger d'une injure, ou de la mépriſer. Il en eſt de cette coutume comme des modes que chacun ſuit par bienſéance, & dont tout le monde dit du mal en particulier ; on voudroit bien qu'une telle mode fût abolie, mais on n'oſe pas l'abandonner le premier.

Il en eſt de même des défauts qu'une nation tolere, & qui ſont devenus ſi communs, que peu de perſonnes en ſont exemptes; celui qui entreprendroit de les fronder par le ſecours de la ſcène, ne ſeroit peut-être pas accueilli favorablement des Spectateurs : par exemple, chacun ſait que l'in-

térêt eſt aujourd'hui l'unique baſe des mariages ; quand on ſe propoſe un établiſſement, on ne ſonge gueres à s'informer ſi la perſonne qu'on recherche a des mœurs, de la vertu, de la conduite, ou ſi elle eſt d'une naiſſance diſtinguée : eſt-elle riche, demande-t-on d'abord avec empreſſement ? Combien a-t-elle de revenu? Tant.. Cela ſuffit, on conclut ou on rompt le marché, ſuivant la quantité d'or qu'on trouve ; de-là ces alliances diſproportionnées qui ſe contractent tous les jours, où le ſang le plus pur eſt uni au ſang le plus abject, pourvu que celui-ci poſſede des ſommes d'argent proportionnées à la baſſeſſe de ſon extraction ? Eh bien, je crains fort que ce vice qu'on peut dire ſans imprudence, être aſſez général aujourd'hui, ne fût un de ceux

contre lesquels un Auteur comique échoueroit, parce qu'il se trouve trop de personnes qui n'ont point envie de s'en corriger. On peut donc dire que la Comédie n'a eu jusqu'ici parmi nous que le droit de se saisir de quelques défauts particuliers de peu de conséquence, dont le plus grand nombre des hommes est exempt, ou auxquels il n'est que médiocrement attaché, & qu'au-contraire elle a passé sous silence ceux qu'elle devoit combattre de toute sa force, & qu'il étoit le plus important de déraciner. A-t-elle été utile aux mœurs en suivant cette méthode ? Je le laisse à décider à tout Lecteur raisonnable. Que doit donc faire la Comédie pour être utile aux Mœurs ? Il faut qu'elle sonde le cœur humain jusque dans ses

replis les plus ténébreux, & que là, comme dans leurs sources elle étudie ces passions, qui font tant de ravage dans la Société, & qu'employant tout son art à les peindre d'après nature, elle montre sur la scène l'homme tel qu'il est, malgré ses déguisemens apparens. Malheur aux hommes si une pareille Comédie tombe par la cabale des gens corrompus, qui craignent de se voir démasqués. Ainsi fut persécutée jadis la Comédie de l'Imposteur de Moliere, par la rage de ceux qui crurent se reconnoître dans le portrait que ce célebre Auteur avoit tracé de l'hypocrisie.

QUATRIEME OBSTACLE.

Défaut de liberté.

ENFIN je trouve un quatrieme & dernier obstacle qui

s'oppose parmi nous à la perfection de la Comédie ; c'est le défaut de liberté qui l'empêche d'exposer sur la scène les vices des grands & des gens en place, & qui la restreint à n'être utile qu'à la multitude. Le but du Gouvernement en imposant silence à la Comédie sur certains états, est sans doute d'empêcher les peuples de sortir du respect & de la soumission qu'ils doivent à ceux qui gerent les affaires publiques. Mais cette défense du Gouvernement lui est préjudiciable ; car en dérobant les grands à la censure publique, elle leur fait entendre qu'ils peuvent être vicieux impunément ; & il est malheureusement trop vrai que lorsqu'on peut commettre un crime sans rien craindre, on le commet presque toujours. Or la crainte de la censure publique

a la vertu plus que toute autre barriere de contenir les hommes dans le devoir. Je ſouhaiterois donc que pour lever ce dernier obſtacle, le Gouvernement abandonnât à la Comédie tous les vices de quelque nature qu'ils fuſſent, tant ceux du peuple que ceux des grands. Qu'arriveroit-il de cette liberté ? que chacun ſe gouverneroit dans le poſte qui lui eſt confié, de maniere à ne pas donner priſe ſur lui. Le bon ordre régneroit donc à la place de la licence, & la vertu à la place du crime. La Comédie auroit donc la gloire de travailler à la correction des mœurs, au-lieu que juſqu'ici, elle n'en a changé que les manieres, c'eſt-à-dire que les mœurs reſtant les mêmes ſe font ſeulement reconnoître à des ſignes différens de ceux d'autrefois. Je ne crois pas qu'on

qu'on me fasse un crime de la liberté que je demande pour la Comédie; car qu'ont a craindre de la satire ceux qui font leur devoir, & de quelle utilité sont pour l'état ceux qui ne le font pas? Les intentions du Gouvernement sont toujours pures; le but qu'il se propose est toujours le bonheur & la tranquillité des peuples. Mais plus les intentions du Gouvernement sont pures, & plus il désire d'avoir des Administrateurs vertueux. La Comédie concourroit donc aux vues du Gouvernement, en effrayant par la satire ceux des Administrateurs dont les intentions s'éloigneroient des siennes. Je n'entends pas par-là que la Comédie désigne en aucune maniere des gens actuellement en place, mais seulement qu'elle puisse leur présenter des modeles à suivre ou à éviter.

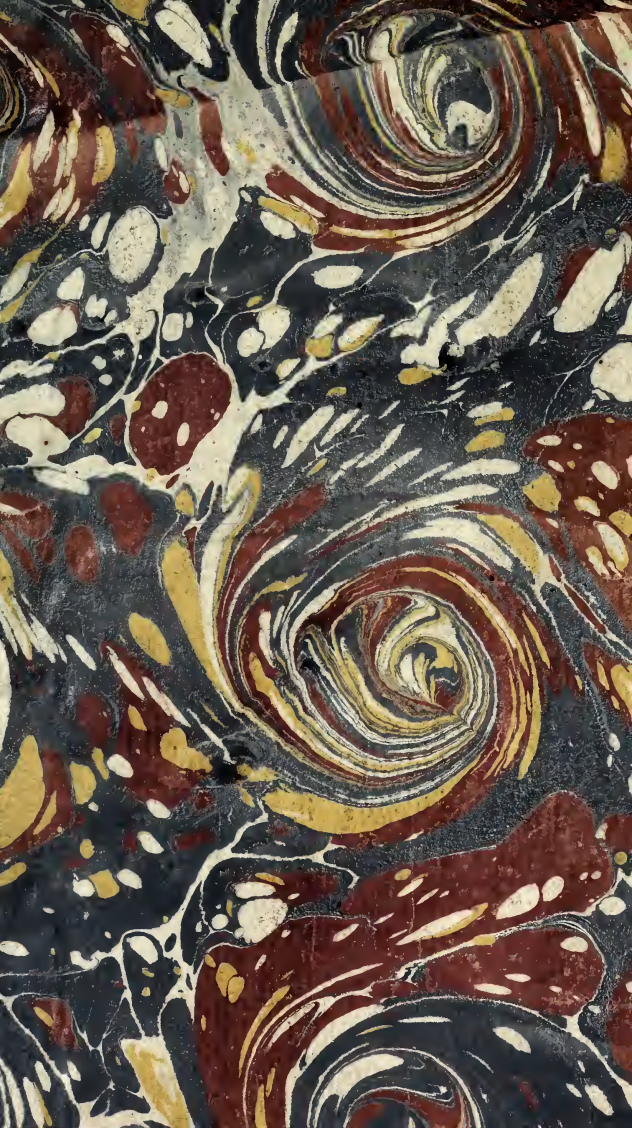
Tels ſont les moyens que je propoſe pour rendre la Comédie utile aux mœurs. Le nouveau jour ſous lequel je l'ai preſentée dans le cours de cet ouvrage ; pourra éprouver bien des contradictions; on veut qu'elle amuſe, & je veux qu'elle inſtruiſe. Si ſon but n'eſt que d'amuſer, je conviens qu'elle a parfaitement réuſſi, & même qu'elle a atteint le degré de perfection ; mais ſi ſon but eſt d'inſtruire, je crois avoir démontré qu'elle n'a pas ſuivi le chemin qu'il falloit ſuivre pour y parvenir. Au reſte quelque convaincu que je ſois de la vérité de mes réflexions ſur l'eſſence de la Comédie, je les ſoumets à l'examen du public, ſans m'engager à les défendre contre mes adverſaires. Si elles ſont vraies, je deſire qu'elles produiſent le fruit pour lequel je les

ai miſes au jour : ſi elles ſont fauſſes, je ſouhaite qu'on me donne les moyens de les rectifier.

F I N.

Voyez page 219 a la fin —

C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu aussi belle qu'il se puisse, et ne messierait pas si la passion [l'enthousiasme] nous transformait à la faveur de si saintes formes — V. essais de M. de Montaigne.

1544-937

ouvrage d'une ame honnête
et d'un Cœur vertueux